Winifred M. Saunders
1928.

LES TROUBADOURS DE TOULOUSE

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Troubadour Guiraut Riquier. Etude sur la décadence de l'ancienne poésie provençale.

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

La Bataille de Muret. In-8°.

Las Leys d'Amors. 4 vol. in-8°. (Bibliothèque Méridionale. Première série, tomes XVII-XX.)

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Les Troubadours. Troisième édition. (Librairie A. Colin.)

Histoire de la Littérature Méridionale. (Librairie E. de Boccard.)

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

Anthologie des Troubadours. (Librairie E. de Boccard.)

Chansons de Peire Vidal. Deuxième édition. (Librairie Ed. Champion.)

Grammaire de l'Ancien Provençal ou ancienne Langue d'Oc. (Librairie Klincksieck.)

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Digitized by Google

JOSEPH ANGLADE

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

LES TROUBADOURS DE TOULOUSE

10 illustrations hors texte.

TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT
ÉDITEUR
14, rue des Arts, 14

PARIS
HENRI DIDIER
ÉDITEUR
9, rue de la Sorbonne, 6

1928

Digitized by Google

PRÉFACE

Ce livre est le résumé d'un cours public professé à la Faculté des Lettres de Toulouse en 1913. Ces pages ne sont pas destinées à des spécialistes; elles ont ce caractère de vulgarisation que j'ai donné à mon livre sur les *Troubadours*. Je crois en effet, et cela depuis bien longtemps, qu'un philologue ne perd rien à se départir quelquefois de la rigueur scientifique que la philologie réclame comme toute science; il y a, dans le domaine des études occitanes et surtout des études sur les troubadours, des parties qui peuvent intéresser un public distingué. L'histoire de la poésie, même si l'historien est médiocre, a toujours de l'attrait.

D'autre part le titre du livre semblerait indi-

M180553

Digitized by Google

quer une étude locale ou régionale. Il n'en est rien, malgré les apparences. Écrire l'histoire de la poésie à Toulouse pendant le Moyen âge, c'est faire, en raccourci, l'histoire même de la poésie des troubadours.

Toulouse a été de bonne heure le centre de cette poésie; elle est restée longtemps une vraie capitale intellectuelle, vers laquelle les poètes ont toujours tourné leurs regards. Elle a été une des premières à souffrir pour une idée. C'est chez elle que la liberté de penser a été pour la première fois, au Moyen âge, durement frappée. C'est chez ses troubadours du XIII^e^ siècle qu'on observe les signes de la décadence ou de la transformation de la poésie. La longue série des poètes qu'elle a vu naître nous permet de suivre, à propos de leur histoire, l'écho des changements qui se sont produits dans les esprits et dans les mœurs pendant la période la plus tragique de ce XIII^e^ siècle méridional, qui a vu tant d'événements importants.

L'histoire des troubadours de Toulouse, c'est comme un résumé de l'histoire de la poésie

Digitized by Google

méridionale : fraîche et gaie au début, saine et brillante en son âge mûr, vite tombée en décadence un peu par sa faute et beaucoup par la faute des événements. Et en définitive cette histoire n'est pas autre chose que l'histoire d'une ville et d'une province qui ont le plus contribué à la renommée de la vieille France dans le beau domaine de la poésie.

Les illustrations insérées dans le texte sont empruntées au tome XVI de l'*Histoire Générale de Languedoc*, éd. PRIVAT.

Les vignettes hors texte représentant des troubadours sont tirées des manuscrits suivants : PEIRE VIDAL, Bibl. du Vatican, *Ms. lat.*, n° 5232 ; GUIRAUDET LE ROUX, Bibl. Nat., *f. fr.*, n° 12473, f° 67 v° ; P. GUILHEM, même manuscrit, f° 95 r° ; AIMERIC DE PÉGULHAN, Bibl. Nat., *f. fr.*, n° 854, f° 50 v° ; PEIRE RAIMON, même manuscrit, f° 85 r° ; MONTANHAGOL, même manuscrit, f° 124 r°.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

Origines de la poésie méridionale. — Elle naît en Poitou et dans le Limousin. — Elle se répand en Gascogne et en Languedoc. — Le comté de Toulouse. — Les comtes de Toulouse et la nouvelle poésie. — Les troubadours et Toulouse. — La Croisade contre les Albigeois. — Salut à l'Occitanie.

En 1829, un des fondateurs de la philologie romane, Frédéric Diez, professeur à l'Université de Bonn, écrivait, au début d'une étude sur un troubadour de Toulouse, Peire Raimon, les lignes suivantes : « Toulouse, berceau d'une vieille famille comtale, dont la puissance s'étendait de la Garonne aux Alpes, capitale de la plus belle partie de l'Occitanie, où les arts de la paix s'étaient développés depuis longtemps, fut une des premières villes qui admirent dans leurs murs la nouvelle poésie et qui la cultivèrent. Toulouse devint avec le temps un des centres principaux de cette littérature [1]. »

Il est probable que Diez n'avait jamais vu les bords de la Garonne. Mais il habitait la belle

1. DIEZ, *Leben und Werke der Troubadours*, 2e éd., p. 97.

Digitized by Google

contrée que forme la vallée du Rhin, terre à moitié latine, où vit encore aujourd'hui une population qui a tant de nos qualités et de nos défauts.

Il savait que sur cette terre de la poésie, qui a résonné si souvent du fracas des armes, avaient retenti au Moyen âge les premiers sons de la lyre des Minnesinger. Et il savait aussi qu'une autre grande vallée, route des peuples comme la vallée du Rhin, celle du Danube, le beau Danube aux eaux bleues, avait eu, comme la vallée rhénane, de nombreuses écoles de poésie.

La tentation serait grande de nous demander à notre tour si la vallée de la Garonne n'aurait pas servi de berceau à la poésie méridionale. Le beau fleuve qui descend des Pyrénées à Toulouse, et qui s'en va mollement de Toulouse à l'Océan, baigne, lui aussi, une contrée enchanteresse où abondent les souvenirs héroïques et les paysages splendides. Suivez-le par la pensée de sa source à son embouchure. La haute vallée a vu les luttes des Ibères contre les Romains; Toulouse évoque le souvenir des guerres soutenues contre les Barbares et contre les Arabes; Huon de Bordeaux, Renaud de Montauban et Jourdain de Blaye nous rappellent des héros de chansons de geste, et le premier de ces poèmes le gentil nain Obéron.

A Blaye, la légende place le tombeau de Roland; et non loin de là se trouvait le château de

Digitized by Google

Begon de Belin, un des personnages de l'immense épopée des *Loherains*. Ainsi la vallée de la Garonne est, elle aussi, une contrée poétique qui ne le cède à aucune autre vallée de France ou d'Allemagne pour l'intérêt des légendes et des souvenirs. Et elle fut, elle aussi, le centre d'une civilisation très haute et très ancienne. Pendant la période romaine, comme pendant la période gallo-romaine, ni les lettres ni les arts n'y ont été négligés. Toulouse gallo-romaine avait gardé les traditions de la mère-patrie.

Cette terre privilégiée paraissait donc prédestinée à être le berceau de la poésie méridionale. Les traditions, l'éclat de la civilisation, la douceur et la politesse des mœurs, le goût des choses de l'esprit, qui s'était maintenu pendant la nuit du Moyen âge, dans nos cités du Midi, tout cela pourrait expliquer la naissance de cette poésie sur notre sol.

Il n'en est rien. Et il y a là de quoi confondre tous ceux qui croient à la philosophie de l'histoire et aux lois de la géographie. Cette poésie méridionale, qui aurait eu dans nos contrées un berceau tout préparé, fait de feuillages et de fleurs, baigné de soleil et entouré du voile de légendes gracieuses ou héroïques, est allée naître dans un pays agreste et pluvieux, dans le Limousin et le Poitou.

Digitized by Google

Il est vrai que cette poésie est née sur les marches d'un trône. Le premier troubadour connu n'est autre qu'un grand seigneur du temps, Guillaume VII, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine.

Mais les premières poésies des troubadours avaient été précédées par d'autres d'origine populaire : chansons d'amour, exaltant la joie de vivre qui s'empare des êtres, au moment du renouveau, *al tems novel*, comme disaient les troubadours. Ce sont ces chansons du mois de mai, au rythme souple et à l'inspiration naïve, qui ont été probablement, dans la Marche limousine, au point de contact des dialectes d'Oc et des dialectes d'Oïl, les modèles lointains des chansons artistiques des troubadours. Comment cette poésie d'origine populaire a-t-elle perdu sa simplicité pour se changer en une poésie raffinée et subtile, d'un art si varié et si consommé?

Il y a plusieurs causes à ce phénomène; mais quelques-unes nous resteront sans doute toujours inconnues. Il est probable que les habitants de ces régions, que quelques comédies de Molière nous font connaître sous une forme si ridicule, avaient le sens de la poésie, comme tous les autres habitants de nos contrées méridionales. Ce qui est sûr, c'est que les arts majeurs et mineurs florissaient depuis longtemps dans ces pays. Et l'éclat de cette civilisa-

Digitized by Google

tion nous laisse supposer que les âmes de poètes n'y étaient pas plus rares que les âmes d'artistes.

Mais, ce qui contribua le plus à la transformation de la poésie populaire en poésie courtoise, ce fut sans nul doute le développement de la chevalerie. « Le Midi de la France, c'est encore Diez qui parle, cette contrée merveilleuse, ornée de toutes les grâces que donne un ciel ensoleillé, qui dépassait presque tous les pays de l'Europe par sa civilisation, par son bien-être et par la paix qui y régnait, fut le berceau de l'esprit chevaleresque, qui s'y allia, plus tôt et plus qu'ailleurs, à la joie de vivre, au goût du luxe et à la courtoisie envers les femmes, et qui réunit ainsi les conditions nécessaires à la poésie artistique[1]. »

Quelles que soient les causes de cette transformation, on peut voir dans les poésies du comte de Poitiers comme un écho de la poésie populaire. Ses chansons sont simples et d'un rythme peu compliqué; la grossièreté et la trivialité n'en sont pas absentes. Mais il y a déjà quelque chose qui annonce la poésie courtoise : une sorte d'exaltation mystique qui lui fait traiter d'une manière délicate, élevée et originale, le thème éternel — un des principaux au moins — de la poésie lyrique, le thème de l'amour.

1. Diez, *Poesie der Troubadours*, 2e édit., p. 14.

Digitized by Google

Remémorons-nous ici le début de *Rolla* et cherchons à nous représenter le temps

..... où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de Dieux;
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux.
. . . . . .
Rappelez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers un monde enchanté...
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre
S'agenouillaient au loin dans leur robe de pierre...
Où la Vie était jeune, où la Mort espérait.

L'époque où la vie était jeune, c'est l'époque où naît la poésie courtoise des troubadours.

Seulement, c'était une Vénus nouvelle qui apparaissait dans le monde de la poésie, longtemps, bien longtemps après que l'autre était allée rejoindre le Panthéon des anciens dieux morts, que Heine nous a si bien représentés dans une de ses pièces[1]. Les idées chevaleresques avaient contribué à relever la condition de la femme, comme l'avait déjà fait le christianisme. Elle devint dans la plupart des pays où se développa l'esprit de la chevalerie un objet de respect et d'adoration.

C'est dans le Midi de la France que cette évolu-

1. *Buch der Lieder; die Gœtter Griechenlands.*

Digitized by Google

tion se produisit d'abord et avec le plus d'éclat. Les troubadours ont créé par leur théorie de l'amour courtois un véritable culte de la femme, un culte qui avait son dogme, ses rites et ses initiés.

Ce mot de « culte » ne paraît pas trop fort, quand on étudie de près la théorie de l'amour courtois et qu'on voit l'amour profane ainsi conçu se transformer presque insensiblement en amour mystique et en dévotion à la Vierge. Cette évolution est régulière : elle est sortie sans effort de la conception primitive[1]. Et on comprend mieux alors cette réflexion étrange d'un troubadour de la décadence, réflexion qui toucherait au ridicule si elle ne touchait au sublime, et que l'on retrouve presque mot pour mot dans les poésies mystiques de Marguerite de Navarre :

D'amor mou castitatz[2].

« De l'amour naît la chasteté. »

C'est cette conception de l'amour courtois qui a fait l'originalité et la noblesse de l'ancienne poésie méridionale : c'est elle qui s'est imposée aux pays voisins : Catalogne, Aragon, Castille, Portugal, France du Nord, Allemagne et surtout Italie. Et

1. J. Anglade, *Les Troubadours*, p. 16.
2. Montanhagol, éd. Coulet; cf. plus loin le ch. vii.

Digitized by Google

l'immortelle Béatrice de Dante n'est que la femme idéale de la poésie méridionale chantée par un troubadour de génie.

Voilà notre gloire dans le passé, une gloire des plus pures et des moins contestées, que seules connaissent les nations d'élite, créatrices de poésie et d'idéal.

Or à cette gloire ont contribué toutes les provinces du Midi. Car la poésie dite « provençale », ainsi nommée, non pas du nom de la Provence, mais du nom de la *Provincia Romana*, qui n'était autre que la Gaule Narbonnaise, la poésie « provençale », dis-je, ne resta pas longtemps confinée dans le pays où elle était née : elle eut quelques-uns de ses plus illustres représentants dans le Limousin, avec Bernart de Ventadour, Giraut de Borneil, Arnaut Daniel, Arnaut de Mareuil et Bertran de Born ; mais elle apparut de bonne heure en Gascogne, avec les vieux troubadours Cercamon et Marcabrun. En même temps, la Provence proprement dite prenait part à ce mouvement poétique. Le Dauphiné montagneux, l'Auvergne brumeuse, le rude Velay, la Catalogne vaillante, fournissaient leurs contingents de poètes et montraient qu'aucune partie de la terre méridionale ne laissait inféconds les germes de poésie que les vents de l'esprit avaient apportés chez elle.

Digitized by Google

Quant à notre Languedoc, il avait accueilli un des premiers la nouvelle poésie ; la fée capricieuse qui avait dédaigné le berceau qu'elle aurait pu trouver ici y vint passer une partie de sa jeunesse et de son âge mûr; c'est ici qu'elle mourut et qu'elle fut ensevelie.

Que de noms il faudrait citer, depuis Guiraudet le Roux, qui paraît être un des plus anciens troubadours de Toulouse, jusqu'à Guiraut Riquier, humble enfant de Narbonne, qui eut l'honneur de faire entendre les derniers accents de la poésie méridionale! Que de chanteurs errants, obscurs jongleurs ou troubadours illustres, naquirent dans notre pays! Et combien d'autres, qui n'en étaient point originaires, y séjournèrent volontiers, séduits peut-être par la douceur des mœurs ou du climat, mais plus encore attirés et retenus par l'éclat de la cour des comtes de Toulouse.

Car ces poètes, qui arrivèrent presque d'emblée à un idéal poétique des plus élevés, n'étaient pas tous de hauts personnages comme Guilhem de Poitiers, duc d'Aquitaine, Richard Cœur-de-Lion, ou Bertran de Born. Bernart de Ventadour était le fils d'un des plus modestes serviteurs du château de Ventadour[1]. Giraut de Borneil, celui qu'on appela le « Maître des troubadours », avait, sui-

1. En Corrèze.

Digitized by Google

vant la biographie provençale, une vie des plus exemplaires : quoi qu'il fût d'humble naissance, il donnait tout ce que lui rapportaient ses poésies à ses parents pauvres et à l'église de son pays natal. Ainsi la vocation poétique n'était pas l'apanage des seigneurs de haute « extrace » ; elle naissait parmi les plus humbles.

Seulement, au Moyen âge, la poésie ne nourrissait pas son homme, pas plus d'ailleurs que dans la plus grande partie des temps modernes. La société pour laquelle écrivaient les troubadours était la société féodale, dispersée aux quatre coins du Midi, de l'Espagne et de l'Italie du Nord. La plupart de ces petites cours étaient de vrais foyers de poésie, où l'on faisait bon accueil aux chanteurs errants qui venaient d'un peu partout, apportant avec eux les nouvelles des autres cours, les bruits du monde extérieur et surtout la joie et la gaîté, compagnes ordinaires de la poésie. On donnait aux poètes de riches présents ; oh ! riches seulement pour des hommes de goûts modestes : quelques pièces de monnaie, un cheval pour le voyage, et surtout quelque beau vêtement pour qu'ils puissent se présenter dignement dans la haute société qu'ils fréquentaient.

Or, parmi les cours méridionales, il n'y en eut guère de plus puissante, de plus fastueuse et de

Digitized by Google

plus accueillante que celle des comtes de Toulouse. Nous n'avons pas à faire ici son histoire ; mais nous rappellerons seulement avec Florian que Raymond IV avait bataillé contre les Maures d'Espagne et contre les Sarrasins et qu'il était mort en Palestine après dix ans de combats et de victoires ; que ses successeurs avaient agrandi leur domaine et qu'au temps de Raymond VI et de Raymond VII, le comté de Toulouse, allant du Rhône aux Pyrénées et des Pyrénées au Massif Central, formait dans le Midi un grand état riche et puissant[1].

Aussi la cour des comtes de Toulouse était-elle des plus fastueuses et cela suffisait pour que les troubadours y vinssent de tous côtés et y séjournassent volontiers. Un historien du temps nous a conservé le récit de fêtes splendides qui furent données par le comte de Toulouse et ses principaux chevaliers, à Beaucaire, en 1174. On y verra, sous une forme exagérée sans doute, mais où ne peut pas manquer un fonds de vérité, comment ces seigneurs méridionaux connaissaient l'art de se divertir et de se ruiner magnifiquement.

1. Dans la *Chanson de la Croisade*, le jeune comte Raimon VII déclare avec fierté : « Il n'y a pas dans ce monde d'homme assez puissant pour me vaincre, si ce n'était l'Eglise ! » (V. 3807-8).

Que non es en est mon nulhs om tan poderos
Que mi pogues destruire, si la Gleiza no fos.

Digitized by Google

« Le comte de Toulouse y donna cent mille sols [ce qui fait 2.000 marcs d'argent], à Raimond d'Agout, chevalier, qui, étant fort libéral, les distribua aussitôt à environ dix mille chevaliers qui assistèrent à cette cour. » Un autre chevalier, Bertrand Raimbaud, fit labourer les environs du château et y fit semer jusqu'à trente mille deniers[1]. « On rapporte encore que Guillaume Gros, de Martel, qui avait trois cents chevaliers à sa suite, fit apprêter tous les mets dans sa cuisine avec des flambeaux de cire. La comtesse d'Urgel envoya à l'assemblée une couronne estimée quarante mille sols... Raimon de Venous fit brûler par ostentation trente de ses chevaux devant toute l'assemblée. » Sans doute nous entendons bien, entre nous, Méridionaux, qu'il faut faire la part de l'imagination et de l'exagération dans ce récit; l'historien raconte, peut-être à distance, des événements qui se sont passés dans le Midi et on a fini par nous faire croire depuis longtemps, à force de nous le dire, que nos récits n'avaient jamais cette mesure, cette gravité ennuyeuse, et ce sens commun qui sont la marque évidente, irréfutable et définitive des événements véritablement vrais.

De plus cet historien est un chroniqueur du Moyen âge et les chroniqueurs de ce temps ont

1. Geoffroy de Vigeois, *Chronicon*, p. 321, in *Hist. Gén. Lang.*, éd. Privat, VI, 61.

Digitized by Google

tous l'air d'être méridionaux. Qu'ils s'appellent Joinville ou Villehardouin, ou plus simplement Geoffroy de Vigeois, ils sont portés à l'exagération, à l'enflure, à la « desmesure », comme on disait de ce temps.

Eh ! bien, ramenons toutes ces exagérations à la vulgaire mesure du sens commun et demandons-nous si ce même sens commun nous permet de croire que tout le récit est faux et que le chroniqueur trop imaginatif a tout inventé. Ce serait bien étrange et bien invraisemblable ; nous avons tant d'autres témoignages qui nous montrent comment les cours du Midi, imitant les cours d'Aragon et de Castille, savaient s'y prendre pour se ruiner rapidement. Demandons-nous en même temps si notre société méridionale contemporaine n'aurait pas reçu de ces folies anciennes quelques germes latents, qui ne demandent, dans tous les milieux de la société, qu'une occasion pour se développer.

Qu'elle fût légendaire ou qu'elle fût réelle, c'est cette prodigalité qui attirait et retenait les troubadours à Toulouse. On a remarqué que, parmi ces comtes si vaillants et si éclairés, un seul peut-être avait composé des vers. Aucun d'eux ne peut être mis, comme poète, sur le même plan que Guillaume de Poitiers, Jaufre Rudel, prince de Blaye, ou Raimbaut, comte d'Orange, mais ils eu-

Digitized by Google

rent le très grand mérite de protéger, jusqu'à la Croisade albigeoise, les poètes qui leur demandèrent asile[1].

Ainsi le comte Alfonse-Jourdain (mort en 1148) aurait reçu à sa cour l'un des troubadours les plus originaux de son temps, le gascon Marcabrun, dont l'activité poétique se place vers le milieu du XII^e^ siècle.

« L'époque la plus brillante de la poésie provençale, dit M. Paul Meyer, coïncide avec le règne de Raimond V (1148-1194). Sa cour fut fréquentée par les plus illustres troubadours du temps : Bernart de Ventadour, Peire Rogier, Peire Raimon, Peire Vidal, Folquet de Marseille. » Deux de ces troubadours sont originaires de Toulouse et nous en reparlerons : ce sont Peire Raimon et Peire Vidal. Parmi les autres, Bernart de Ventadour est un des plus grands noms de la lyrique méridionale, et il peut être comparé, pour la sincérité de l'inspiration, la délicatesse des sentiments, et le fini de l'art aux meilleurs poètes lyriques des temps modernes. Personne n'en douterait, si nous avions l'édition qui nous manque encore[2]. Contentons-

1. Voir pour tout ce qui suit : Paul MEYER, *Les Troubadours à la cour des comtes de Toulouse* (*Hist. Gén. Lang.*, éd. Privat, VII, 441).

2. Cette édition a paru en Allemagne pendant la guerre. C. APPEL, *Bernart von Ventadorn*, Halle, 1915.

Digitized by Google

nous de citer quatre vers de Bernart de Ventadour, qui nous montreront quelle conception ces poètes si éloignés de nous par le temps se faisaient de la vie.

« Celui-là est bien mort, qui ne sent pas au cœur quelque douce saveur d'amour; et qu'est la vie sans amour, si ce n'est un ennui pour les autres? »

Ben es mortz qui al cor non sen
D'amor qualque doussa sabor;
E que val viure ses amor
Mas per enuey far a la gen?

Rapprochons de ces vers la belle pièce d'Aubanel sur les « yeux », dont le refrain mélancolique et tendre nous dit :

Sens amour la vido est crudèlo
La vido n'es qu'uno longo niue.

et notons rapidement, et simplement en passant, comment ces deux poètes lyriques, séparés par tant d'années, ont eu la même conception de la vie, de l'amour et de la poésie.

Parmi les troubadours qui fréquentèrent la cour de Raimond V, Folquet de Marseille est remarquable à un autre titre que Bernart de Ventadour. Ce Folquet était un riche marchand de Marseille. Il faisait des vers, des vers amoureux, tout comme un autre troubadour, et les envoyait ou les apportait lui-

Digitized by Google

même aux grands seigneurs du temps. C'est ainsi qu'il vint à la cour de Toulouse. Nous manquons malheureusement de renseignements sur ce premier séjour; et cela est bien fâcheux. Car il y aurait un contraste piquant à établir entre ce séjour et celui qu'il fit, quelques années plus tard, dans cette même ville comme évêque et comme évêque de combat.

En vieillissant le troubadour s'était fait moine; de moine on le fit évêque et on l'envoya en pleine période albigeoise dans la ville d'iniquité et d'abomination que la bonne ville de Toulouse était alors devenue pour la papauté. Nous n'avons qu'à laisser parler ici la *Chanson de la Croisade*. L'auteur, qui n'était pas un mécréant, nous a rapporté les paroles éloquentes que le comte de Foix adressa à l'ancien troubadour devant le Pape et les cardinaux au concile de Latran. « Quand il fut devenu moine et abbé, la lumière fut si fort obscurcie en son abbaye, qu'il n'y eut bien ni repos jusqu'à ce qu'il en fût sorti ! Et quand il a été élu évêque de Toulouse, un tel incendie embrasa toute la terre que jamais il n'y aura assez d'eau pour l'éteindre !... A plus de 500.000, grands et petits, il a fait perdre la vie, le corps et l'âme. Par la foi que je vous dois, à ses actes, à ses paroles, à son maintien, il semble être plutôt l'Antéchrist qu'un légat de Rome[1] ! »

1. *Chanson de la Croisade*, v. 3317-3327.

Digitized by Google

RAYMOND VI, COMTE DE TOULOUSE

UNIV. OF CALIFORNIA

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

Paroles dures et vengeresses, qui ne furent peut-être jamais dites, mais paroles justes d'une des victimes du troubadour renégat et de l'évêque persécuteur.

Quand à Peire Rogier, qui venait de l'Auvergne, il ne séjourna peut-être pas longtemps à la cour de Raymond V. Nous le trouvons surtout à la cour de la vicomtesse de Narbonne, Ermengarde. Il fut le poète attitré de cette femme distinguée, qui, pendant les cinquante ans qu'elle administra la Vicomté de Narbonne, fit preuve du meilleur sens politique, et, ce qui nous intéresse davantage, sut attirer à sa cour quelques-uns des troubadours les plus renommés. Mais les médisants répandirent de faux bruits sur le poète et sur Ermengarde et ils durent se séparer. Peire Rogier ne fut pas le seul troubadour qui séjourna à la cour de Narbonne. La vieille cité latine fut presque aussi hospitalière que Toulouse à la poésie. Dans l'histoire des lettres méridionales, le nom de la vicomtesse Ermengarde ne doit pas être oublié.

« Raymond VI (1194-1222) vit se continuer dans tout son éclat le développement de la poésie provençale[1]. »

Il honorait d'une amitié particulière un cheva-

1. Paul Meyer, *Hist. Gén. Lang.*, éd. Privat, VII, 445.

Digitized by Google

lier-poète du Carcassés, Raimon de Miraval. Le comte lui donnait des chevaux, des armes, des vêtements; si grande était leur amitié qu'ils avaient adopté un nom secret, commun à eux deux, Audiart. Raimon VI fut d'ailleurs réellement poète, si nous en jugeons par un couplet adressé au chevalier et troubadour Gui de Cavaillon, à l'époque du concile de Latran (1215), où se décida le sort du comté de Toulouse. Le comte y fait montre de sentiments énergiques et fiers, qui s'accordèrent mal d'ailleurs avec ses actes.

Nous ne pouvons pas juger, d'après ces témoignages vraiment trop sommaires, le talent poétique des comtes de Toulouse; il est probable qu'il fut modeste et leur mérite le plus grand est d'avoir protégé les troubadours.

En revanche nous pouvons juger très authentiquement le talent poétique de plusieurs de leurs sujets. Nous ne parlons ici que des troubadours de Toulouse; car il serait trop long de citer ceux qui sont nés dans le vaste territoire que comprenait alors le Languedoc. Dans un passage bien connu du *Triomphe de l'Amour*, Pétrarque nous montre après Dante, Guido Cavalcanti et Guido Guinicelli, un groupe de troubadours pris parmi les plus célèbres : « Il y avait là, dit-il, tous ceux qu'Amour saisit si légèrement... tous ceux à

Digitized by Google

qui la langue servit toujours de lance, d'épée, de bouclier et de casque. » Il y avait Jaufre Rudel, « qui usa la voile et la rame à chercher sa propre mort » (c'est le héros de la *Princesse Lointaine* de Rostand); il y avait encore Folquet de Marseille, « qui changea d'habit et de condition », en devenant évêque de Toulouse. Et au milieu de ce groupe distingué par Pétrarque, deux bons troubadours de Toulouse : Peire Vidal et Aimeric de Pégulhan. Il est heureux que le chantre de Laure nous ait laissé un témoignage de la valeur poétique de nos compatriotes. Nous l'ignorerions peut-être; ou bien on ne voudrait pas nous croire, on nous accuserait d'exagérer!

Et cependant le jugement de Pétrarque est juste. Deux au moins de nos troubadours peuvent supporter la comparaison avec les meilleurs poètes de leur époque, et même, *mutatis mutandis*, en tenant compte des différences des temps, avec quelques-uns de nos bons poètes modernes.

Il n'est pas sûr en effet que plusieurs de ceux qui, dans ces dernières années, ont peuplé nos Académies et enrichi nos libraires, aient eu autant de verve poétique, d'imagination et de fantaisie que Peire Vidal! Comme il est bien un modèle de poète méridional et peut-être de poète toulousain! Comme il représente bien le troubadour idéal! Il semble avoir fait le tour du monde civilisé

Digitized by Google

d'alors : nous le trouvons à la cour du comte de Toulouse, puis en Espagne, dans toutes les Espagnes peut-on dire : Léon, Castille, Aragon, Catalogne ; tantôt ami de son maître, le comte de Toulouse, et tantôt son ennemi. La vie publique de Toulouse n'étant pas assez animée pour lui, il va en Italie, où il prend parti tantôt pour la République de Pise, tantôt pour celle de Gênes. Enfin cet infatigable voyageur part pour la Hongrie. Il faillit même aller jusqu'à Constantinople, après avoir épousé, à Chypre, une Grecque qui lui fit croire qu'elle était d'origine impériale. Il se connaissait bien : « Cela m'ennuie, dit-il dans une de ses poésies, de rester trop longtemps au même endroit. »

Et dans tous ces voyages il ne promenait pas la hautaine mélancolie de Childe Harold; il restait ce que l'avait fait la nature méridionale : tantôt sérieux, tantôt rieur, tantôt croyant à l'amour, tantôt s'en moquant, délicieusement fin et quelquefois volontairement grossier, vantard, sincère, fou et sage en même temps : au demeurant un de nos meilleurs poètes!

Aimeric de Pégulhan, l'autre troubadour distingué par Pétrarque, est d'une tout autre nature. Né, comme Peire Vidal, dans la petite bourgeoisie toulousaine, il fut compromis de bonne heure dans une aventure, blessa un mari jaloux et s'en-

Digitized by Google

fuit en Catalogne. Il y fut bien accueilli par un chevalier poète, Guilhem de Berguedan, qui lui donna son cheval et ses armes et le recommanda au roi de Castille. Bien accueilli aussi par ce dernier, il eut bientôt la nostalgie de sa ville natale et de l'amie qu'il y avait laissée. Il s'habilla en pèlerin, arriva à Toulouse sans être reconnu, y tomba malade sans l'être, se fit porter non à l'hôpital, mais dans une maison qu'il connaissait bien; puis, après quelques jours, il partit pour l'Italie, d'où il ne devait pas revenir. Là encore il fut honoré par les seigneurs d'Este et de Montferrat; puis il vint à la cour de l'empereur Frédéric II. Il prit parti pour les Provençaux contre le comte d'Anjou, et déplora, dans un *planh*, la mort de Manfred. Ce fut, même en exil, un champion opiniâtre des comtes de Toulouse et un adversaire irréconciliable de leurs ennemis. Parmi ses chansons, quelques-unes sont d'une très grande élévation poétique et d'une très belle noblesse. Il y a un contraste frappant entre lui et Peire Vidal; mais tous deux sont de la même lignée de poètes: Pétrarque a eu raison de les confondre dans l'éloge.

Nous ne citerons pas ici les autres troubadours de Toulouse; les chapitres suivants leur sont consacrés. Nous relèverons seulement le nom d'une femme poète, d'une *trobairitz*, comme on disait

Digitized by Google

alors. Elle s'appelait dame Lombarde. Son biographe nous dit qu'elle était « belle et avenante de sa personne et instruite », ajoutant ainsi à ses charmes ces qualités intellectuelles et morales si prisées au temps des troubadours.

SCEAU COMTAL DE SIMON DE MONTFORT

Et enfin, pour que ce groupe de poètes toulousains soit bien complet, dans sa diversité, nous devrons faire une bonne place à un troubadour d'un « anticléricalisme » farouche : Guilhem Figueira, qui a écrit contre la papauté un des sirventés les plus violents que le Moyen âge littéraire ait connus.

Digitized by Google

Il faut ici, avant de terminer, rappeler une date et quelques faits. Il y a plus de sept siècles, en 1213, que, sur les bords de la Garonne, à Muret, se livra une grande bataille; grande non pas par les effectifs engagés, mais par les résultats désastreux qu'elle eut pour le Midi.

Contre Simon de Montfort et ses vaillantes troupes le comte de Toulouse, Raymond VI, avait rassemblé ses chevaliers et les « hommes de Toulouse », menu peuple et bourgeois, soldats improvisés et peu aguerris. Son beau-frère, le roi Pierre II d'Aragon, beau comme un roi de légende, avait amené à son secours la fleur de la noblesse catalane et aragonaise. La bataille mal engagée fut un désastre : bourgeois et chevaliers prirent la fuite vers la Garonne et ne purent rejoindre les barques qui les avaient amenés. Le roi Pierre d'Aragon était mort comme un héros, comme meurent tous ceux de notre race, dit fièrement son fils Jacme le Conquérant. « Ce fut grand péché, dit la *Chanson de la Croisade!* Le monde entier en valut moins. Le monde entier en valut moins, sachez-le en vérité, car Noblesse en fut détruite et chassée et toute la Chrétienté honnie et abaissée[1]. »

Il manquait à cette belle et glorieuse terre méri-

1. *Chanson de la Croisade*, éd. P. Meyer, v. 2929.

Digitized by Google

dionale pour être plus belle encore l'auréole du malheur. Elle l'avait désormais. « A partir d'aujourd'hui, disait Gœthe après Valmy, commence une nouvelle période de l'histoire du monde. » A partir du 12 septembre 1213 commençait une nouvelle période de l'histoire du Midi. « Quand une croyance germe, dit encore Gœthe, dans la *Fiancée de Corinthe*, l'amour et la fidélité sont souvent arrachés du sol comme de mauvaises herbes. »

Et il ne manquait pas, paraît-il, de mauvaises herbes sur le sol languedocien. Aussi bientôt s'éleva un tribunal redoutable, celui de l'Inquisition. Ce n'est pas ici l'occasion d'en écrire l'histoire. Ce n'est pas le lieu non plus d'apporter à l'étude de cette histoire nos idées et surtout nos passions modernes. Mais nous pouvons bien nous demander au nom de quel Dieu ses disciples du XIII^e^ siècle employaient le fer et le feu pour extirper les mauvaises herbes.

Vous souvient-il d'un des plus beaux chants de Mireille? C'est celui où les Saintes Mariés essaient de consoler la pauvre fille perdue dans les sables de la Crau. Elles lui parlent du Christ et de sa Passion. « Ah! on le plaignait, dans la Judée, le beau charpentier Galiléen, le charpentier aux yeux blonds qui apprivoisait les cœurs avec le miel des paraboles, et qui avec largesse, sur les collines,

Digitized by Google

nourrissait la foule du pain azyme, et touchait ses lépreux et ressuscitait ses morts[1]. »

Sans doute nous voulons bien admettre les circonstances atténuantes, toutes celles du moins qui sont acceptables : la nécessité d'une même foi, signe au Moyen âge de nationalité, le relâchement des mœurs dans certains milieux albigeois, le zèle fanatique de quelques grands chefs ou de quelques obscurs subalternes; tout cela nous pouvons l'admettre à la rigueur; mais il n'en reste pas moins que notre pays est, dans les temps modernes, un des premiers qui aient été persécutés pour une idée; et de cela nous gardons quelque tristesse et aussi quelque fierté.

Car nous avons beau faire, nous sommes attachés au passé, même ceux qui nous flattons d'être très modernes, par plus de liens que nous ne croyons. La belle chanson des enfants de Sparte : « Nous serons ce que vous fûtes » n'est pas vraie seulement de la gloire des armes. Si nous sommes, dans notre Midi, peut-être plus sensibles qu'ailleurs à l'art et à la poésie, si la courtoisie et la douceur des mœurs n'y sont pas encore de simples souvenirs et si plus d'une vertu de la société aristocratique de ces temps lointains s'est maintenue dans notre société moderne méridio-

1. *Mireille*, ch. XI.

Digitized by Google

nale, en s'accommodant à nos mœurs démocratiques, est-ce que le souvenir de cette époque de pleine civilisation, de haute culture et de noble poésie qui fut celle des troubadours, est-ce que ce souvenir, dis-je, n'a pas contribué quelque peu au maintien de ces vertus sociales?

La valeur morale d'un pays se juge à l'influence qu'il a exercée sur la civilisation nationale et sur la civilisation générale. Or, parmi nos provinces les plus chères de la France contemporaine, celles que nous avons recouvrées comme les autres, en est-il une qui ait marqué davantage de son empreinte la mère-patrie? En est-il une qui ait apporté à la création de cette personne morale qui s'appelle la France non pas plus d'amour, mais plus de poésie, plus d'enthousiasme et plus de générosité?

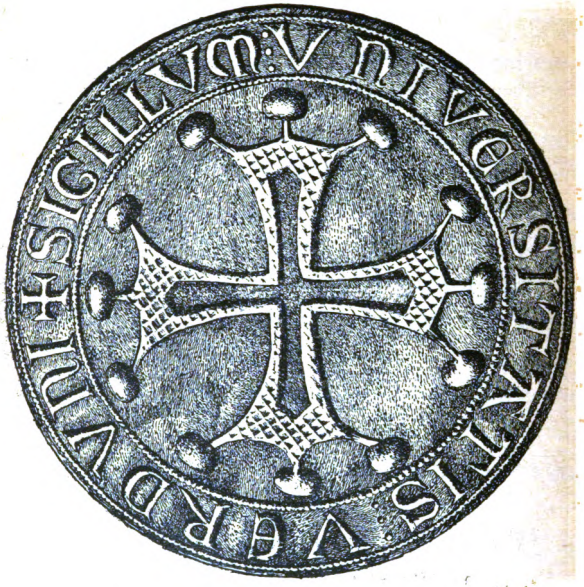
Et quant à la civilisation générale, n'est-ce pas notre gloire la plus pure d'avoir répandu dans le monde, pendant le Moyen âge, ces germes de poésie courtoise éclos sur notre sol, d'avoir inspiré l'ancienne poésie portugaise, l'ancienne poésie catalane, d'avoir exercé une influence capitale sur la poésie lyrique du nord de la France, et par elle sur l'ancienne poésie lyrique allemande, et enfin d'avoir inspiré en partie Dante et Pétrarque, et par eux en quelque mesure la poésie moderne?

Digitized by Google

Aussi comprenons-nous mieux maintenant l'enthousiasme qui a inspiré les lignes suivantes d'un des fils de notre terre, du doux Florian[1] : « Je te salue, ô belle Occitanie, terre de tous les temps aimée des peuples qui t'ont connue; toi que les Romains embellirent des chefs-d'œuvre de leurs arts; toi dont l'agréable climat força les fiers enfants du Nord de se fixer dans tes plaines; toi pour qui les Arabes quittèrent la délicieuse Ibérie et que les Français ont regardée comme le prix le plus beau des victoires de Charles Martel! La nature pour toi prodigue a réuni dans ton sein les trésors partagés au reste du monde... Combien de grands hommes, sortis de ton sein, ont rendu ton nom célèbre chez les nations étrangères! L'Orient se souvient encore de ce sage et brave Raymond qui, le premier des chrétiens, arbora la croix de Toulouse sur les remparts de la ville sainte; l'Aragon se vante des rois à qui tu donnas la naissance..., la France se glorifie de tes capitaines, de tes magistrats. La poésie enchanteresse te dut son premier asyle. O terre féconde en talents, en fruits, en héros, je te salue! »

1. *Estelle.*

Digitized by Google



CROIX DE TOULOUSE

(Sceau de Verdun-sur-Garonne.)

Digitized by Google

CHAPITRE II

Guiraudet le Roux. — Peire Vidal. — Sa biographie. — La légende du baiser. — Celle de la Louve. — Caractère du poète. — Sa conception de l'amour. — Originalité de cette conception : idéalisme et réalisme. — Amour et politique. — Imitateurs de Peire Vidal : un Minnesinger, un troubadour italien, Pétrarque.

Guiraudet le Roux ou le Blond paraît être le plus ancien des troubadours de Toulouse. Nous n'avons à son sujet qu'une courte biographie que voici : « *Giraudo lo Ros si fo de Tolosa, fills d'un paubre cavalier; e venc en la cort de son seignor lo coms Anfos per servir; e fon cortes e ben chantans; et enamoret se de la comtessa, filha de son seignor, e l'amor qu'el ac en leis l'enseignet a trobar, e fetz mantas cansos.* »

« Guiraudet le Roux ou le Blond était de Toulouse, fils d'un pauvre chevalier; et il vint à la cour de son seigneur, le comte Alfonse, pour servir; il était courtois et chantait bien; et il s'enamoura de la comtesse, fille de son seigneur, et l'amour qu'il eut pour elle l'enseigna à trouver et il fit maintes chansons[1] ».

1. *Histoire générale de Languedoc*, X, 270-271. Chabaneau montre, d'après Suchier, que, contrairement à ce qu'ont cru Dom Vaissète et Fauriel, il ne s'agit pas ici d'Alfonse-Jour-

Digitized by Google

Fauriel dit en parlant de lui : « Il ne reste de lui que sept pièces [c'est neuf qu'il faut dire]. De toutes celles dont j'ai parlé, ce sont incontestablement les compositions qui entrent avec le plus de délicatesse et de variété, avec le plus de grâce et de franchise, dans l'esprit et le système de la galanterie chevaleresque[1]. »

Le Moine de Montaudon, qui était une mauvaise langue et qui a écrit une satire contre seize de ses contemporains (lui compris!), dit en parlant de notre troubadour : « Le onzième est Guiraudet le Roux, qui a coutume de vivre des chansons d'autrui; il est ennuyeux à tout le monde, mais, comme il pensait avoir du talent, il quitta le fils d'Alfonse qui l'avait sorti du néant. »

Ainsi Guiraudet aurait été un ingrat. Le comte de Toulouse, Raimon V ou son frère, Alfonse, tous deux fils d'Alfonse-Jourdain, l'auraient tiré de la misère et il se serait enamouré de la fille de l'un d'eux; il tensonna même avec le frère de Raimond V, sur un sujet d'ailleurs peu édifiant. Il est probable que s'il quitta la cour des comtes de Toulouse, ce fut pour aller à celle du Dauphin d'Auvergne[2].

dain, père de Raimon V, mais d'Alfonse, frère de ce dernier.

1. *Histoire de la poésie provençale,* II, 16.

2. Robert Ier, dauphin d'Auvergne (1169-1234).

Digitized by Google

Celui-ci imitait, dans le Velay, qu'il possédait en même temps qu'une petite partie de l'Auvergne, la prodigalité des cours méridionales. Aussi beaucoup de troubadours fréquentèrent sa cour. Il était d'ailleurs poète lui-même : il nous reste de lui huit ou neuf poésies lyriques. Il est vraisemblable que Guiraudet fut bien accueilli par le Dauphin, car une de ses poésies lui est adressée, et, dans sa tenson avec le comte Alfonse, il s'en rapporte à l'opinion de son nouveau protecteur.

Voici quelques pensées extraites de son œuvre. « Personne ne sait ce qu'est le bonheur, si auparavant il ne sait quels sont les chagrins d'amour; aussi, noble dame honorée, ne me refusez pas plus longtemps votre sympathie, si je dois l'avoir et que cela vous plaise; et si cela ne vous plaît pas, un mensonge courtois a une grande valeur; j'aime mieux entendre un mensonge agréable, que telle vérité qui provoquerait constamment des soupirs. »

Guiraudet est un des troubadours qui jouent au soupirant décidé à se tuer. Toute une pièce est composée sur ce thème.

« Écoutez la dernière chanson que jamais vous entendrez de moi; car mon talent ne me donne aucun profit et ma dame ne me témoigne en rien son amour; pour moi, je ne sais si je l'aime ou si je dois la quitter; car, dame courtoise et noble,

Digitized by Google

je meurs si je vous aime et je meurs si je vous quitte. »

Il est dit, dans la même chanson :

Mon cor an pres, Domna cortes'e gaya,
Vostre belh huelh plasent et amoros.
Pres soi ieu be, mas bel'es ma preizos.

« Dame courtoise et gaie, vos beaux yeux plaisants et amoureux ont pris mon cœur. Je suis bien prisonnier, mais ma prison est belle. »

Dona, merce, avinens, bel'e pros,
Que per vos mor en Guiraudet lo Ros.

« Pitié, Dame avenante, belle et distinguée; c'est pour vous que meurt Guiraudet le Roux. »

Ainsi, c'est par d'aimables plaintes sur quelques thèmes assez simples que Guiraudet prend une assez bonne place parmi les troubadours toulousains. Mais il ne peut être comparé ni à Peire Vidal, dont il fut probablement le contemporain, ni à Aimeric de Pégulhan, ni à Peire Raimon. Nous possédons, sur chacun de ces troubadours, une biographie ancienne (XIIIe siècle); mais jusqu'à quel point ces biographies sont-elles exactes?

Les biographies des troubadours, presque toutes anonymes, ne paraissent pas reposer sur des documents authentiques. En général elles sont tirées du texte même des poésies des troubadours. Un

Digitized by Google

GUIRAUDET LE ROUX

Book of Caerdydd

Digitized by Google

Digitized by Google

détail, une allusion ont suffi à leur auteur pour inventer une anecdote et ajouter un trait à la biographie de son personnage. Le romanesque et l'invraisemblable n'y sont pas rares; et la légende y coudoie à tout instant la réalité.

Car il y a sans doute quelque chose de réel dans ces « nouvelles ». D'abord leurs auteurs ont pu connaître des traditions orales. A un demi-siècle de distance, les légendes pouvaient cacher encore quelque fonds de vérité. De plus ces auteurs ont pu avoir à leur disposition des poésies qui se sont perdues et ils ont pu leur emprunter quelques traits. Il faut donc consulter ces biographies, mais avec une extrême prudence. C'est le cas pour celle de Peire Vidal [1].

Elle nous apprend qu'il était fils d'un marchand de fourrures de Toulouse. Les fourrures étaient, au Moyen âge, d'un emploi encore plus répandu qu'aujourd'hui; elles entraient pour une grande part dans le costume masculin et féminin. Représentons-nous donc le jeune Peire Vidal, dans une boutique du Moyen âge toulousain, au milieu des fourrures de vair, d'hermine et de petit gris. Il ne semble pas qu'il y eût là de quoi faire naître ou

1. Les biographies des troubadours ont été publiées plusieurs fois; la meilleure édition a été donnée par C. Chabaneau, au tome X de l'*Histoire générale de Languedoc*.

Digitized by Google

développer le goût de la poésie. Et cependant ce fils de marchand paraît avoir été un des esprits les plus romanesques, les plus originaux parmi les troubadours.

Il aimait beaucoup la compagnie des dames : ce qui ne saurait nous étonner de la part d'un troubadour et d'un Toulousain. Il leur faisait la cour à toutes, ce qui nous étonne encore moins, et toutes lui promettaient de l'aimer : ce qui ne nous étonne pas du tout.

Mais le biographe ajoute ce détail attristant : « *mas totas l'enganavon* », « et toutes le trompaient ». Tromperie et mensonge ! ou plutôt, car ces termes seraient exagérés, petites espièglerie de jolies femmes du temps jadis, qui aimaient à être flattées et qui récompensaient leurs courtisans ingénus par quelques promesses sans conséquence.

Le biographe anonyme a dessiné en deux traits le caractère de Peire Vidal : « C'était l'homme le plus fou du monde ; il croyait que tout ce qu'il désirait était arrivé. » Mais il ajoute qu'il chantait bien, qu'il composait en vers plus facilement qu'aucun autre et qu'il inventa des mélodies remarquables ; car ces poètes étaient aussi des musiciens. C'était un esprit bien doué, à l'imagination prompte et originale, un beau tempérament de poète, chez qui la facilité de la forme cache souvent la sincérité et la profondeur de l'idée.

Digitized by Google

Suivons-le quelque peu dans sa vie, en nous défiant de son biographe.

Hugues des Baux, beau-frère du seigneur de Marseille, Barral des Baux, le présenta à la cour de son beau-frère. Peire Vidal ne tarda pas à devenir amoureux de la femme de son protecteur, la vicomtesse de Marseille, Azalaïs de Roquemartine. Laissons ici la parole à la biographie, car si c'est un roman, il est joliment raconté.

« Barral, le seigneur de Marseille, aimait Peire Vidal plus qu'aucun autre homme du monde, à cause de son remarquable talent et pour les belles folies qu'il faisait ou qu'il disait. Ils s'appelaient entre eux Rainier. Et Peire Vidal était l'ami intime de Barral. Barral savait bien que Peire Vidal faisait la cour à sa femme, mais il en riait, comme tous ceux qui le savaient. Et il s'amusait de ses folies. Sa femme prenait aussi en riant les folies de Peire Vidal, comme toutes les autres femmes à qui le poète faisait la cour. Chacune lui disait des choses aimables et lui promettait tout ce qui lui plaisait et qu'il leur demandait; et il était si naïf qu'il le croyait tout. Et quand Peire Vidal se mettait en colère avec Azalaïs, Barral rétablissait aussitôt la paix et faisait promettre à sa femme tout ce qu'il demandait.

« Un jour Peire Vidal apprit que Barral était sorti et que la dame était toute seule dans son

Digitized by Google

appartement. Il va vers le lit de dame Azalaïs, il la trouve dormant, s'agenouille devant elle et l'embrasse sur la bouche. Elle sentit le baiser, crut qu'il lui était donné par son mari et se souleva en souriant. Mais elle regarde et voit que c'était ce fou de Peire Vidal; alors elle commença à crier et à faire grand bruit. Les femmes de chambre vinrent à ses cris et lui demandèrent : « Qu'est ceci? » Et Peire Vidal prit la fuite.

« La dame ayant appelé son mari lui fit de grandes plaintes au sujet de Peire Vidal, qui l'avait embrassée; et elle lui demanda en pleurant d'en prendre vengeance. Barral, qui était un galant homme, prit la chose en riant; il se mit à reprendre sa femme d'avoir fait tant de bruit pour cet acte d'un fou. » Mais la dame, ajoute le biographe, fut inflexible et exigea le départ de Peire Vidal, qui s'en alla à Gênes et de là en Palestine.

Ce récit paraît reposer sur un fait exact : l'histoire du baiser. Peire Vidal s'en accuse dans plusieurs de ses chansons. « Je l'ai servie d'un cœur parfait, tant que je pus et sans compter, et je n'eus pour toute récompense qu'un petit cordon. Si, j'eus autre chose : un matin, j'entrai dans sa chambre et je lui ravis un baiser[1]. »

1. Ed. Anglade, XX, 23.

Digitized by Google

Il dit en une autre chanson :

Be·m bat Amors ab las vergas qu'ieu cuelh;
Quar una vetz en son reial capduelh
L'emblei un bais don tant fort me sove.
Ai! tan mal trai qui so qu'ama no ve![1]

« Amour me bat bien avec les verges que je cueille; car une fois, dans son royal château, je lui pris un baiser dont j'ai gardé fortement au cœur le souvenir. Ah! comme on vit malheureux, quand on ne voit pas ce qu'on aime! »

Il dit encore ailleurs :

Pus onratz
Fora c'om natz
Si·l bais emblatz
Mi fos datz
E gent autreiatz[2].

« Je serais plus honoré qu'aucun autre homme, si le baiser volé m'était donné et gentiment octroyé. »

Les détails de cette aventure ont été peut-être inventés par le biographe; mais ils sont vraisemblables. Il régnait, dans cette société du Moyen âge, non pas précisément une grande liberté de

1. Ch. XVIII, 13-16.
2. Ch. XXVI, 27.

Digitized by Google

mœurs — ce serait beaucoup dire ! — mais une sorte de laisser-aller courtois et de bon ton, qui permettait aux hommes et aux femmes de se dire des paroles aimables qui ne sont ni des aveux ni des promesses. Et cette liberté n'était possible que dans une société policée, où le sentiment de la courtoisie, de l'honneur et du respect dû aux femmes permettent aux plus imprudents de s'arrêter à temps.

Mais voyons la suite de l'aventure. Peire Vidal s'enfuit à Gênes. Gênes étant trop près de Marseille, il poussa jusqu'en Palestine, à la suite de Richard Cœur-de-Lion ; mais ceci n'est pas très sûr. C'est pendant ce voyage qu'il aurait fait de jolies chansons où il raconte l'aventure du baiser.

« Il resta longtemps outre mer et n'osait revenir en Provence. Mais Barral, qui l'aimait tant, comme je vous l'ai dit, insista tellement auprès de sa femme qu'elle lui pardonna le fait du baiser et le lui octroya en don. Et Barral fit connaître à Peire Vidal que sa femme lui pardonnait de bon cœur, et qu'il revînt. Il vint en grande allégresse à Marseille, fut fort bien accueilli par Barral et sa femme Azalaïs, qui lui octroya en don le baiser volé. »

Voilà pour l'histoire du baiser. Passons à celle de la Louve : celle-ci est bien étrange et bien invraisemblable.

Digitized by Google

Il y avait, dans les environs de Carcassonne, un seigneur de Pennautier, dont la femme plut à Peire Vidal. Qui était cette dame? C'est ce que nous ne savons pas très bien. D'après la biographie, elle s'appelait *Loba*, ce qui n'était probablement qu'un nom propre et non un surnom

« La Louve était du Carcassés; Peire Vidal se faisait appeler loup pour elle et portait des armoiries de loup (ce qui, avouons-le, n'est pas très clair; peut-être, si la chose est vraie, avait-il fait peindre ou broder un loup sur quelque partie de son costume). Et dans les montagnes du Cabardès[1], il se fit chasser par les bergers, avec leurs chiens, comme on chasse un loup. Et il avait revêtu une peau de loup pour faire comprendre aux bergers et aux chiens qu'il était un loup. »

Mal lui en prit : la chasse ne réussit que trop bien.

Le pauvre loup, en cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.

« Les bergers, nous dit le biographe, le chassèrent et le malmenèrent si durement qu'il fut porté pour mort à la demeure de la Louve de Pennautier. Quand elle sut que c'était Peire Vidal, elle

1. Nord du département de l'Aude.

Digitized by Google

commença à rire beaucoup de la folie qu'il avait faite, et son mari en fit de même. Ils le reçurent avec joie. Son mari le fit prendre et porter en un appartement reculé. Il fit mander un médecin et le fit soigner jusqu'à ce qu'il fût guéri. »

Il faut avouer que cette fois-ci l'aventure est un peu forte, et, si elle avait quelque part de vérité, Peire Vidal n'aurait pas été un demi-fou, mais un fou tout court. Il est probable encore ici que le biographe a inventé cette histoire d'après les poésies du troubadour. Voici en effet quelques passages où il est fait allusion à l'aventure du loup.

« Je suis couronné de joie parfaite plus qu'un empereur ; car je me suis enamouré d'une fille de comte et un petit cordon que dame Raïmbauda me donna m'est plus précieux que Poitiers, Tours ou Angers ne le sont pour le roi Richard.

« Je ne regarde pas comme déshonorant de m'entendre appeler « loup » et de me voir poursuivi et chassé par les cris des bergers. J'aime mieux bois et buissons que je ne fais palais et maison, et j'irai joyeusement vers elle au milieu de la glace, du vent et de la neige[1]. »

Faisons comme le biographe anonyme et demandons à notre tour quelques renseignements

1. Ch. XXXIII, v. 33 sq.

Digitized by Google

à l'œuvre de Peire Vidal. On se souvient que d'après le biographe il était naïf et croyait aux promesses féminines : « *mas totas l'enganavan.* » Cependant il se présente souvent à nous comme un guerrier et comme un amant irrésistible : « il faisait des folies en armes et en amour », dit le biographe.

Le voici se vantant de ses succès et de sa renommée. « Je remercie Dieu et je lui demande de protéger celui qui m'a élevé. Car je suis si connu que tous les jours m'arrivent des saluts en vers de Catalogne et de Lombardie; tous les jours croît et grandit ma renommée. Pour peu le roi en mourrait d'envie, car, avec les dames, je fais folâtreries et jeux.

« Ma vaillance et ma supériorité sont choses connues et prouvées... Je connais cent femmes dont chacune voudrait m'avoir avec elle, si elle le pouvait ».

« Mais je ne fais jamais le fanfaron; je n'ai jamais trop voulu parler de moi-même; j'embrasse les dames et renverse les cavaliers.

« J'ai mis fin à maint bon tournoi par les coups mortels que je donne; aussi partout où je vais s'écrie-t-on : « C'est ce Peire Vidal, celui qui « maintient courtoisie et galanterie, qui agit en « galant homme pour l'amour de sa mie, qui « aime mieux batailles et tournois qu'un moine

Digitized by Google

« n'aime la paix et pour qui c'est une maladie de « séjourner et de rester dans le même lieu[1]. »

Ben aja cel que·m noirit
E Deus, quar eu sui aitals,
Que mils salutz me venon cascun dia
De Catalonha e de Lombardia,
Quar a totz jorns poja mos pretz e creis.
Quar per un pauc no mor d'enveja·l Reis,
Quar ab domnas fatz mon trep e mon joc.

Ben es proat e auzit
Com eu sui pros e cabals...
Cen domnas sai que cascuna·m volria
Tener ab se, si aver mi podia.
Mas eu sui cel qu'anc no·m gabei ni·m feis
Ni volgui trop parlar de mi mezeis,
Mas domnas bais e cavaliers desroc.

Maint bon tornei ai partit
Pels colps qu'eu fier tan mortals,
Qu'en loc no vau c'om no crit :
« So es En Peire Vidals,
Cel qui mante domnei e drudaria
E fa que pros per amor de s'amia
Et ama mais batalhas e torneis
Que monges patz, e sembla·l malaveis
Trop sejornar et estar en un loc. »

Voici une autre pièce pleine de fanfaronnades. Elle est composée à propos de la guerre entre le

1. Ed. Anglade, XI.

Digitized by Google

roi d'Aragon et le comte de Toulouse. Peire Vidal avait pris parti contre ce dernier avec une désinvolture qui étonnerait ceux qui jugeraient ces temps lointains d'après nos idées modernes.

Drogoman Senher, s'agues bon destrier,
En fol plag foran intrat mei guerrier;
C'aqui mezeis, cant hom lor mi mentau,
Mi temon plus que caillas esparvier,
E non preson lur vida un denier,
Tan mi sabon fer e salvatg'e brau.

Cant ai vestit mon fort ausberc doblier
E cent lo bran que·m det En Gui l'autrier,
La terra crola per aqui on vau;
E non ai enemic tan sobrancier
Que tost no·m lais las vias e·l sentier,
Tan me dopton can senton mon esclau.

D'ardimen vail Rotlan et Olivier,
E de domnei Berart de Mondesdier;
Car soi tan pros, per aco n'ai ben lau,
Que sovendet m'en venon messatgier
Ab anel d'aur, ab cordo blanc e nier,
Ab tals salutz dont totz mos cors s'esjau.

« Seigneur Drogoman, si j'avais un bon destrier, mes ennemis se trouveraient en mauvaise posture; car à peine ont-ils entendu mon nom qu'ils me craignent plus que les cailles l'épervier; et ils n'estiment pas leur vie un denier, tant ils me savent fier, sauvage et féroce.

Digitized by Google

« Quand j'ai vêtu mon fort haubert double et ceint l'épée que Gui m'a donnée naguère, la terre tremble sous mes pieds; je n'ai pas d'ennemi si orgueilleux qui ne me laisse promptement le chemin, tellement on me redoute, quand on entend mes pas.

« Pour la hardiesse, je vaux Roland et Olivier; pour la galanterie, je vaux Bernard de Montdidier; par ma prouesse j'ai si bonne renommée que souvent il me vient des messagers avec un anneau d'or, avec un cordon blanc et noir, et avec des saluts d'amour qui me remplissent le cœur de joie[1]. »

Cependant, au moment de la mort du comte Raymond V (1194), Peire Vidal s'était réconcilié avec lui, car il éprouva de cette mort une grande tristesse et il marqua son deuil d'une façon originale. Les autres troubadours se contentaient, à la mort de leur protecteur, de composer un *planh* (plainte funèbre) plus ou moins bien senti. C'était trop banal pour notre troubadour. Le biographe nous raconte qu'il fit couper la queue et les oreilles à tous ses chevaux; il fit raser la tête à ses domestiques et leur ordonna de laisser pousser les ongles et la barbe. Tout ceci est-il bien authentique? et Peire Vidal avait-il un tel train de maison qu'il pût

1. Ed. Anglade, XIV.

Digitized by Google

se permettre ces folies? On ne saurait l'affirmer; mais il semble qu'il en fût bien capable[1].

A ce poète original, remuant, actif et inconstant, il restait à tenter une dernière aventure : celle du mariage. Pendant son voyage en Orient, il épousa une Grecque de l'île de Chypre. Elle devait être belle, comme toutes les Grecques. Mais elle avait une qualité qui la distinguait des autres. On fit croire à Peire Vidal — à moins que ce ne fût elle-même qui le lui ait insinué — qu'elle était nièce de l'empereur de Constantinople, le célèbre Manuel Commène. Il n'en fallut pas davantage pour raviver chez Peire Vidal la folie des grandeurs. Déjà il s'était fait chevalier lui-même. Le voici maintenant qui se nomme empereur! « Il mit toute sa fortune à équiper une flotte, car il pensait aller conquérir l'empire... Il se faisait appeler empereur et sa femme impératrice... Il menait de riches destriers et portait de riches armes, un trône et une tente impériale. »

Peire Vidal doit avoir fourni par ses poésies la matière de ce récit, car il parle souvent de son « amour impérial », et dans une tenson avec le Marquis Lancia, celui-ci se moque durement de cet empereur imaginaire[2].

1. J. Anglade, *Les Troubadours*, p. 167.
2. Ch. XXI.

Digitized by Google

« Nous avons un empereur de telle nature qu'il n'a ni sens, ni talent, ni connaissance; jamais homme plus ivre ne s'assit sur un trône, ni plus lâche ne porta écu ou lance, ni plus vil ne chaussa d'éperons, ni plus mauvais ne fit vers ni chansons... Je veux que mon épée le frappe sur la tête, qu'un dard d'acier lui troue la panse et que les piques lui enlèvent la vue; puis nous lui donnerons du vin, pour l'honorer un vieux chapeau d'écarlate sans cordons et sa lance sera un long bâton. »

A cette attaque discourtoise Peire Vidal répondit avec une crudité si vigoureuse qu'il est impossible de rapporter ici ses vers. Car Peire Vidal, quoique poète courtois, a eu plusieurs fois le mot grossier qui frappe et détonne au milieu de ses poésies. Cependant, si on songe que cette poésie méridionale a péché par trop d'idéalisme, ces traits de réalisme prouvent au moins que notre troubadour ne ressemblait pas tout à fait aux autres et qu'il faisait quelquefois appel au vocabulaire de la canaille pour mieux exprimer ses sentiments.

Voici enfin une dernière citation pour compléter le portrait de Peire Vidal. « J'ai accompli, dit-il, les exploits de Gauvain[1] et beaucoup d'autres.

1. Un des héros de la Table Ronde.

Digitized by Google

Quand je suis en armes sur mon cheval, je mets en pièces et j'anéantis tous ceux que je poursuis. J'ai pris à moi seul cent cavaliers et j'en ai dépouillé autant. J'ai fait pleurer cent femmes, j'en ai fait rire et amuser cent autres[1]. »

Fanfaron et vantard, fou ou demi-fou, agité et vaniteux, tel nous apparaît en gros ce troubadour toulousain du XIIe siècle.

Et cependant ce fut une nature de poète, un homme à l'imagination vive et sensible, qui eut beaucoup d'esprit et peut-être beaucoup de cœur; et il a dit sur l'amour de très jolies choses, qui n'ont d'égales que celles qu'il a dites sur la courtoisie.

Et d'abord, qu'a-t-il pensé de l'amour? et comment cet esprit original a-t-il traité ce thème?

On va répétant volontiers que la poésie des troubadours est trop impersonnelle et artificielle. Quand on connaît un troubadour, on connaît la plupart des autres et la perte d'une partie de la poésie méridionale — les poésies historiques exceptées — n'est pas aussi regrettable qu'on serait tenté de le croire. Ces idées nous les avons exprimées nous-même; nous ne les croyons pas absolument justes.

Sans doute, la théorie de l'amour courtois est toute

1. Ch. XLIII.

Digitized by Google

formée de très bonne heure : elle est assez simple en somme et se ramène à quelques points essentiels, qui se laissent facilement isoler. Les troubadours s'éloignent peu de cette théorie, qui n'a que légèrement évolué dans le cours du XII^e^ et du XIII^e^ siècles. Cependant la fantaisie individuelle de certains d'entre eux y a apporté sinon quelque changement important dans le fond, du moins quelque modification dans la forme. Souvent même la personnalité du poète transparaît dans son œuvre ; et il n'est pas rare enfin que, là où l'on attendait l'imitation ou l'artifice, on découvre la vie ou l'apparence de la vie et de la sincérité, ce qui, en poésie, revient à peu près au même.

C'est précisément le cas pour Peire Vidal. On trouve chez lui la théorie de l'amour telle qu'elle était formée de son temps et nous allons en relever les principaux traits; mais on y trouve aussi quelque chose de personnel, de vivant et d'imprévu.

Montrons d'abord comment Peire Vidal se conforme très sagement à la théorie de l'amour courtois. Le troubadour se considère vis-à-vis de sa dame comme un vassal ou comme un chevalier vis-à-vis de son suzerain.

En principe la dame est orgueilleuse, la puissance et la domination n'allant pas d'ordinaire, du moins en ces temps anciens! sans quelque orgueil.

Digitized by Google

Vatican. Mss latin N° 5232

Peire Vidal

si fo de Tolosa

fils d'un pelissier (1170-1213)

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Le premier souci du poète est de tâcher de fléchir cet orgueil féminin.

Voici comment Peire Vidal s'exprime après d'autres sur sa dépendance vis-à-vis de sa dame. « Comme je suis son homme-lige, il ne doit pas lui être pénible de me faire du bien, car, par Dieu, j'ai été longuement et complètement soumis à sa volonté[1]. »

« Noble dame, vous pouvez, si vous le voulez, tuer facilement votre homme-lige; mais vous vous ferez blâmer par le monde et vous en ferez un péché mortel. Je suis bien votre homme-lige, car je ne m'appartiens nullement[2]. »

« Puisque je m'abandonne tout entier en son pouvoir, elle ne peut me refuser.

« Je suis tout à elle sans aucune réserve; elle ne peut me vendre ou me donner. »

Voilà, dans sa simplicité, et aussi dans sa noblesse, la conception de l'amour comme un service féodal. La dame est le seigneur, la suzeraine et la souveraine. Elle donne des faveurs, tout comme un seigneur, mais ses soupirants sont des vassaux, et non des maîtres. Toute la conception de l'amour courtois est là. Elle est bien différente de la conception moderne, sans doute; mais, au XVII^e siècle, les

1. Ch. XVII, str. VII.
2. Ch. XXIV, str. II.

Digitized by Google

héroïnes de Corneille ressemblent par plus d'un côté aux femmes chantées par les troubadours.

Ces soupirants respectueux n'arrivaient pas d'emblée à leurs fins. On les faisait attendre longtemps, très longtemps. Et Peire Vidal, malgré son caractère vif et nerveux, dut patienter comme les autres. Et comme les autres aussi il s'est comparé souvent aux Bretons, qui attendaient depuis des siècles le retour de leur vieux roi Arthur. Un des plus gracieux contemporains de Peire Vidal, Rigaut de Barbezieux, avait joliment exprimé cette pensée : « Celui-là se connaît peu en amour qui n'attend pas patiemment sa pitié; car amour veut qu'on souffre et qu'on attende; mais en peu de temps il répare tous les tourments qu'il a fait souffrir. » « Patience est le mot magique, le talisman devant lequel s'ouvre le cœur de la personne aimée[1]. » Tous ces traits et beaucoup d'autres, on les retrouve dans Peire Vidal : et par là il ressemble comme un frère aux autres troubadours de son époque.

Mais à tout instant sa nature originale le fait s'éloigner des sentiers battus et des thèmes convenus. On sent qu'il n'a pas chanté une femme idéale et mystique, développé un simple thème poétique. Il a décrit des femmes réelles, dont la beauté l'a frappé, il a vu des yeux clairs et rieurs, des cou-

1. Diez dans J. Anglade, *Les Troubadours*, p. 80.

Digitized by Google

leurs fraîches et vermeilles, des nez bien faits et moqueurs, des sourcils noblement arqués, des bouches fraîches et roses, des poitrines bien faites et des tailles élégantes : tout cela il l'a vu, il l'a contemplé et il l'a chanté d'un style très réaliste.

Voici quelques portraits de femmes qu'on chercherait en vain chez d'autres troubadours.

« Noble dame, la blancheur de votre teint ressemble à la neige des montagnes et paraît de couleur rosée; Dieu vous fit d'une telle beauté que la nature y perd tous ses droits. »

Remarquons en passant ce trait de paganisme : la part prise par Dieu à la formation de la beauté féminine.

Voici le portrait d'une autre femme — de la fin du XII^e^ siècle, ne l'oublions pas! « Elle ressemble à une rose de Pâques pour la couleur et au lis pour sa blancheur. Quand Dieu voulut la former, il y mit toute son attention, car il ne pensait pas à autre chose. En elle ont voulu revenir Amour et Courtoisie. Un regard me frappa dont jamais elle ne m'a guéri. » On remarquera encore ici avec quelle familiarité Peire Vidal parle de Dieu à propos de choses très profanes[1]. Ceci est de tradition chez les troubadours. Ils n'ont pas conçu Dieu comme un Juge suprême, planant au-dessus des nuées, mena-

1. Cf. encore ch. XXX, IV.

Digitized by Google

çant et vengeur, mais comme un très grand ami très haut placé, indulgent aux poètes et surtout aux poètes d'amour.

Aussi Peire Vidal ne s'écarte pas de la tradition, quand il écrit :

Bona dompna, Deus cug vezer
Quant lo vostre gen cors remir.

« Noble dame, je crois voir Dieu, quand je contemple votre beau corps. »

« Elle a la couleur fraîche et la chevelure blonde, dit-il ailleurs, sans s'être jamais servie du pinceau. » Réflexion indiscrète, qui nous ferait croire que, dans ces temps lointains, on demandait déjà au pinceau de réparer des ans l'irréparable outrage. Voici d'ailleurs qui est plus précis. « Jamais elle ne trompa ni ne trahit son ami; jamais elle ne se farda; elle n'en a pas besoin, car la couleur qui naît en elle est fraîche comme une rose de Pâques. »

En parlant d'une « gentille Castillane bien faite avec peau de grenade », il dit : « Avec une couleur vermeille et blanche, la beauté parfaite vous façonna pour porter la couronne sur le trône impérial. Vous êtes si douce et si humaine que tout le monde vous regarde comme une souveraine de joie et de perfection, de valeur et d'honneur. » Il n'est pas étonnant que Peire Vidal préfère

Digitized by Google

cette belle fille à une « vieille à la peau ridée et rance[1]. »

Il y a donc chez Peire Vidal un certain sens du réalisme, et ce trait est si rare dans la poésie des troubadours qu'il doit être relevé. Ce mélange de réalisme et d'idéalisme est un des côtés originaux du talent de Peire Vidal et par là il ressemble parfois à Pétrarque, qui d'ailleurs l'a imité au moins une fois.

Une autre originalité de Peire Vidal, c'est qu'il montre dans ses poésies une grande connaissance de la vie sociale et politique de son temps. Ce poète voyageur a beaucoup vu et beaucoup retenu. Après avoir passé une partie de sa vie en Espagne, à Toulouse et en Provence, il semble qu'il l'ait terminée en Italie, où nous savons qu'il a séjourné longtemps. Là il fut mêlé aux intrigues politiques des petites cours du Nord ou aux luttes des grandes villes comme Pise et Gênes. Il n'est pas rare qu'une pièce débute comme une chanson d'amour et qu'elle se transforme bientôt en satire politique. Grave erreur de composition, dirait un rhétoriqueur. Oui, mais erreur si vénielle ou si bien cachée par la poésie qu'on ne s'aperçoit pas de ce qu'elle pourrait avoir de choquant. Et c'est

1. ... *pel froncida ni ransa.* VI, 48.

Digitized by Google

un mérite de Peire Vidal d'avoir su traiter dans une même composition la politique et l'amour; à moins que ce fût de sa part une très grande habileté de mêler des choses qui ont tant de points communs.

Peire Vidal a été imité par un Minnesinger, par un troubadour originaire de Venise et par Pétrarque.

Le Minnesinger, Rodolphe de Neufchâtel (Suisse), est contemporain de Peire Vidal, c'est-à-dire de la fin du XII^e siècle. On ne connaît que deux autres troubadours imités formellement par les Minnesinger, ce sont Bernart de Ventadour et Folquet de Marseille[1].

Le troubadour vénitien Bartolomeo Zorzi (fin du XIII^e siècle) ne s'est pas trompé sur le caractère et la valeur de l'œuvre de Peire Vidal; il a écrit une curieuse chanson où il enchâsse plusieurs vers de Peire Vidal et les commente.

Mout fai sobreira folia
Qui ditz fol d'En Peire Vidal,
Quar senes gran sen natural
Sos motz hom dir no sabria;

---

1. Cf. BARTSCH, *Grundriss zur Geschichte der provenzalischen Literatur*, p. 42. Peire Vidal était germanophobe, comme on peut le voir dans les pièces XXXVII et XXXVIII.

Digitized by Google

E d'aisso·m n'es garentia :
« Quant hom es un autrui poder,
« No pot totz sos talans complir,
« Ans l'ave soven a gequir
« Per autrui grat lo sieu voler[1]. »

« Celui-là fait une suprême folie, qui appelle fou Peire Vidal, car sans un grand sens naturel on ne saurait dire ses vers; et de ceci en est la preuve : « Quand un homme est au pouvoir d'autrui, il ne peut accomplir tous ses désirs, mais il lui arrive souvent de sacrifier sa volonté à celle des autres. »

Et c'est une chanson de Peire Vidal[2] qui a inspiré, en partie, à Pétrarque le sonnet suivant :

« Béni soit le jour, le mois et l'année
La saison, le temps, l'heure et le point
Et le beau pays et le lieu où je fus frappé
De deux beaux yeux qui m'ont enchaîné.

Et béni soit le premier doux chagrin
Que j'eus d'être uni à l'Amour;
Bénis l'arc et les flèches dont je fus frappé!
Et les plaies qui me vont jusqu'au fond du cœur.

Bénies soient toutes les paroles
Que j'ai répandues en clamant le nom de ma dame;
Et les soupirs, et les larmes et le désir.

1. *Parnasse Occitanien*, p. 214.
2. Ch. XLIV.

Digitized by Google

Bénis soient tous les écrits
Où je lui ai acquis la renommée, et ma pensée
Qui ne va qu'à elle, et où aucune autre femme n'a de place[1].»

Cette imitation de Pétrarque nous en dit long sur le succès de Peire Vidal en Italie. Nous en aurions d'ailleurs un autre témoignage dans ce fait que les manuscrits italiens ont conservé un grand nombre de ses chansons.

Dans l'un d'eux, conservé à la Bibliothèque Vaticane[2], Peire Vidal est représenté à cheval, portant une couronne d'empereur sur la tête. Dans un coin de la miniature est peint le buste de sa femme, *l'emperairitz*. Et derrière Peire Vidal une chimère étend sa griffe sur tout le tableau.

Cette chimère est un symbole par lequel l'enlumineur italien du XIII[e] siècle a peut-être voulu rendre l'impression définitive que laisse Peire Vidal. Oui, une chimère le poussait, invisible et réelle; mais c'était une noble chimère : celle qui élève les âmes, qui les éloigne des pensées vulgaires et basses, celle qui embellit la vie de ceux qu'elle pousse de sa main douce, mais irrésistible : celle de la poésie.

1. PÉTRARQUE, sonnet XLVII.
2. Ms. A de Bartsch, f° 95.

Digitized by Google

CHAPITRE III

Peire Raimon. — Sa biographie. — Jean de Nostredame. — Séjour en Aragon. — A Toulouse. — L'Amour Médecin. — En Italie. — Originalité de Peire Raimon : descriptions, débuts de chansons. — Son talent; la question de la sincérité. — Romantisme des troubadours. — Peire Raimon imité par Auzias March.

« Peire Raimon de Toulouse, le Vieux, fut fils d'un bourgeois; il se fit jongleur et s'en alla à la cour du roi Alfonse d'Aragon; et le roi l'accueillit et lui fit grand honneur. C'était un homme savant et subtil; il sut bien chanter et bien inventer; il fit de bons vers, de bonnes chansons et de bonnes compositions. Il demeura à la cour du roi (d'Aragon), à la cour du bon comte Raimon de Toulouse, son seigneur, et il resta longtemps à celle de Guilhem de Montpellier. Puis il prit femme à Pamiers et c'est là qu'il mourut[1]. »

Si le biographe anonyme du XIII^e^ siècle n'en savait pas long sur Peire Raimon, il n'en est pas de même d'un biographe moderne, Jehan de Nostre-

1. *Biographies des Troubadours*, in *Hist. Gén. Lang.*, X, p. 271.

Digitized by Google

dame, qui lui a bâti une biographie mensongère. En voici un extrait :

« Peyre Remond, Lou Proux ou le Vaillant, fut natif de Thoulouse, ainsi nommé car aussi estoit-il preux et vaillant au faict des guerres, et excellent poëte lyrique en nostre langue provensalle; fut a la guerre de Surie contre les infidelles avec l'empereur Frédéric, où il composa et dicta plusieurs belles chansons qu'il adressa à Jausserande del Puech, de noble et ancienne maison de Thoulouse, la regrettant moult qu'il n'estoit auprès d'elle, en l'une desquelles dict ainsi :

Vergiers, ny flours, ny pras
N'on m'an fach cantadour...

Le Monge des Isles d'Or dict qu'il estoit thoulousain, qu'a fait plusieurs chansons en rithme provensalle qu'il adressa à une gentilfemme de la maison de Codollet.... Il a écrit un traité *Contra l'errour dels Arrians*, et aussi contre la tyrannie des princes et mesmes de ce que les roys de France et les empereurs se sont laissez assujettir aux curez[1]... »

Tout ceci est une pure invention de Nostredame et on sait que le Moine des Iles d'Or est un mythe.

[1] I. J. DE NOSTREDAME, *Vies des plus anciens poètes provensaulx*, éd. Chabaneau et Anglade, p. 48.

Digitized by Google

Le biographe du XIIIe siècle est plus véridique dans sa concision. Il est vraisemblable que Peire Raimon se rendit de bonne heure à la cour du roi d'Aragon, Alfonse II, qui aimait et protégeait les troubadours et dont la cour était renommée pour sa prodigalité[1].

Les relations de famille et les relations politiques qui existaient entre les rois d'Aragon et les comtes de Toulouse contribuèrent à attirer les troubadours en Aragon et en Catalogne; elles aidèrent ainsi à la diffusion de la poésie méridionale dans le Nord de l'Espagne. Des troubadours comme Peire Vidal et Peire Raimon furent parmi les premiers, sinon parmi les principaux artisans de cette diffusion.

Des dix-huit poésies qui nous restent de Peire Raimon il n'est pas facile de dire quelles sont celles qui furent composées en Espagne. On peut en citer une qui est adressée au comte de Barcelone et une autre qui est adressée simplement « en Aragon », probablement au même personnage[2]. Cependant il ne semble pas que Peire Raimon ait séjourné longtemps en Espagne.

Une partie de ses chansons sont adressées à une

1. Alfonse II était le père de Pierre II, tué à Muret. Il protégea Peire Vidal et d'autres troubadours. Cf. MILÁ Y FONTANALS, *Trovadores en España*, p. 108.

2. *Atressi com la candela*. Cf. *infra*, p. 79.

Digitized by Google

dame de Toulouse, sa ville natale, où il revint après son séjour en Aragon. Nostredame appelle cette

SCEAU DES CONSULS DE TOULOUSE

(Château-Narbonnais et Saint-Sernin.)

dame Jausserande del Puech ; mais nous ne savons où il a pris ce nom ; il l'a sans doute inventé, comme il l'a fait pour tant d'autres.

Digitized by Google

Il n'est pas vraisemblable d'ailleurs que Peire Raimon ait adressé ses chansons à une toulousaine noble ou bourgeoise. Ce n'était guère l'usage des troubadours de chanter des bourgeoises ou des femmes de petite noblesse. Leurs chants s'adressaient plus haut, parce que c'était une nécessité de leur métier. Ils ne pouvaient guère chanter que la femme du seigneur qui leur accordait sa protection. Les effusions du cœur pouvaient bien aller à d'autres; mais les chants étaient réservés à qui les méritait en les payant!

Il me semble donc que la noble toulousaine chantée par Peire Raimon n'était autre que la comtesse de Toulouse. C'est à cette dame, quelle qu'elle soit, que sont sans doute adressées les deux chansons suivantes sur l'Amour Médecin. Car l'Amour Médecin ne date pas de Molière, ni même des troubadours; il doit dater de bien plus loin! depuis sept mille ans, aurait dit La Bruyère, qu'il y a des hommes, et qui aiment.

Ar ai ben d'amor apres
Cum sap de son dart ferir;
Mas cum pueys sap gent guerir,
Enqueras no sai ieu ges.
Lo metge sai ben qui es,
Que·m pot sols salut donar,
Mas que·m val, s'ieu demostrar
Ja non l'aus ma mortal playa?

Digitized by Google

Morrai per mon nescies,
Quar no·l vau mostrar e dir
La dolor que·m fai sofrir,
Don no·m pot cosselhar res
Mas quan sos gais cors cortes,
Qu'ieu tan desir e tenc car
Que non l'aus merce clamar,
Tal paor ai que·l desplaya.

Gran talan ai cum pogues
De ginols ves lieys venir
De tant luenh cum hom cauzir
La poiria, que vengues
Mas juntas far homenes,
Cum sers a senhor deu far,
Et en ploran merceyar
Ses paor de gent savaya.

Bona dona on totz bes
Vezem granar e florir,
Pus tan vos am eu·s dezir,
Merce vos clam que merces
Mi valha e ma bona fes,
Qu'ieu serai de bon celar
E plus fis, si Dieus m'ampar,
Que no fo Landrix a N'Aya.

Mon Diaman, que tenc car,
Vuelh de ma chanso pregar
Qu'a Toloza la·m retraya.

« Maintenant j'ai bien appris d'Amour comment il sait frapper de son dard; mais comment ensuite il sait

Digitized by Google

gentiment guérir, cela je ne le sais pas encore. Je connais le médecin qui seul peut me donner la santé, mais à quoi cela me sert-il, si je n'ose lui montrer ma plaie mortelle ?

« Je mourrai par ma sottise, car je ne vais pas lui montrer et dire la douleur qui me fait souffrir; personne ne peut me donner un remède contre cette douleur sauf la dame gaie et courtoise, que j'aime et que je chéris tant que je n'ose lui crier pitié, tellement j'ai peur que cela lui déplaise.

« J'ai un grand désir de pouvoir venir à genoux vers elle, d'aussi loin qu'on pourrait la voir, de venir vers elle mains jointes, lui faire hommage, comme un serf doit le faire à son seigneur, et en pleurant implorer sa pitié sans crainte des mauvaises gens.

« Bonne dame où nous voyons tous biens naître comme graines et fleurs, puisque je vous aime et vous désire tant, je vous crie pitié; que pitié et ma bonne foi me viennent en aide auprès de vous, car je garderai bien mon secret et je vous serai plus fidèle — que Dieu me protège ! — que Landric ne le fut à Aye[1].

« Je veux prier Mon Diamant, que j'aime tant, de réciter ma chanson à Toulouse. »

L'Amour Médecin fit sans doute connaître son ordonnance au troubadour : attendre, patienter et... se mettre à la diète. Le remède fut insuffisant. Dans une autre chanson Peire Raimon se plaint que le mal d'amour l'ait repris.

1. Héros de chansons de geste.

Digitized by Google

Enquera·m vai recalivan
Lo mals d'amor qu'avi'antan;
Qu'una dolor mi sent venir
Al cor d'un angoyssos talan,
E·l metges que·m pogra guerir
Vol me per traitura tenir,
Aissi cum l'autre metge fan.

E pogra·m guerir ses afan,
Que ja non traysses pauc ni gran;
Pero sitot mi fai languir,
En re no·lh port pejor talan;
Mas si m' alongues de morir,
Ma vida for'al sieu servir,
E ma mort conosc a son dan.

E ja no·m desper per tan,
Qu'anc de re non passei son man,
Ni·m vuelf per nulh autre dezir;
De so gart que·lh n'er benestan:
Qu'Ipocras, so ai auzit dir,
Ditz que metges non deu fallir
De nulh cosselh qu'om li deman.

Doncx, pus pres m'a en son coman,
Ja no m'anes plus languian,
Ni no·m volgues del tot aucir;
Quar no·s cug, si be·m ri ni·m chan,
Qu'o puesca longamen sufrir;
Ni no·s poira tostemps cubrir
La dolors qu'ins el cor s'espan.

Mas ieu atendray merceyan,
Sirven e sufren e preyan,

Digitized by Google

PEIRE RAIMON

UNIV. OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Digitized by Google

Tro que denh mos precx eyssauzir;
Mas d'una ren vauc trop doptan,
Si·m fai trop dieta tenir;
Si·m sen lo cor afrevolir
Que paor ai l'arma s'en an.

Mas si·m fezes un bel semblan
Que m'anes mon cor adoussan,
Enquer cugera revenir;
Quar s'ieu muer colpa n'aura gran;
Per so deu guardar e chauzir.
E s'en cor m'a pro a tenir,
Per Dieu no m'o anes tarzan.

Que·l febles cors vai sospiran,
Quar conois qu'ieu mezeis m'engan,
E·m vey tot dia magrezir;
Aissi·m va·l cors e·l sens camjan,
Con si l'arm' en devi' issir :
Tan fort m'anguoysson li sospir,
Qu'a pauc tro al derrier no·m van.

« Le mal d'amour que j'avais antan va encore se ravivant; car je me sens venir au cœur une douleur et un désir angoissants, et le médecin qui pourrait me guérir veut me traiter par la diète, comme font les autres médecins.

« Et il pourrait me guérir sans peine, de manière que je ne souffre ni peu ni prou; cependant, quoiqu'il me fasse vivre dans la douleur, je ne lui en veux nullement; mais s'il retardait ma mort, ma vie serait à son service et je reconnais que ma mort lui causerait du tort.

Digitized by Google

« Et jamais cependant je ne me désespère, car en rien je n'ai jamais enfreint ses ordres et nul autre désir ne me fait changer; qu'il prenne garde à sa bonne renommée (*m. à m.* à ce qui lui sera convenable); car Hippocrate, à ce que j'ai entendu dire, prétend qu'un médecin ne doit pas se tromper, quelque conseil qu'on lui demande.

« Donc, puisqu'il m'a pris en son pouvoir, qu'il n'aille plus me faire souffrir et qu'il veuille bien ne pas me faire mourir complètement; car qu'il ne pense pas, quoique je rie et que je chante, que je puisse le supporter longtemps; et elle ne pourra pas se cacher toujours la douleur qui se répand dans le cœur.

« Mais je patienterai en suppliant, servant, souffrant et priant, jusqu'à ce qu'il daigne écouter mes prières; seulement je crains bien une chose, s'il me fait observer la diète trop longtemps; je sens que mon cœur s'affaiblit au point que j'ai peur que l'âme s'en aille.

« Mais s'il me faisait un bon accueil qui me mît du baume au cœur, encore je penserais pouvoir me remettre; car si je meurs, il sera bien coupable; aussi doit-il prendre garde et faire attention. Et s'il a le désir de me secourir, pour Dieu! qu'il ne tarde pas à le faire!

« Car mon faible cœur va soupirant; il reconnaît que je me fourvoye et il me voit maigrir tous les jours; ainsi mon intelligence et mon corps vont changeant, comme si l'âme devait sortir du corps; et mes soupirs m'angoissent au point que peu s'en faut qu'ils ne viennent au dernier. »

Un des mérites de ces deux pièces, d'une agréable préciosité, est d'avoir fait intervenir la

Digitized by Google

médecine dans la théorie de l'amour courtois. D'ordinaire les troubadours traitent ce thème sous une forme où la rigueur de la scolastique est atténuée par l'idéalisme de la pensée. Ici le médecin, avec les allusions à la médecine et à ses procédés (Hippocrate, diète, amaigrissement), introduit quelques traits de réalisme. Nous ne savons d'ailleurs combien de temps dura la diète et aucun biographe ne nous a dit ce qu'il advint du traitement.

Peire Raimon séjourna en Italie; c'est à la fin de sa vie que se place ce séjour. On peut fixer autour de 1218 et de 1221 la date de certaines chansons qu'il y composa. Il y adressa un *descort* à Thomas Ier, comte de Savoie, qui était « jeune et beau et dansait et chantait mieux que nul autre[1] ».

Il fut aussi en relations avec la cour d'Este. Béatrix d'Este, en l'honneur de qui il composa une chanson (nº XVI de notre édition), était, d'après un chroniqueur du temps, « d'une grande beauté physique et d'une grande élévation morale ». Elle prit le voile entre 1218 et 1222 et mourut en 1226[2].

1. *Genealogia comitum Sabaudiae*, c. 66.

2. *Rerum ital. Script.*, VIII, 720. Voir sur la période italienne de la vie de Peire Raimon notre édition de ce troubadour, p. 8-10.

Digitized by Google

Vers la même époque, Peire Raimon fut en rapports avec Guilhem de Malaspina (mort en 1220) et avec son successeur, Conrad de Malaspina. Une de ses plus gracieuses chansons (écrite vers 1221) est adressée à un troubadour de Bologne, Rambertino de Buvalel, dont il nous reste une dizaine de poésies[1] (1193-1234).

Et voici les jolies choses que ce troubadour toulousain écrivait, au début du XIII^e siècle, à son confrère italien :

De fin' amor son tot mei pensamen
E mei desir e mei meillor jornal
E pres d'Amor voill aver mon ostal,
Per so car fis ab fin cor finamen
Li·m sui renduz, setot ben no m'acoill :
E ges per tan de leis servir no·m toil,
Setot son greu e perillos li fais
Que fai als seus soven Amors sofrir.

Pero m'a fait Amors tant d'onramen
Que mai e mels ab ferm cor natural
Am que nuls hom ; ni non dic com ni cal,
Tot per paor de malvais parlamen ;
Mas lo dolz ris e la faz e·ill beil oil
E la faichos plaisenz de bel escoil
E·l gai solaz e·l gen parlar no·m lais
Mostrar quals es a cel qui sap chauzir.

1. Éditées par G. Bertoni. Dresde, 1908 (*Gesell. rom. Lit.*, t. XVII).

Digitized by Google

« Vers l'amour parfait vont toutes mes pensées et mes désirs et mes meilleures journées, et près d'Amour je veux bâtir ma maison, parce que je me suis rendu à lui simplement, d'un cœur sincère et fidèle; quoiqu'il m'accueille mal, je ne veux pas pourtant cesser de le servir, bien qu'ils soient pénibles et dangereux les tourments qu'Amour fait souvent souffrir à ses fidèles.

« Cependant Amour m'a fait tant d'honneur que j'aime d'un cœur sûr et sincère plus et mieux qu'aucun autre homme; si je ne dis pas qui j'aime, c'est surtout par peur de la médisance; pourvu que son doux sourire, son visage et ses beaux yeux, ses manières agréables et distinguées, sa gaieté, son aimable entretien ne me laissent pas montrer qui elle est aux connaisseurs qui savent choisir! »

Or ce Rambertino de Buvalel, auquel s'adressait Peire Raimon, n'était pas un personnage ordinaire. Né à Bologne, c'est un des plus anciens troubadours italiens qui aient écrit en langue d'Oc; et cela, dans la ville même où la langue littéraire italienne devait naître quelques années plus tard avec Guido Guinicelli, le maître de Dante, et le père du *dolce stil nuovo*. Rambertino exerça d'ailleurs les fonctions élevées de podestat dans plusieurs villes de la haute Italie et mourut vers 1221. Ainsi ce n'est pas un mince mérite pour notre troubadour toulousain d'avoir été en rela-

Digitized by Google

tions suivies avec un des premiers troubadours italiens ; et ces relations durent être assez étroites, car un manuscrit italien attribue à Rambertino deux poésies de Peire Raimon[1].

De ces témoignages réunis nous pouvons tirer la conclusion que Peire Raimon, comme Peire Vidal, Aimeric de Pégulhan et Guilhem Figueira, non seulement est allé en Italie, mais qu'il a contribué, pour sa petite part, à répandre ces mystérieuses semences poétiques qui germeront quelques années plus tard sur le sol italien ; elles y donneront « fleurs et graines », pour emprunter une expression aux troubadours, dans les œuvres de Dante et de Pétrarque.

Essayons maintenant de nous faire une idée sommaire du talent de Peire Raimon. Demandons-nous en particulier comment il a donné de l'éclat, du relief, du pittoresque ou de l'originalité au début de ses chansons ; et demandons-lui comment il a traité les lieux communs de la théorie de l'amour courtois. De la réponse à ces deux questions se dégagera en partie l'originalité du poète.

Les débuts des chansons en sont la partie la plus conventionnelle. Ils rappellent en général

1. Voir sur tout ceci G. Bertoni, *Rambertino Buvalelli*. Dresde, 1908, p. 11.

Digitized by Google

l'arrivée du printemps, le chant des oiseaux, surtout du rossignol ou de l'hirondelle, la naissance des feuilles et des fleurs, et toutes autres manifestations du retour de la belle saison. La plupart de ces motifs sont de style et les débuts des chansons se ressemblent trop souvent chez les troubadours. Il semble cependant que quelques poètes aient essayé de chasser la banalité de ces descriptions consacrées par la tradition, et que plusieurs, comme Peire Raimon, y aient réussi :

Pus lo prims verjans botona
De que nais lo frugz e·l fuelh,
E·l rossinhols s'abandona
De chantar per mieg lo bruelh,
Belha m'es la retindida
Que fai per mieg la giardina.

« Au moment où la première branche fait éclore ses bourgeons, d'où naît le fruit et la feuille, et où le rossignol s'abandonne ou chante au milieu du bocage, il m'est agréable d'entendre l'écho de ce chant qu'il fait retentir dans le jardin. »

Voici, par contraste, une description pittoresque d'un paysage d'hiver.

Era pus hyverns franh los brotz
E pareysson florit li ram,
E·l gibres e·l neus son a floxs
Pels termes e pels playssadencs,
Be·s tanh doncx qu'ieu me luenh d'enueg.

Digitized by Google

« Maintenant que l'hiver brise les branches, que les rameaux paraissent fleuris et que le givre et la neige sont répandus à flocons sur les tertres et les haies, il convient que je m'éloigne d'ennui en chantant. »

Revenons au thème du printemps, avec le début d'une autre chanson.

Lo dolz chan qu'au de la calandra
Qu'en preisen chant' e la doussor
Del temps novel e·l fin' odor
De las flors mi dona talent
De chantar.

« Le doux chant que j'entends de l'alouette, qui chante en ce moment, la douceur du printemps et la fine odeur des fleurs me donnent envie de chanter. »

Autre thème du printemps :

Pos vezem boscs e broils floritz
E·il prat son groc vert et vermelh,
E·l chant e·l refrim e·l trepeil
Auzem dels auzellos petitz,
Be·s tainh qu'un novel chan fabrec
En aquest bel douz temps d'avril;
E si be so·ill mot maestril,
Leu seran d'entendre a unquec.

« Puisque nous voyons les bois et les bocages fleuris, et que les prés sont jaunes, verts et ver-

Digitized by Google

meils, et puisque nous entendons le chant, le ramage et le tapage des oisillons, il convient bien que je fabrique un chant nouveau en ce beau et doux temps d'avril ; et quoique les mots soient excellents, ils seront faciles à entendre pour tout le monde. »

Ces descriptions sont, nous l'avons dit, un peu conventionnelles ; on les retrouverait un peu partout dans les chansons des troubadours. Mais peut-être n'y retrouverait-on pas le même pittoresque et le même sentiment de la nature. Peire Raimon peut, à ce point de vue, être placé à côté de Bernart de Ventadour, ravi de voir l'alouette « mouvoir ses ailes vers le soleil ».

Jaufre Rudel de Blaye, l'amant de la Princesse Lointaine, regardait les oiseaux comme ses maîtres de chant ; et il a exprimé cette idée dans le gracieux couplet suivant, gentiment traduit au XVIII^e^ siècle par l'historien provençal Papon.

Maîtres, maîtresses de chansons
Assez autour de moi foisonnent,
Mille oiselets sur les buissons
Célèbrent les fleurs qui couronnent
Nos gazons déjà renaissants[1].

Quoique Peire Raimon ait aussi gracieusement

1. Traduction de Papon, in *Parnasse Occitanien*, p. 21.

Digitized by Google

célébré dans les débuts de ses chansons le printemps, les fleurs et les oiseaux, c'est à une autre source, sinon plus belle, du moins d'essence différente, qu'il demande son inspiration. Voici comment il nous en donne le secret.

Vergiers, ni flors ni pratz
No m'an fait chantador;
Mas per vos cui azor,
Domna, si m'alegratz;
Qu'ieu no chanter'ogan,
Mas lo gen cors prezan,
E vostra grans beutatz
M'abellis tant e·m platz,
Qu'ab mil vers sagramens
No·us puesc mostrar com vos sui bevolens.

« Ce ne sont ni les vergers, ni les fleurs, ni les prés qui m'ont fait poète; mais c'est vous, dame, vous que j'adore, tellement vous me mettez en joie; car sans cela je n'aurais pas chanté cette année. Mais votre gentille et agréable personne et votre grande beauté me réjouissent et me plaisent tant qu'avec mille serments vrais je ne puis vous montrer tout mon amour. »

Ainsi Peire Raimon sait s'affranchir quelquefois de la convention, dans la partie la plus conventionnelle de la chanson; il s'en affranchit souvent encore dans la conception de l'amour.

Digitized by Google

Et d'abord on ne trouve pas chez lui — ou on n'y trouve guère — de ces expressions ou de ces allusions un peu réalistes qu'on rencontre quelquefois chez Peire Vidal, et qui donnent une note originale de plus à la poésie de ce troubadour. Peire Raimon, comme un autre troubadour toulousain, Guiraudet le Roux, reste presque constamment dans la note idéaliste et classique.

Il se déclare plusieurs fois le vassal, l'homme-lige et même le serf de sa dame.

Se ma fin' amistatz
Vos avia sabor
Tan que per servidor
Vostre fos reclamatz
Ben agra meins d'afan. (XIII)

« Si ma parfaite amitié vous agréait, au point que je fusse réclamé pour votre serviteur, j'aurais bien moins de chagrin. »

Dans la même pièce Peire Raimon s'appelle le « domestique » de sa dame, « acheté comme un serf »; et nous reconnaissons là la théorie du vasselage d'amour, poussée à l'excès.

Une des qualités essentielles exigées des amants par le code de l'amour courtois était la discrétion, une discrétion à toute épreuve. Il y avait, dans la société aristocratique du temps, une ca-

Digitized by Google

tégorie de vilaines gens, dont les troubadours se plaignent souvent et qui étaient appelés les *lauzengiers,* les médisants. Les troubadours en font une sorte de classe à part dans la société. Il est probable qu'il y a là quelque exagération et que la médisance fleurissait du haut en bas de ces microcosmes qu'étaient les cours féodales du temps.

C'est en partie à cause des médisants, des *lauzengiers*, que la discrétion à outrance était une des premières vertus des amants. Et voyez comment les poètes se rencontrent à distance! Écoutons Peire Raimon.

> Las que faray, pois non li aus retraire,
> Ans, quan la vey, estau a ley de mut,
> E per autrui no vuelh sia saubut
> S'aqui mezeis sabi' estre emperaire. (VIII)

« Hélas! que ferai-je, puisque je n'ose pas lui avouer mon amour; quand je la vois, je suis semblable à un homme muet; et je ne veux pas que mon amour soit connu d'autrui, même si je savais être sur-le-champ empereur. »

Est-ce que d'autres vers ne chantent pas dans nos mémoires et la chanson de Fortunio ne nous

1. Ils existaient aussi dans la société germanique et les Minnesinger les appellent les *Lœgner*.

Digitized by Google

dit-elle pas, comme celle du poète toulousain du XIII^e^ siècle :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer,
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer?

Mêmes mots et mêmes idées. Sans doute ce sont là des formules, des rencontres dues au hasard; mais voyez comme le Dieu hasard sert bien les poètes. Le vers de Musset

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux,

se retrouve en partie chez le dernier troubadour, Guiraut Riquier de Narbonne, qui, ayant conscience de la décadence de la poésie méridionale, s'écriait

Mas trop suy venguts als derriers

« Mais je suis venu trop tard. »

La crainte rend les amants muets. C'est un thème fréquent chez les troubadours. Il a été gracieusement exprimé par Bernard de Ventadour : « Quand j'aperçois ma dame, on voit à mes yeux et à la couleur de mon visage que je tremble de peur comme la feuille agitée par le vent. » « Je n'ose lui montrer ma douleur, quand

Digitized by Google

il m'arrive de la voir; je ne sais que l'adorer. » Et à l'unisson Peire Raimon dit : « Il m'arrive souvent que je veux vous adresser une prière, dame; mais quand je suis près de vous, je perds le souvenir[1]. » Voici un autre passage aussi caractéristique. « Noble dame, votre haut mérite bien reconnu, vos manières et votre aimable accueil, et la bouche dont je vous vois rire si gentiment, tout cela m'a tellement pris que souvent je deviens muet, et quand je pense bien parler, je perds la raison[2]. »

La discrétion règne partout dans cette poésie conventionnelle. Que demandent les amants, après une si longue attente, une si longue pénitence, pourrait-on dire? Peu de chose en somme, si on en juge, en ce qui concerne Peire Raimon, par le passage suivant.

E si·l plagues que·m fezes tan d'onor
Qu'a genolhos sopleyan humilmen
Son belh cors gay, gen format, avinen,
E·l dous esgart e la fresca color
Mi laissesson sospiran remirar,
Ben cre que mays no·m falhira nuls bes;
Quar tan fort m'a s'amor lassat e pres
Que d'als non pes ni puesc mon cor virar[3].

1. J. Anglade, *Les Troubadours*, 3e éd., p. 83.
2. *Tostemps aug dir.*
3. *Si com celuy.*

Digitized by Google

« Et s'il lui plaisait de me faire tant d'honneur qu'elle me laissât contempler en soupirant, à genoux et suppliant humblement, toute sa personne rieuse, au beau corps noblement formé, son doux regard et sa fraîche couleur, je crois qu'aucun bien désormais ne me manquerait; car son amour m'a si fort enlacé et pris que je ne pense pas à autre chose et je ne puis tourner mon cœur ailleurs. »

Sans doute ce n'est pas ainsi que s'exprime la passion moderne, surtout ultra-moderne. Elle a une autre rhétorique, un autre pathos plus truculent et plus verbeux. Mais d'abord, nous sommes ici en plein Moyen âge, à peine à l'aurore de la civilisation moderne; et cette différence explique bien des choses.

Et puis si ces tirades nous paraissent un peu froides, quelques-unes de la poésie contemporaine ne nous paraissent-elles pas trop chaudes pour être sincères?

Deux pièces vont nous fournir l'occasion de juger d'une manière plus complète le talent de Peire Raimon. La première donne une définition de la poésie lyrique que les romantiques n'auraient pas désavouée.

Atressi com la candela
Que si meteyssa destruy
Per far clardat ad autruy
Chant, on plus trac greu martire,

Digitized by Google

Per plazer de l'autra gen.
E quar a dreg escien
Sai qu'ieu fatz folhatge,
Qu'ad autruy don alegratge
Et a mi pen' e turmen,
Nulla res, si mal m'en pren,
No·m deu planher del dampnatge.

Quar ben conosc per uzatge,
Que lai on Amors s'aten
Val fóudatz en luec de sen.
Doncx pus tant am e dezire
La gensor qu'el mon se mir,
Per mal que·m dej' avenir,
No·s tanh que·m recreya;
Quar on plus m'auci d'enveya,
Plus li dei ma mort grazir,
Se·l dreg d'amor vuelh seguir;
Qu'estiers sa cort non playdeya.

« Semblable à la cire, qui se détruit elle-même pour faire clarté aux autres, je chante, quand je souffre le plus grand martyre, pour le plaisir d'autrui; et comme je sais bien que je fais folie, car je donne l'allégresse aux autres, et à moi la peine et le tourment, personne, s'il m'arrive du mal, ne doit me plaindre de mon malheur.

« Car je sais bien par expérience que là où l'amour porte son attention, la folie règne au lieu du bon sens; puisque j'aime et désire la plus belle qui se voie au monde, quelque malheur qui

Digitized by Google

doive m'en advenir, il ne faut pas me lasser; plus elle me tue en me faisant mourir d'envie, plus je dois la remercier de ma mort, si je veux suivre le droit d'amour; car à sa cour on ne plaide pas autrement. »

Deux observations nous serviront de conclusion. Le dernier vers que nous avons cité parle d'une « cour où l'on plaide ». En se fondant sur un ou deux passages comme celui-là, — en même temps que sur une tenson intéressante, — Nostredame a édifié une théorie des cours ou parlements d'amour qui a séduit ses contemporains et beaucoup des nôtres. La fausseté de cette légende est démontrée depuis si longtemps qu'il est inutile d'en reparler, ou du moins d'insister sur ses éléments mensongers[1].

On aura remarqué d'autre part la définition de la poésie lyrique dans la première partie de cette chanson. Les romantiques ne la renieraient pas, avons-nous dit, pas plus que tous les poètes, de quelque école qu'ils soient, qui demandent à leurs plus intimes souffrances le secret éternel de la poésie.

Faut-il poser de nouveau, à ce propos, la question de la sincérité? Il est bien difficile, à sept

1. Voir notre édition des *Vies des plus anciens poètes provençaux*, Paris, 1913, Introduction.

Digitized by Google

cents ans de distance, de sonder les cœurs des poètes d'amour. Cela est si malaisé déjà pour les poètes contemporains, et même pour ceux qui s'expriment en banale prose! Il est probable que, parmi les troubadours, plus d'un ne chante que par jeu d'esprit. Mais qui oserait affirmer qu'aucun d'eux ne fut pris par le cœur? Ce serait si invraisemblable pour un poète, méridional et toulousain.

Quelques échos de cette sincérité semblent s'être conservés dans la pièce suivante.

Si com l'enfans qu'es alevatz petitz
En cort valen et honrat del seignor,
Pois, quant es granz, s'en part e·n quer meillor,
No·l pot trobar, ten se per escarnitz,
Vol s'en tornar, non a tant d'ardimen.
Aitals son eu, que·m parti follamen
De lieis cui ren merces, si·m vol soffrir,
Que venjament en prend'; al non desir.

Eu valgra mais per servir; e garitz
M'agra Merces, Pietatz et Amor,
S'omilies midons sa grant ricor
Qu'il mandes sai salutz en breu escritz...

[Depois cel di] que·m parti de la flor
De tot lo mon, que m'avia noiritz,
Pois m'en parti, fui en tal marrimen,
Don fora mortz, si no fos jauzimen
Qu'atent merce, per sol qu'al departir
Me dis ploran : « Dieus te lais revenir! »

« Je suis semblable à l'enfant élevé jeune dans une

Digitized by Google

noble cour, et qui y a été honoré de son seigneur; puis, quand il a grandi, il quitte son maître et en cherche un meilleur. Il ne peut le trouver et il se tient pour trompé; il veut s'en retourner chez son maître, mais il n'ose; c'est ainsi que je suis, moi qui m'éloignai follement de la dame à qui je demande comme une grâce de se venger de moi, pourvu qu'elle veuille me supporter près d'elle; je ne demande pas d'autre faveur...

« Je serais meilleur pour servir. La Pitié, la Clémence et l'Amour m'auraient sauvé, si ma dame daignait incliner à ce point son grand orgueil, qu'elle m'envoyât ici des « saluts[1] » par écrit... Depuis que je quittai la fleur du monde qui m'a élevé, je fus dans une telle tristesse que j'en serais mort, si ce n'était la joie qui espère en la pitié; car, à mon départ, elle me dit en pleurant : « Que Dieu te laisse revenir! »

Cette pièce un peu contournée de style et compliquée de pensée se termine par un trait poétique et presque déjà romantique : ces pleurs versés au moment de la séparation et le souhait simple et touchant du retour ne sont point des traits fréquents dans l'ancienne poésie méridionale; mais ils rappellent les pleurs dont se mouille le visage d'un autre troubadour toulousain, Peire Vidal.

1. Sorte d'épître amoureuse.

Digitized by Google

Quel que soit à nos yeux le mérite de cette pièce, elle a plu à un grand poète étranger, qui a demandé plusieurs fois son inspiration à nos troubadours : c'est le poète valencien Auzias March[1]. Voici comment il l'a imitée.

« Il ne m'en prend pas comme au petit valet, qui va cherchant un seigneur qui lui fasse fête, en le tenant chaud au temps de la froidure et frais au temps d'été, quand arrive la chaleur; il prise peu la valeur de son maître et conçoit du mépris pour sa manière de vivre, mais il voit clairement qu'il suit une mauvaise voie en cherchant à changer son état en un état meilleur.

« Comment fera-t-il pour vivre sans douleur ayant perdu le bien qu'il possédait? Il voit très bien, s'il n'est pas fou, que jamais il ne pourra avoir une situation meilleure. Que fera-t-il donc, puisqu'aucun autre bien ne lui reste, sinon de pleurer le bien du temps qu'il a perdu?...

« Je suis celui qui, aux jours de tempête, quand les plus nobles jouent près du feu — et quand je pourrais partager leurs jeux — m'en vais sur la neige, nu-pieds et tête nue, servant un seigneur

1. Voir la savante étude que lui a consacrée M. Amédée Pagès : *Auzias March et ses prédécesseurs*, Paris, 1912 (Thèse de Paris : *Bibl. de l'École des Hautes-Études*, fasc. 194), et l'édition donnée par le même auteur, Barcelone, *Institut d'Estudis Catalans*, 2 vol. in-4°, 1912-1914.

Digitized by Google

qui jamais ne fut vassal et qui n'eut jamais l'idée de rendre hommage à personne...

« Pleine-de-Sens[1], j'éloigne de moi les mauvais désirs; sur mon rivage ne croissent pas les mauvaises herbes; sachez que dans mon cœur ne descendent pas les désirs mauvais. »

Le début de cette poésie est imité de Peire Raimon (Ch. xv); les derniers vers sont pris à une autre chanson du même troubadour (Ch. vi) et peut-être y a-t-il aussi quelques souvenirs de Peire Vidal.

Il y aurait intérêt à insister, si c'en était le lieu, sur le sentiment du style qui anime les troubadours, Peire Raimon comme les autres.

« Je sais bien accoupler les mots et les rendre unis et clairs », dit-il.

Ben sai parelhar e far motz
Plas et clars (Ch. iii).

« Je sais si habilement joindre mots et musique, dit à son tour Peire Vidal, que personne en fait de noble talent poétique ne m'arrive au talon... »

Ajostar e lassar
Sai tan gen motz e so
Que del car ric trobar
No·m ven hom al talo (P. Vidal, xx).

---

1. Surnom donné par Auzias March à sa dame.

Digitized by Google

Ces vers nous rappellent ceux qu'on nous a appris dans notre enfance : *Enfin Malherbe vint...* et qui ont consacré pour toujours une grande erreur historique. Le fait que Dante et Pétrarque en Italie, Auzias March en Espagne ont imité nos troubadours est pour nous une grande leçon : ne soyons pas plus difficiles que ces nobles esprits. Admirons chez nos poètes méridionaux tout ce qu'on peut y admirer : un sentiment très vif du style, un sens admirable de la versification et, malgré la différence des temps et des mœurs, malgré l'artifice et quelquefois l'obscurité, ce qui ne meurt pas et qui s'appelle simplement la Poésie. Il en reste encore assez de bonne et de sincère chez Peire Raimon comme chez Peire Vidal.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

Aimeric de Pégulhan. — Sa biographie romanesque. — Son œuvre est abondante et variée. — Son dévouement à la cause méridionale. — Son séjour en Espagne. — Son séjour en Italie, après la bataille de Muret (1213). — Aimeric et Sordel. — Aimeric et Frédéric II. — Les *planhs* ou plaintes funèbres. — Les chansons d'amour. — La conception poétique d'Aimeric est-elle originale? — Sa virtuosité; son souci de la forme.

On ne sait rien de précis sur la vie d'Aimeric de Pégulhan. Son nom indique que sa famille était originaire de Péguilhan[1], commune de l'arrondissement de Saint-Gaudens (Haute-Garonne). Mais elle devait être fixée depuis quelque temps à Toulouse, car la biographie provençale dit que notre poète en était originaire, et nous trouvons un Pons de Péguilhan consul de cette ville en 1202[2]. L'activité poétique d'Aimeric se serait exercée, d'après Chabaneau,

1. C'est la forme officielle actuelle.

2. Chabaneau, *Biographies des Troubadours* (*Hist. Gén. Lang.*, éd. Privat, X), p. 282, n. 1. L'ancien archiviste de la ville de Toulouse, M. Vignaux, prétendait avoir vu une pièce indiquant qu'Aimeric de Pégulhan prit part à la bataille de Muret ou subit quelque dommage à la suite de cette défaite.

Digitized by Google

entre les années 1205 et 1266; suivant d'autres, elle ne paraît pas avoir dépassé 1250[1].

Voici comment la biographie provençale nous raconte sa vie :

« Aimeric de Pégulhan était de Toulouse, fils d'un bourgeois qui était marchand drapier. Il apprit chansons et sirventés; mais il chantait fort mal. Il devint amoureux d'une bourgeoise, sa voisine; cet amour le rendit poète et il fit sur elle maintes bonnes chansons. Mais le mari se brouilla avec lui et l'insulta. Aimeric s'en vengea en le frappant d'un coup d'épée sur la tête. Il fut obligé de quitter Toulouse et de s'exiler.

« Il s'en alla en Catalogne, où Guilhem de Berguedan l'accueillit. Et Aimeric vanta tellement son hôte et son talent, dans la première chanson qu'il avait faite, que Guilhem lui donna son palefroi et ses vêtements. Puis il le présenta au roi de Castille Alfonse [Alfonse VIII, 1158-1214], qui l'honora et lui donna des biens et des armes. Il resta longtemps dans ces contrées; puis il s'en vint en Lombardie, où tous les hommes distingués lui firent grand honneur. Et là il mourut, en état d'hérésie, d'après ce qu'on dit. »

« Et il arriva que le mari de la dame avait guéri

1. Bertoni, *Romania*, 1912, p. 410.

Digitized by Google

de sa blessure et était allé à Saint-Jacques [de Compostelle]. Aimeric l'apprit et voulut revenir à Toulouse. Il vint trouver le roi [de Castille] et lui dit que, s'il le lui permettait, il voudrait aller voir le marquis de Montferrat. Le roi lui donna la permission et l'équipa complètement. Aimeric dit au roi qu'il voulait passer par Toulouse et il pensait à ce qu'il savait; mais le roi aussi connaissait son aventure; il vit que l'amour de sa dame l'attirait et il lui donna une escorte jusqu'à Montpellier.

« Aimeric fit connaître son aventure à ses compagnons de route et leur demanda de l'aider à voir sa dame sous forme de malade. Ils lui répondirent qu'ils exécuteraient tous ses ordres.

« Quand ils furent à Toulouse, ses compagnons demandèrent où était la maison du bourgeois; on la leur indiqua. Il y trouvèrent sa femme et lui dirent qu'un cousin du roi de Castille était malade, qu'il allait en pèlerinage, et qu'elle daignât lui accorder l'hospitalité. Elle répondit qu'il serait servi et honoré dans sa propre maison. Aimeric vint de nuit et ses compagnons le couchèrent dans un beau lit. Le lendemain Aimeric fit appeler la dame. La dame vint dans la chambre et le reconnut : elle s'étonna grandement et lui demanda comment il avait pu rentrer à Toulouse. Il lui répondit que c'était par amour pour

Digitized by Google

elle ; et il lui raconta toute son aventure. Et la dame fit semblant de le recouvrir avec les draps et elle l'embrassa.

« A partir de ce moment, je ne sais comment les choses allèrent, mais tant est que dix jours entiers Aimeric resta là sous prétexte d'être malade. Et quand il partit, il s'en alla auprès du marquis de Montferrat, où il fut bien accueilli[1]. »

Telle est la romanesque aventure que nous raconte le biographe anonyme du XIII^e siècle. Quelle part de vérité cache-t-elle? Il n'est point facile de le dire. L'aventure, pour romanesque qu'elle soit, n'a peut-être rien d'invraisemblable.

Aimeric de Pégulhan est un troubadour des plus féconds. Malgré les pertes que son œuvre doit avoir subies, il nous reste de lui un peu plus de cinquante pièces. Il y a, dans son œuvre, de nombreuses chansons d'amour, mais il y a aussi d'autres genres : sirventés, tensons, chansons de croisade, plaintes funèbres, et même un ou deux genres nouveaux qu'il a peut-être inventés : le *vers-chanson* et le *fablel*.

Aimeric paraît avoir été très dévoué au comte de

1. CHABANEAU, *in Histoire générale de Languedoc*, éd. Privat, X, 282-283.

Digitized by Google

Toulouse et à sa cause. Il chanta, sans doute dans sa jeunesse, la reine Éléonore, qui n'était autre que la comtesse de Toulouse, sœur du roi d'Ara-

Jeanne d'Angleterre, comtesse de Toulouse

gon Pierre II et femme de Raimon VI : on l'appelait « reine », suivant la coutume du Moyen âge, qui consistait à garder leur titre aux femmes qui par mariage descendaient d'un ou de plusieurs degrés dans la hiérarchie sociale du temps. Deux

Digitized by Google

au moins des chansons d'Aimeric ont été écrites en son honneur[1].

Quant au comte de Toulouse, Raimon VI, voici l'envoi d'une chanson qui lui est adressée :

Ves Toloza, al Comte palazi,
Duc e Marques, cansos, ten ton cami :
Quar il val tan, que la soa valor
Auri' assatz ad un emperador.

« Chanson, va-t-en vers Toulouse, auprès du comte palatin, Duc [de Narbonne] et marquis [de Provence]; car il est si vaillant que sa valeur suffirait pour faire un empereur. »

Le roi d'Aragon, Pierre II, celui de Muret, allié et beau-frère du comte de Toulouse, est appelé « fleur de politesse, feuille de joie, fruit de nobles actions ». Parmi les autres princes qui défendirent la cause du comte de Toulouse et celle du Midi, Aimeric fait encore l'éloge d'un comte de Comminges[2], sans doute Bernard IV, et d'un autre prince gascon, qui est probablement Gaston VI, vicomte de Béarn[3].

1. *Destreitz cochatz* et *Qui sofrir s'en pogues.* Diez, *Leben und Werke*, p. 342.

2. « Coms Cumenges, grat e merces vos ren,
Quar ses donar m'avetz donat aitan
Qu'endreg d'onor val un don autre gran. »
(*En gran pantays;* Mahn, *Werke*, II, 160-161).

3. *Puois descobrir ni retraire.*

Digitized by Google

Il est vraisemblable que la plupart des chansons où il fait l'éloge de ces personnages sont des premières années du XIII^e^ siècle, en tout cas de 1213 au plus tard pour le roi d'Aragon.

Aimeric dut s'éloigner (se *faidir*, comme on disait dans l'ancienne langue) de son pays natal, soit à la suite de l'aventure que raconte sa biographie, soit plus probablement par suite des événements qui troublèrent le Midi et y bouleversèrent la société. Il s'en alla en Catalogne, où il trouva asile auprès d'un chevalier poète, nommé Guilhem de Berguedan, homme de mœurs très dissolues et poète d'un rare réalisme. Nos deux troubadours s'entendirent si bien que Guilhem donna à son ami son cheval et son vêtement et le recommanda au roi de Castille, probablement Alfonso VIII[1], mort en 1214, dont Aimeric rappellera le nom avec émotion dans une pièce adressée à Frédéric II[2].

C'est pendant son séjour en Castille qu'Aimeric composa une poésie adressée à la reine Eléonore, c'est-à-dire à la comtesse de Toulouse. Il y est question d'un baiser qui a profondément touché notre poète. C'est un baiser donné sur la main

1. Cf. *supra* la biographie.
2. *En aquel temps que·l Rei mori N'Anfos.*

Digitized by Google

d'une femme, au moment où elle vient de quitter son gant. « Comme un esclave ou un prisonnier, je suis devenu son homme-lige, et jamais amant ne fut aussi vite conquis que moi, car au moment où elle tira son gant et où je baisai sa belle main, ce baiser me pénétra si profondément qu'il me retira le cœur du corps... Nul homme ne peut se garder ni se défendre contre la lance d'amour quand elle est bien lancée. » (Mahn, *Ged.*, 91.)

C'aissi com sers o pres
Sui sieus liges confes;
Et hanc nuills hom qu'ames
Tant leu non fo conques,
Q'al traire de son gan
Sa bella man baisan,
M'intret tant aquel bais
Que·l cor del cors mi trais...
Et hom no·s pot gardar
Ni cobrir de sa lansa
D'amor pois dreig la lansa.

Dans la même pièce, qui date cependant de sa jeunesse, le poète nous apprend qu'il avait déjà les cheveux gris. « Ne me méprisez pas pour cela, dit-il à sa dame, car si j'ai le poil gris, le cœur est frais et gai. »

Si tot n'ai lo pel sais
Que·l cors es fres e gais.

Nous sommes malheureusement mal renseignés

Digitized by Google

sur son séjour en Castille, qui fut, à ce qu'il semble, d'assez courte durée.

Quelques années après 1213, date de la bataille de Muret, peut-être même avant, nous le trouvons en Italie, et c'est là que se passa la dernière partie de sa vie et la plus intéressante. Il semble y avoir été l'hôte du marquis de Montferrat (Guillaume IV, 1207-1225), fils du héros de Salonique, qui avait été l'ami de Rambaut de Vaqueiras et qui était mort pendant la croisade (Boniface II; mort en 1207). Ses protecteurs furent encore le marquis de Malaspina, le marquis d'Este, un comte de Vérone, qu'il ne désigne pas autrement, et surtout Frédéric II, roi de Sicile.

Tous ces personnages faisaient revivre en Italie, ou plus exactement continuaient à y faire vivre les traditions de libéralité qui disparaissaient du Midi de la France. Aimeric de Pégulhan, ayant survécu à la tourmente de la période albigeoise, a pu comparer les deux époques. Il nous a dit son sentiment sur les changements qui s'étaient produits dans la société méridionale; et voici en quels termes, gracieux et quelque peu mélancoliques, il exprime la différence qui existait entre son temps et celui d'autrefois.

Qu'ieu vi, ans que fo faiditz,
Si fos per amor donatz

Digitized by Google

Us cordos, qu'adregz solatz
N'issia e ricx covitz;
Per que·m par que dur dos tans
Us mes no fazia us ans,
Quan renhava domneys ses tracio;
Greu es qui ve com es e sap com fo.

« Voici ce que j'ai vu, avant d'être exilé; si par amour on donnait un cordon, de là sortaient agréables conversations et invitations aimables; aussi il me semble qu'un mois dure deux fois autant que ne faisait une année, quand régnait la courtoisie sans trahison; quelle tristesse, quand on voit ce qui est et qu'on se souvient de ce qui fut! »

Nous ne savons pas à quelle époque il alla en Italie. Ce fut sans doute, avons-nous dit, après 1213, quand la bataille de Muret eut favorisé définitivement la Croisade. Mais quand Aimeric dit qu'il est exilé — *faidit* —, il n'est pas sûr qu'il ne se soit pas exilé volontairement, après son aventure de Toulouse; peut-être aussi voulut-il comme tant d'autres troubadours — et comme la plupart des troubadours toulousains — aller chercher fortune en Italie, et peut-être enfin protester contre le nouvel état de choses créé dans le Midi.

Il séjourna longtemps au delà des Alpes et c'est sans doute en Italie qu'il mourut. Il y fut en relations avec d'autres troubadours, comme nous l'apprenons par plusieurs de ses tensons.

Digitized by Google

AIMERIC DE PÉGULHAN

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN

Digitized by Google

Et d'abord il y rencontra le troubadour Sordello di Goïto, chevalier, né à Mantoue, comme Virgile.

Ce Sordel est un personnage original parmi les troubadours italiens. Né au pays de Virgile, c'est en pure langue d'Oc, et non en italien, qu'il a écrit ses poésies. D'origine noble, il eut une aventure scandaleuse à la cour du comte de Saint-Boniface, dont il enleva la femme avec la complicité du propre frère de la comtesse; cette femme s'appelait Cunizza. Après de nombreux voyages qui le menèrent jusqu'en Portugal, Sordel revint dans la « Marche joyeuse » (c'est ainsi qu'on appelait la marche de Trévise), où il retrouva Cunizza qui, en son absence, avait fait mourir trois maris.

Dante a fait à ce personnage, assez peu intéressant en somme, une place immortelle dans la *Divine Comédie*. Sordel apparaît à Virgile, dans le *Purgatoire*, comme une « âme fière et dédaigneuse », comme une sorte de chevalier redresseur de torts. Et quand les deux poètes s'approchent et qu'ils se reconnaissent tous deux fils de Mantoue, ils s'embrassent. C'est là que se place la fameuse apostrophe de Dante à l'Italie : « O esclave Italie, maison de douleur, navire sans nocher dans la grande tempête, cette âme noble fut aussitôt prête, rien qu'en entendant le

Digitized by Google

doux nom de sa terre, à faire fête à son concitoyen... »

C'est à ce personnage qu'Aimeric s'adressa pour avoir un jugement sur un nouveau genre de poésie qu'il lui envoie, qu'il appelle *fablel*, et qui n'a rien de commun d'ailleurs que le nom avec le *fabliau* de l'ancienne poésie française.

Aimeric est vieilli, car sa dame lui dit d'abandonner la poésie et le chant : il est trop vieux pour un amoureux. Mais Aimeric répond que l'âge ne fait rien à l'affaire : « car au moins le cœur y est ».

La pièce est d'ailleurs des plus curieuses et Aimeric y énumère ses qualités morales et physiques. Il sait bien parler aux nobles dames et leur dire ce qui convient; mais s'il rend le bien pour le bien, il rend aussi le mal pour le mal, quand il y est forcé. Il sait être agréable en société par des mots aimables. Si la guerre éclate, il ne craint ni le froid ni le chaud, il est aguerri.

Le voici qui parle comme son compatriote Peire Vidal. « Quand je suis armé sur mon destrier et que je le pique de l'éperon, quand je le fais sauter et courir et que j'en suis bien maître, il me semble que Gauvain et Arthur ne faisaient pas de joûtes aussi rapides que moi. Ah ! j'en ai percé des boucliers et j'en ai fendu avec ma lance!...

Digitized by Google

Quand je tombe, je me relève vite, et ne croyez pas que je m'attarde, je reviens vite à la bataille. »

Can soi armat nel destrier,
Eu·l poing dels esperos e·l fier
Qu'eu·l faz sallient et corser;
E qan es ben amaiestrat,
Qant eu sui de tot armatz sus,
No·m par que Galvain ni Artus
Feses doas jontas negus
Plus tost en un besonh qu'eu fas.
Eu n'ai pertusat manz escuz
De ma lanza per mez fenduz!
E qan chai son tost relevaz,
Ni non cugez qu'eu trop sojorn,
Qu'en la batailla ades non torn[1].

Et voici la conclusion logique en bonne dialectique de ce raisonnement un peu prétentieux. « Donc, puisque j'aime la bataille, puisque je sais bien combattre, que plus on se bat, plus cela me plaît, donc je suis à tort accusé de vieillesse. »

Tel est le message qu'il envoya à Sordel en lui demandant de le « désinculper » de cette grave accusation de vieillesse, toujours si pénible pour un amoureux.

Aimeric fut le protégé du roi de Sicile Frédéric II. On connaît assez par l'histoire le rôle que

1. MAHN, *Ged.*, 1189. *Can qu'eu feses.*

Digitized by Google

ce personnage a joué en Italie. Nous n'avons à nous intéresser ici qu'au protecteur des troubadours. Frédéric II habitait volontiers Salerne, où il y avait une école de médecine célèbre. Dans une de ses poésies, Aimeric le compare à un médecin qui a accompli des cures merveilleuses.

« Depuis, dit-il, que mourut le roi Alfonse (VIII de Castille) et son cher fils, qui était si aimable et si bon, depuis la mort du roi Pierre auquel appartenait l'Aragon, depuis celle de Don Diego (Lopez de Haro), qui était savant et preux, depuis la mort du marquis d'Este et du vaillant Saladin, je pensai que la gloire et la libéralité étaient mortes et je fus sur le point de laisser mes chansons; mais maintenant je vois restaurées la gloire et la libéralité.

« La valeur est ressuscitée, qui était perdue et mise à mal, et la libéralité est guérie du mal qu'elle avait pris; car Dieu nous a envoyé vers ici, vers Salerne, un bon médecin, savant et bien appris, qui connaît tous les biens et tous les maux. Il guérit chacun, selon son rang; et il n'a jamais demandé de salaire, mais au contraire, il en donne, tant il est libéral et courtois.

« Jamais je ne vis un médecin de son âge si large, si beau, si bon, si prudent, si courageux, si vaillant et si hardi, parlant si bien et écou-

Digitized by Google

tant de même; car il connaît à fond le mal et le bien; aussi sait-il guérir mieux que tout autre médecin; et c'est en Dieu qu'est le principe et le commencement de sa science, ce qui l'empêche de faillir.

« Ce médecin savant dont je vous parle, est le fils du bon empereur Henri, et il a le nom du médecin Frédéric... Ses amis seront bien guéris et ils trouveront près de lui conseil et protection. »

En aquel temps que·l reis moric N'Amfos,
E sos bels fills, q'era plazens e bos,
E·l reis Peire, de cui fo Aragos,
E En Diego, q'era savis e pros,
E·l Marques d'Est, e·l valens Salados,
Adoncs cuidiei que fos mortz pretz e dos,
Si q'ieu fui pres de laissar mas chanssos;
Mas ar los vei restauratz ambedos.

Pretz es estortz, q'era gasts e mal mes,
E dons garitz del mal c'avia pres,
C'un bon metge nos a Dieus sai trames
Devas Salern, savi e ben apres,
Que conois totz los mals e totz los bes,
E meizina chascun segon que s'es,
Et anc loguier non demandet ni ques;
Ans los loga, tant es francs e cortes.

Anc hom non vi metge de son joven,
Tant larc, tant bel, tant bon, tant conoissen,
Tant coratgos, tant ferm, tant conqueren,

Digitized by Google

Tant ben parlan ni tant ben entenden,
Que·l ben sap tot e tot lo mal enten,
Per que sap mieills meizinar e plus gen
Qe l'enseigna gardar de faillimen[1]. »

Pourquoi Aimeric était-il venu auprès de Frédéric II? Il y avait à cela plusieurs raisons. D'abord c'était par sympathie pour un personnage qui protégeait une poésie[2] fille de la poésie méridionale.

Il y avait une autre raison : Frédéric avait des prétentions sur la Provence; il était le suzerain du royaume d'Arles; plusieurs troubadours, ennemis des Français, s'étaient réfugiés en Italie, et ils voyaient en lui un des protecteurs du Midi. C'est ainsi que la plupart d'entr'eux, en Provence et en Italie, prirent parti contre Charles d'Anjou. Enfin Frédéric II était l'ennemi de la Papauté, et, à ce titre, il devait être sympathique au compatriote de Guilhem Figueira.

C'étaient là des raisons d'ordre général qui pouvaient expliquer la sympathie d'un troubadour toulousain pour le roi de Sicile. Mais il y en avait une autre, d'un ordre moins relevé, et à laquelle

1. Crescini, *Manualetto provenzale*, 3e éd., p. 289.

2. La poésie dite sicilienne, à propos de laquelle Gaspary dit : « Le contenu de la poésie provençale est passé dans une autre langue sans changer; seulement il s'est affaibli. » Cf. J. Anglade, *Les Troubadours*, p. 231.

Digitized by Google

il faut souvent penser, quand on parle des troubadours : c'est que Frédéric faisait revivre en Italie les traditions de courtoisie et surtout de libéralité qui avaient donné tant d'éclat aux cours du Midi ou à celles de Castille et d'Aragon.

Les troubadours vivaient en général de la faveur des grands. Si nous en croyons une mauvaise langue — il s'agit d'un autre troubadour toulousain, Guilhem Figueira, protégé lui aussi par Frédéric II, — Aimeric aurait mené, dans sa nouvelle patrie, une vie assez rangée; il y serait devenu quelque chose comme un riche rentier : ce qui paraît n'être jamais arrivé à son compatriote Peire Vidal.

Aimeric et Guilhem Figueira se sont rencontrés en Italie; et voici les amabilités qu'échangèrent nos deux poètes vers 1250.

Guilhem Figueira s'adresse à un autre personnage, du nom de Bertran Daurel.

« Bertran Daurel, si Aimeric mourait avant la Toussaint, dites à qui il laisserait son avoir et sa richesse, qu'il a amassée en Lombardie en souffrant patiemment le froid et la chaleur[1], d'après ce que disent les hôteliers... »

Aimeric de Pégulhan répond très durement à cette indiscrète question :

« Bertran Daurel, si j'avais Guilhem Figueira

1. Texte peu sûr : le manuscrit donne *langor*.

Digitized by Google

comme débiteur, dites à qui il laisserait son cœur faux et traître, plein de tromperie et de folie, de honte et de déshonneur, et dites-moi qui mènerait les filles de joie, ni qui serait roi des coquins et des ivrognes. »

Bertran d'Aurel, se moria
N'Aimerics anz de Martror,
Digatz a cui laissaria
Son aver e sa ricor,
C'a conques en Lombardia
Suffertan freit e langor,
Com dizon gl'albergador...

Bertran d'Aurel, s['ieu avia]
N'Auzers Figara·l deptor,
Digatz a cui laissaria (ms. *lamaria*):
Le seu fals cor traidor
Plen d'enjan et de bauzia
E d'enoiz et de folor
D'anta et de desonor,
Ni putans qui menaria
Ni arlot ni bevedor
Qe farian de seignor[1].

Nous ne savons plus rien de précis sur le séjour d'Aimeric en Italie. Il est probable qu'il ne revint pas dans son pays natal et qu'il mourut en Italie, à une date que nous pourrions fixer vers 1270 (d'après Diez) ou vers 1266 (d'après Chaba-

1. G. Bertoni, *Rambertino Buvalelli*, Dresde, 1908, p. 66.

Digitized by Google

neau[1]). Quoique cette date ne soit qu'approximative, elle a cependant son importance. C'est en 1265 que naît Dante; on peut supposer *a priori* que l'auteur de la *Divine Comédie*, qui admirait Sordel, n'ignorait pas l'œuvre d'Aimeric; et, en effet, il le cite et le commente dans son traité *De vulgari eloquentia*.

Les poètes de l'école de Bologne eux-mêmes, Guido Guinicelli, Guido Cavalcanti, les maîtres de Dante, étaient presque contemporains d'Aimeric de Pégulhan. Et on a pu citer des passages de lui imités littéralement par Guido delle Colonne, cité lui-même par Dante dans le *De vulgari eloquentia* et dans le *Purgatoire*[2].

Ainsi les faits corroborent les hypothèses; Aimeric de Pégulhan est un des troubadours qui ont le plus contribué à développer l'influence de la poésie méridionale en Italie. La chaîne est ininterrompue entre les débuts de la poésie lyrique italienne et la fin de la poésie des troubadours : l'Italien Sordel de Mantoue et le Languedocien Aimeric de Toulouse sont les précurseurs les plus immédiats de Dante. Ces troubadours, comme Aimeric, ne sont pas seulement intéressants par eux-mêmes; ils le sont au moins autant, sinon davan-

1. Peut-être avant, d'après M. G. Bertoni; cf. *supra*, p. 88.
2. Cf. CHAYTOR, *The Troubadours of Dante*, p. XXVI-XXVII.

Digitized by Google

tage, par le rôle qu'ils ont joué. A ce titre, ils ont leur place marquée dans l'histoire comparée des littératures et non pas seulement dans l'histoire de la littérature méridionale.

L'œuvre d'Aimeric, considérée en elle-même, est d'ailleurs assez originale, pour mériter d'être étudiée de près. On répète trop vite que les troubadours se ressemblent. Cela n'est vrai que pour les lecteurs superficiels et pressés, qui ne remarquent pas assez peut-être que le fonds de la poésie est éternel, comme le cœur humain lui-même, mais que, sur ce fonds commun et banal en un certain sens, les grands poètes et même les poètes de talent savent broder des variations nouvelles, qui sont souvent la vraie poésie. Demandons-nous donc si notre poète n'a pas montré quelque indépendance vis-à-vis de ses prédécesseurs et s'il se distingue d'eux par quelque originalité.

Il ne faudrait pas la chercher sans doute dans un genre un peu faux par lui-même et que les habitudes du temps ne contribuaient pas à rendre sincère et original. Il s'agit des *planhs* ou *plaintes* funèbres.

Aimeric de Pégulhan a composé beaucoup de ces « oraisons funèbres ». Le *planh* était un genre poétique assez répandu à l'époque des troubadours. Quand un de leurs protecteurs mourait, un

Digitized by Google

de ses protégés chantait ses vertus dans un court poème à forme lyrique, semblable à un sirventés. On sait ce que valent les oraisons funèbres modernes, même quand elles sont parées des pompes de l'éloquence et de la splendeur du style. On peut donc supposer ce que valaient, au Moyen âge, ces petits poèmes qui n'étaient pas toujours dictés par une reconnaissance désintéressée.

Aimeric a écrit des *planhs* sur la mort de la plupart de ses protecteurs : le marquis d'Este et le comte de Vérone, le comte de Provence, le roi de Naples, Manfred, le marquis Guilhem Malaspina. Cette dernière composition est d'un ton plus relevé, plus poétique et plus émue que beaucoup d'autres compositions de ce genre.

« Gauvain n'était pas plus vaillant que lui, Yvain ne connaissait pas mieux la courtoisie, et Tristan ne fut pas plus amoureux... Ah! Dieu! comme ils sont obscurcis les clairs rayons qui illuminaient la Toscane et la Lombardie!... Pour qui viendront de loin les soldats, les bons jongleurs qui venaient le voir, qu'il savait si bien honorer et protéger plus qu'aucun autre prince d'en deçà ou d'au delà de la mer? »

Oi Dieus! cum son escurzit li clar rai
Qu'alumavan Toscan' et Lombardia...
Per cui venran soudadier de luenh sai,
Ni·l ric joglar que·l venian vezer,

Digitized by Google

Qu'el sabia honrar e car tener
Plus que princeps de sai mar ni de lai[1]...

Dans le *planh* sur la mort du marquis d'Este[2], Aimeric se demande également ce que deviendront les *joglars*, c'est-à-dire les troubadours, les poètes, à la mort de leur protecteur.

Senher Marques, que faran li joglar
A cui fezes tans dons, tantas honors!
Mas un cosselh non sai als trobadors :
Laisso·s morir et ano·us lai sercar;
Quar sai no vei guaire qui de lor pes,
Quar vos no y etz ni·l valens coms no·i es.

« Seigneur Marquis, que feront les jongleurs, à qui vous faisiez tant de dons, tant d'honneurs? Je ne puis donner qu'un conseil aux troubadours : qu'ils se laissent mourir et qu'ils aillent vous chercher là-haut; car ici-bas je ne vois plus guère personne qui pense à eux, maintenant que vous et le vaillant Comte n'y êtes plus. »

A la lecture des *planhs* d'Aimeric nous entrevoyons ce que fut la vie de cour dans l'Italie du XIII[e] siècle. Ces poèmes sont des documents impor-

1. *Era par ben.*
2. *Anc non cugey.*

Digitized by Google

tants pour l'histoire des mœurs plus encore que pour l'histoire littéraire.

Plus intéressantes et plus vivantes sont encore aujourd'hui les chansons d'amour. Non qu'Aimeric ait pu renouveler la théorie de l'amour courtois, déjà vieille de plus d'un siècle, au moment où il commença à écrire. Cette théorie, qui est au fond de l'ancienne poésie lyrique méridionale, un peu flottante au début, s'était précisée avec le temps et il était difficile d'y apporter des changements. La dame aimée devenait la « maîtresse », au sens plein du mot; le troubadour la chantait et la respectait, comme un chevalier servant ou comme un homme-lige; de cette théorie un peu austère et sévère était sortie une poésie un peu froide, qui n'eut pas de peine à tourner au mysticisme, quand la religion eut envahi son domaine et que le culte de la Vierge eut remplacé insensiblement celui de la femme.

Ce n'est pas qu'il fût impossible de trouver dans Aimeric de Pégulhan des traces, des traits d'un réalisme qui nous ramènerait rapidement sur terre. Dans une tenson avec un troubadour nommé Elyas, les deux compères discutent, avec des arguments bien développés, la question de savoir si on a le droit de se parjurer, quand une personne aimée vous offre la moitié de sa... couche, sous le serment de respecter sa vertu. Aimeric s'en tient énergiquement à la foi jurée; il n'a qu'une parole et ce n'est

Digitized by Google

pas lui qui déchirerait... un chiffon de papier ou une dentelle. Elyas est plus près de nous, si j'ose m'exprimer ainsi. Il se parjurerait sans remords, quitte à se faire pardonner au milieu des larmes de repentir et à s'embarquer pour la Terre-Sainte, en vue de compléter sa pénitence. Mais la tenson est un genre si particulier que ce n'est pas par une composition de cette nature que nous pouvons juger l'originalité de notre poète.

Voici maintenant une composition tout aussi vivante, mais d'un ordre plus distingué. C'est une chanson dialoguée. Ce genre est rare dans la littérature méridionale, quoiqu'il n'y soit pas totalement inconnu. La première partie de la chanson d'Aimeric est un dialogue entre lui et sa dame, la seconde un dialogue entre Amour et lui. On verra dans la première comment un poète de talent a essayé de rendre l'opposition de sentiments qui existe entre un amant sincèrement épris et une femme froide et orgueilleuse.

« Dame, pour vous, je suis en grande tristesse. — Seigneur, vous agissez comme un fou, je ne vous en ai aucune reconnaissance. — Dame, par Dieu, ayez pitié de moi. — Seigneur, vous perdez vos prières. — Noble dame, je vous aime à la perfection. — Et moi, Seigneur, je vous veux plus de mal qu'à toute autre personne. — Dame, c'est pour cela que j'ai

Digitized by Google

le cœur dolent. — Et moi je l'ai allègre et joyeux.

« Dame, je meurs pour vous, sans aucun secours. — Seigneur, il me semble que vous avez attendu bien longtemps. — Dame, ma vie est pire que la mort. — ... Seigneur, cela me plaît, pourvu que je n'aie aucun tort envers vous. — ... Dame, je vais donc ailleurs crier pitié. — Seigneur, partez, qui vous retient? — Dame, je ne puis, c'est votre amour qui me tient. — Je n'y suis pour rien, Seigneur. — Dame, vous me répondez toujours trop mal. — C'est que je vous veux plus de mal qu'à nulle autre personne. »

En entendant ces rebuffades le pauvre amant meurtri va confier ses peines à son maître, l'Amour, et lui faire des reproches. Voici une partie de ce nouveau dialogue. « Amour, comme vous m'avez négligé! — Ami, par Dieu, je ne puis plus rien pour vous. — ... Amour, Amour, pourquoi m'avez-vous fait choisir une pareille femme? — Ami, je vous ai montré ce qu'il y avait de meilleur. — ... Amour, je ne puis pas chercher l'amour d'une autre. — Alors, ami, pensez à bien souffrir. — Amour, pensez-vous que jamais je puisse arriver à me faire aimer! — Oui, en patientant et en servant[1]. »

Telle est la manière originale dont Aimeric de

1. Voir le texte complet dans notre *Anthologie des Troubadours*, Paris, 1927, p. 137.

Digitized by Google

Pégulhan a exposé sa théorie de l'amour courtois. La femme est la « maîtresse », la *dona,* froide, fière et orgueilleuse. L'amant, naïf et maladroit, s'exprime comme un humble suppliant. Il est désespéré et fait part de ses peines à l'Amour. Ce personnage, qui semble un peu indifférent au début, sans doute parce qu'il en a vu bien d'autres depuis qu'il est au monde, daigne cependant donner quelques consolations à son disciple éperdu; et il finit par lui dire ou lui répéter le mot du grand secret : patience et longueur de temps.

C'est aussi à Aimeric que l'on doit quelques jolies strophes sur la part qui revient aux yeux et au cœur dans la naissance de l'amour.

Ni fin'amors, so vos man,
Non a ni non pot aver
Ab se forsa ni poder
Ni nulh cosselh pauc ni gran
Si l'huelh e·l cor no li dan;
Mas so qu'als huelhs platz et al cor agensa
Vol fin'Amors que no·i pot contrastar;
Per so non deu amor ochaizonar
Tan quan los huelhs e·l cor a ma parvensa.

Quar li huelh son drogoman
Del cor e l'huelh van vezer
So qu'al cor platz retener;
E quan son ben accordan,
E ferm tuit trei d'un semblan,

Digitized by Google

RAYMOND VII, COMTE DE TOULOUSE

UNIV. OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Digitized by Google

Adoncas pren veray'amors valensa
D'aisso que·l huel fan al cor agradar,
Qu'estiers no pot naysser ni comensar
Mas per lo grat dels tres nays e comensa.'

« Amour parfait n'a et ne peut avoir avec lui ni force ni pouvoir, si les yeux et le cœur ne les lui donnent; mais ce qui plaît aux yeux et au cœur, cela l'Amour parfait le veut et ne peut y résister. Aussi l'Amour ne doit accuser, à mon avis, que les yeux et le cœur.

« Car les yeux sont les interprètes du cœur et les yeux vont voir ce qu'il plaît au cœur de retenir; et quand ils sont bien d'accord et que tous trois (cœur, yeux, Amour) sont fermement unis (?), alors le véritable Amour prend sa force de ce que les yeux ont fait agréer au cœur. Car l'Amour parfait ne peut naître autrement, que par l'accord de ces trois objets. »

Des passages comme celui-là révèlent le caractère d'une littérature; et ils suffisent à nous donner une idée de la subtilité un peu précieuse de ces lointains poètes du Moyen âge.

Avec la même subtilité Aimeric de Pégulhan a traité, et cette fois plus longuement, le thème des chaînes, des liens de l'amour. La chanson com-

1. Mahn, *Gedichte*, n° 737.

Digitized by Google

mence par une comparaison originale pour l'époque. « Il m'arrive la même chose qu'au joueur, qui, au début est maître de lui en jouant petit jeu; puis il s'échauffe en perdant, ce qui le fait monter jusqu'à la folie. Ainsi je me mis petit à petit dans la voie d'amour; je pensais aimer et rester maître de moi, et pouvoir partir quand je voudrais; mais maintenant je suis entré (dans une prison) d'où je ne puis sortir. J'ai été jadis en la prison d'amour, dont je m'échappai; mais maintenant elle me reprend... Jamais je ne trouverai un « lieur » qui me liât si fort avec un si petit lien; car le lien n'était autre chose qu'un doux baiser. Je ne trouve ici personne qui me délie; (et d'ailleurs) je suis si bien lié que si je voulais me délier, je ne pourrais le faire. Car Amour qui m'avait enchaîné là-bas, me lie ici (en Italie) par un lien trois fois plus fort. »

Atressi·m pren quom fai al joguador
Qu'al comensar jogua mayestrilmen
A petitz juecs, pueis s'escalfa perden
Que·l fai montar tan que sen la folor.
Aissi'm mis ieu pauc e pauc en la via,
Que cujava amar ab mayestria
Si qu'en pogues partir quan me volgues
On sui intratz tan qu'issir non puesc ges.

Autra vetz fui en la preizon d'Amor
Don m'escapei, mas aora·m repren.

Digitized by Google

Anc mais nul temps non trobei liador
Tan ferm lies ab tan pauc liamen;
Que·l liams fo d'un dous bays solamen,
Don non truep sai qui·m desli ni alhor;
Enliamatz sui tan que si·m volia
Desliamar, ges far non o poiria,
Qu'Amors que lai m'enliamet e·m pres
M'enliama sai pus fort per un tres[1].

Voici un thème traité souvent chez les troubadours et qu'Aimeric de Pégulhan exprime gracieusement.

De fin' amor comenson mas cansos
Plus que no fan de nulh' autra sciensa,
Qu'ieu non saubra nien, s'amors non fos,
Et anc tan car non comprei conoissensa;
Qu'ab bel semblan, aissi cum fai traïre,
Me vai doblan cascun joi mon martire,
Qu'en la boca·m fes al prim doussezir
So que m'a fag puoys al cor amarzir.

« De parfait amour commencent mes chansons plus que de toute autre science, car je ne saurais rien, si ce n'était pas l'amour; et (pourtant) jamais je n'achetai si cher cette connaissance; car avec une belle apparence, comme fait un traître, il

1. Mahn, *Ged.*, 1167, sauf à l'avant-dernier vers de la deuxième strophe, où nous adoptons le texte du ms. B; *Ged.*, n° 35.

Digitized by Google

double chaque jour mon martyre; et en la bouche il m'a fait d'abord trouver doux ce qui ensuite est devenu amer dans mon cœur. »

Voici encore quelques jolies strophes sur l'amour :

Selh que s'irais ni guerrey' ab Amor
Ges que savis no fai, al mieu semblan,
Quar de guerra ven tart pro e tost dan,
E guerra fai mal tornar en peior;
En guerra trop, per qu'ieu non la volria,
Viutat de mal e de ben carestia;
E fin' amors, sitot mi fai languir,
A tant de joy que·m pot leu esjauzir.

Que·l plazer so plus que l'enuey d'amor,
E·l be que·l mal e·l sojorn que l'afan,
E·l gaug que·l dol e·l leu fays que·l pezan
E·l pro que·l dan son plus e·l ris que·l plor.

« Celui qui s'irrite et guerroie avec amour, celui-là n'agit pas en homme sage, à mon avis; car de la guerre vient tard du profit et bientôt du dommage... Parfait amour, quoiqu'il me fasse languir, a tant de joie à sa disposition qu'il peut bientôt me rendre joyeux.

« Car les plaisirs d'amour sont plus grands que les ennuis, les biens plus grands que les maux, les joies plus grandes que les peines, les plaisirs plus que les deuils, les chagrins légers plus grands que les autres, les avantages plus grands que les dom-

Digitized by Google

mages, et les rires plus nombreux que les pleurs. »

Que l'on songe que ces jolis vers sonores étaient accompagnés d'une musique dont nous avons encore l'écho, et que l'on se demande si, à sept cents ans de distance, on ne sent pas qu'il y a là du talent.

Si nous passons à la forme, c'est au même Aimeric qu'on doit une des pièces les plus originales, au point de vue métrique, de l'ancienne poésie méridionale. Elle se compose de trois strophes et d'un envoi : mais ces strophes sont les plus longues que l'on connaisse dans la poésie des troubadours : elles se composent de quarante-deux vers ! Il est vrai que les vers sont courts : cinq syllabes, trois et une. C'est sans doute une des strophes les plus longues qu'aucune poésie lyrique ait connues. En voici le début :

Qui la ve en ditz,
Pos Dieus tans i mes
Bes,
En Na Biatritz
Non i a merces
Jes;
Quar tan gen noiritz
Sos gais cors cortes
Es,
Que s'era faillitz
Gaug, que non l'agues
Res,

Digitized by Google

Lo sieus dous esgars
Clars,
Corals dels gensors
Flors,
Rendri' e·l parlars
Cars
Gaug...[1]

« Celui qui voit dame Béatrix dit : « Quoique « Dieu ait mis en elle tant de biens, il n'y a pas du « tout de pitié. » Car cette créature gaie et courtoise est si bien élevée que, si la joie était morte et qu'il n'y eût plus rien, son doux et clair regard, beau parmi les fleurs les plus belles, ainsi que son doux langage ramèneraient la joie. »

Comme tous les vrais poètes, et comme la plupart des troubadours, Aimeric s'est intéressé à la technique de son art. Dans un curieux début de chanson il s'exprime ainsi : « Je ne m'en vais jamais sans ma plane et sans ma lime — avec laquelle je travaille mes mots, je les polis et je les lime; car je ne vois pas, en fait d'œuvre subtile et fine, nul ouvrier plus subtil, plus fin et plus adroit en rimes riches — ni qui dépèce mieux les paroles et qui rime mieux...[2] »

C'est là une déclaration que l'on retrouve chez

1. Diez, *Poesie der Troubadours*, 2e éd., p. 305.
2. Mahn, *Ged.*, 1212.

Digitized by Google

d'autres troubadours. Elle montre à quel point ces premiers poètes — les premiers chronologiquement des temps modernes — ont eu vraiment le sens artistique. Déjà le premier troubadour, le comte de Poitiers, se vante d'avoir un « atelier »; d'autres l'ont répété après lui et voilà qu'Aimeric à son tour fait allusion au travail du style en des termes des plus imagés. « Polissez-le sans cesse et le repolissez! » Mais Boileau s'exprimait ainsi après des siècles de littérature, et il croyait que la nôtre, en ce qui concerne la poésie lyrique et son style, commençait à Malherbe! On ferait un magnifique « Art poétique », moins complet, mais plus intéressant que celui de Boileau, en prenant dans les poésies des troubadours les déclarations du genre de celles d'Aimeric de Pégulhan. Et on apprendrait ainsi que c'est avec nos anciens poètes méridionaux que commence la tradition du style, qui joue un si grand rôle dans les littératures néolatines, et que les pays germaniques ou anglo-saxons n'ont jamais eue au même degré, si même elles l'ont jamais eue[1].

1. Bibliographie. — Il n'y a pas d'édition d'Aimeric de Pégulhan. Ses œuvres ont été publiées par Raynouard, Rochegude, Mahn, etc. Sur l'imitation d'Aimeric par un Minnesinger, Henri de Mohrungen, cf. Bartsch, *Germania*, XV, fasc. 3, de Lollis, *Giorn. Stor. Lett. italiana*, Suppl. I, p. 100. Sur son imitation par Pétrarque, cf. Debenedetti, *Gli Studj provenzali in Italia*, p. 200.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE V

Dame Lombarde. — Le troubadour Jaufre. — Joyos; sa pastourelle. — Autre pastourelle (Guiraut d'Espagne?). — Guiraut d'Espagne. — Danses et ballades. — Danse anonyme. — Peire Guilhem. — Poème allégorique sur le Dieu d'Amour. — Guilhem Montanhagol. — Sa conception de l'amour et Dante.

« Dame Lombarde fut une dame de Toulouse, gentille, belle et avenante de sa personne, et bien instruite; et elle savait bien écrire les vers et faisait de la poésie amoureuse. Bernard Arnaut, frère du comte d'Armagnac, entendit parler de ses belles qualités; et il vint à Toulouse pour la voir. Il resta avec elle en grande intimité, lui demanda son amour et fut son grand ami. Il fit cette strophe sur elle et l'envoya à la maison de sa dame; puis il monta à cheval sans la voir et revint dans ses terres. »

Lombartz volgr'eu esser per Na Lombarda;
Qu'Alamanda no·m platz tan ni Giscarda,
Quar ab sos oills plazens tan gen mi garda
Que par que·m don s'amor, mas trop me tarda
Quar bel vezer
E mon plazer
Ten e bel ris en garda.

Digitized by Google

« Je voudrais être Lombard pour dame Lombarde : Alamande ni Giscarde[1] ne me plaisent autant, car elle me regarde si gentiment avec ses jolis yeux, qu'il semble qu'elle me donne son amour; mais elle tarde trop, car elle tient en garde belle vue, mon plaisir et beau rire. »

« Dame Lombarde fut fort étonnée, quand elle apprit que le seigneur Bernard Arnaut était parti sans la voir; et elle lui envoya ces vers :

Nom volgr' aver per Bernart Na Bernarda,
E per N'Arnaut N'Arnauda appellada,
E grans merces, Seigner, car vos agrada
C'ab tal doas domnas m'avetz nomnada;
Voill que·m digatz
Cals mais vos platz
Ses cuberta selada.

« Je voudrais m'appeler pour Bernard dame Bernarda, et pour Arnaud je voudrais m'appeler Arnauda; et grand merci, seigneur, car il vous plaît de m'avoir nommée en compagnie de ces deux dames; mais je veux que vous me disiez quelle est celle qui vous plaît le mieux et cela très franchement.[2] »

1. Dames chantées par les troubadours Giraut de Borneil et Bertran de Born.

2. Chabaneau, *Biogr. des Troubadours* (*Hist. gén. Lang.*, X, 279).

Digitized by Google

Voilà ce que nous savons sur Na Lombarda et sur son roman. Le hasard a bien fait les choses, qui nous a conservé, sous une forme très brève, il est vrai, le souvenir de cette femme-poète. Il eût été vraiment dommage que Toulouse n'eût pas eu sa *trobairitz*.

Constance de France, comtesse de Toulouse.

Voici un troubadour qui n'est guère plus connu, Jaufre de Tolosa. Il ne nous reste de lui que onze vers. Et encore faut-il aller les chercher chez un auteur italien du XVII^e^ siècle, Francesco Redi. Cet auteur a composé un livre curieux sur Bacchus en

Digitized by Google

Toscane. Il avait à sa disposition plusieurs manuscrits provençaux dont l'un au moins a disparu depuis. C'est dans ce manuscrit que se trouvaient les poésies de Jaufre, dont il nous donne deux ou trois extraits.

On ne peut pas juger un poète d'après onze vers. Mais il ressort de ces fragments et du commentaire de Redi que Jaufre était en relations avec une comtesse de Die, qui n'est peut-être pas la célèbre amie de Rambaut d'Orange. Ils échangeaient des couplets un peu longs, car Redi nous dit qu'ils avaient 30 vers. « La longueur ne fait rien à l'affaire », aurait dit Alceste. Le fragment qui nous reste, dans sa forme un peu brève, paraît être un extrait d'une sorte d'épître amoureuse.

Avec le troubadour Joyos nous aurons l'occasion de connaître un genre que nous n'avons pas rencontré jusqu'ici : celui de la pastourelle. Nous ne savons rien de ce poète, si ce n'est qu'il était de Toulouse, ou tout au moins du « Toulousain », comme il le dit dans son poème.

La pastourelle est un genre qui a pu être populaire à ses débuts, mais qui a perdu de bonne heure ce caractère. Déjà la pastourelle du vieux troubadour gascon, Marcabrun, est surtout remarquable par son caractère artistique. Il n'y a plus rien de populaire, sauf le cadre.

Digitized by Google

PASTOURELLE

L'autrier el dous temps de Pascor
En una ribeira
Aniey cercan novela flor
Cost'una cendieyra;
E per delieg de la verdor
E quar es entieyra
Bona fes qu'ieu port d'amor
A ma vertadieyra,
Senti al cor una doussor;
E a la primeira
Flor qu'ieu trobiey, torney en plor
Tro qu'en una ombreira
Reviriey mos huelhs alhor,
Et una bergieira
La vi ab fresca color
Blanca com nevieyra,
E son plus bel
De nulh auzel
Siey huelh gentil
Humil,
Que mil
Qu'a vil
Lau venon (ms. *vezon*) met el fil
Et en la carrieyra
De ben amar
Ses mal estar....

Et yeu, quan vi son gai cors gen,
D'avinent estatge,
E sa fresca cara rizen
E·l sieu clar visatge,

Digitized by Google

Oblidiey tot mon pessamen...
Et yeu mezeis suau e gen,
Qu'anc no·y vuelc messatge,
Ves lieys m'en aniey humilmen.
Et en l'aferratge
Gardet tres anhels solamen,
Et en mon coratge
Yeu maldis qui primeyramen
Baysset son linhatge.
« Toza, fi·m yeu,
A Domnidieu
Prec que·us ampar
E·us gar
De far
Mal, quar
Vos fe de ben ses par
Ab cors d'agradatge;
E de falhir
Vos gar, quar dir
Puesc ben de ver,
Que per
Plazer
Aver
A selhs que·us van vezer
Vos fe ses follatge. »

Er aujatz avinen respos
Per fin cor sostraire
Que·m fes ab semblant amoros :
« Amicz, de bon aire
Mi semblatz e cortes e pros;
Mas del vostr'afaire
Sabrem, anz que·us lonhetz de nos,

Digitized by Google

Si etz fis amaire;
Mas primiers vuelh saber de vos,
Qu'aissi·us vey mal traire,
Lo nom, et estar cossiros,
Ni de qual repayre
Vengues. » Et ieu dissi cochos :
« Leu m'es per retrayre :
De Tolza et ai nom Joyos;
No·m reverta gaire,
Quar nulh socors
No·m ven d'Amors,
Ans muer aman
Celan
Mon dan[1]...

« L'autre jour, au doux temps de Pâques, le long d'une rivière, j'allais cherchant fleur nouvelle près d'un sentier; et à cause du plaisir (qui me venait) de la verdure, et aussi parce qu'elle est parfaite, la fidélité que je porte en amour à ma dame fidèle, je sentis au cœur une telle douceur qu'à la première fleur que je trouvai je fondis en larmes, jusqu'à ce qu'arrivé à un ombrage je tournai mes yeux ailleurs, et que je vis là une bergère avec fraîche couleur, et blanche comme un névé; ses yeux gentils et doux sont plus beaux que les yeux de nul oiseau.

« Tous ceux qui viennent à elle avec de mau-

1. C. APPEL, *Provenzalische Inedita*, p. 171.

Digitized by Google

vaises intentions[1], elle les met dans la voie de l'amour bon et honnête...

« Et moi, quand je vis cette gaie et gentille créature, à la tenue avenante, à la fraîche figure riante et au clair visage, j'oubliai tous mes chagrins... Et moi-même, doucement et gentiment, car je ne voulus aucun messager, je m'en allai humblement vers elle. Dans l'enclos, elle gardait trois agneaux seulement. Et en mon cœur je maudis celui qui premièrement avait abaissé son lignage. « Jeune fille, lui dis-je, je demande à Dieu de vous protéger et de vous empêcher de mal faire; car il vous donna, avec des qualités sans pareilles, la beauté corporelle. Et qu'il vous garde de faillir, car je puis dire en vérité que pour faire plaisir à ceux qui vont vous voir il vous combla de sagesse.

« Or, oyez maintenant l'avenante réponse — faite pour ravir un noble cœur — qu'elle me donna avec un regard amoureux : « Ami, vous me semblez de bonne naissance, courtois et preux ; mais en ce qui vous concerne, nous saurons bientôt, avant que vous vous éloigniez de nous, si vous êtes amant parfait; et d'abord je veux savoir de vous, que je vois pensif et mélancolique, quel est votre nom et de quelle contrée vous venez. » —

1. Ou : avec mauvaise réputation ? M. J. Audiau, qui adopte avec M. Appel le texte du manuscrit, traduit : « gens qui ne cherchent que vile louange ».

Digitized by Google

« C'est très facile à dire, répondis-je vite; je suis du Toulousain et je m'appelle Joyos; ce nom ne me convient pas beaucoup, car nul secours ne me vient d'amour; mais je meurs en aimant et en cachant ma peine. »

On remarquera d'abord, chez Joyos, comme dans une poésie de son compatriote Aimeric de Pégulhan, la longueur inusitée de la strophe : ici elle n'a pas moins de trente vers; cependant deux autres troubadours, Ramon Bistort, d'Arles, et Lanfranc Cigala l'ont employée, et il semble que la priorité n'appartienne pas à Joyos.

La poésie est incomplète dans le seul manuscrit qui nous l'a conservée; mais on n'aurait pas de peine à en reconstruire la fin, d'après les autres pastourelles connues. Ordinairement la bergère des pastourelles occitanes est une coquette vertueuse qui berne jusqu'au bout les interlocuteurs. Elle est aimable sans doute et avenante, mais prudente aussi, prude et rusée. Soyons sûrs que Joyos n'eut pas auprès d'elle plus de succès que d'autres, et que la jolie bergère le renvoya berné et mécontent.

Il n'en est pas de même dans les pastourelles françaises. L'héroïne se défend vaillamment et gentiment, comme dans les poésies des troubadours, mais elle finit par succomber. Est-ce l'indice d'une profonde différence de mœurs entre le

Digitized by Google

Nord et le Midi? Ce n'est pas probable. Nous avons affaire ici à un genre conventionnel, qui n'a rien gardé de sa simplicité et de sa sincérité primitives. Il serait aventureux de fonder sur les tableaux qu'il nous présente des jugements sur la société du temps.

Mais ce qui nous intéresse dans ces pastourelles, c'est que, grâce au dialogue, elles ont un caractère dramatique que n'ont pas d'autres compositions poétiques, sauf peut-être les tensons. Aussi quand plusieurs pastourelles se suivent, comme dans Guiraut Riquier, peut-on les considérer comme des scènes ou des actes d'une seule comédie de caractère. C'est là l'intérêt très grand de ces petits poèmes, qui, malheureusement, ne sont pas nombreux, et qui, dans la littérature toulousaine du temps, ne sont représentés que par la pastourelle de Joyos[1].

AUTRE PASTOURELLE

Eu me levei un bon mati
Enans de l'albeta,
Anei m'en en un vergier,
Per cuillir violeta,
Et auzi un chan
Bel, de luenh; gardan,

1. Voir sur la pastourelle : J. Audiau, *La pastourelle dans la poésie occitane du Moyen âge*. Paris, 1923. La pastourelle de Joyos se trouve p. 111.

Digitized by Google

Trobei gaia pastorela,
Sos anhels gardan.

Dieus vos sal, Na Pastorela,
Color de rozeta,
Fort me meravill de vos
Com estaitz soleta;
Bliaut vos farai,
Si pendre·l vos plai
Menudet cordat,
Ab filet d'argen.

Per fol vos ai, cavalier,
E plen d'auradura,
Quar vos mi demandas,
So don non ai cura;
Paire, maire ai,
Et marit aurai
Et si a Dieu plai,
Far m'aun onramen.

Adieu, adieu cavalier.
Que mon paire·m crida,
Qu'ieu lo vei la jus arar,
Ab bueus sel'artigua,
Que semenam blatz,
Cuillirem n'assatz,
E si acaptatz,
Dar vos em fromen.

E quant el l'en vit anar,
Mes se apres ela,
A pres la per la man blanqua
Gieta l'en l'erbeta;

Digitized by Google

Tres vetz la baizet,
Anc mot non sonet,
E quan venc a la quarteta :
« Senher a vos mi ren[1]. »

« Un beau matin, je me levai avant l'aube. Je m'en allai dans un verger pour cueillir la violette. Et j'entendis de loin un beau chant. En regardant, je vis une gaie bergère gardant ses agneaux.

« Dieu vous sauve, dame bergère, à la couleur de rose; je m'étonne fort que vous soyez seule. Si vous daignez l'accepter, je vous donnerai (ms. *farai*) un bliaut, tissé menu, avec fils d'argent.

« Je vous tiens pour fou, chevalier, car vous me demandez ce qu'il ne me plaît pas de vous accorder. J'ai un père et une mère, j'aurai un mari, et, s'il plaît à Dieu, ils m'honoreront.

« Adieu, adieu, chevalier, mon père m'appelle; je le vois labourer là-bas et défricher avec des bœufs cette lande; nous semons le blé, nous en cueillerons beaucoup, et, si vous voulez en acheter, nous vous donnerons du froment. »

Quand il la vit partir, il courut après elle; il la prit par sa blanche main et la renversa sur l'herbe; il l'embrassa trois fois sans qu'elle dît mot; mais

1. J. Audiau, *La pastourelle...*, p. 98.

Digitized by Google

à la quatrième elle dit : « Seigneur, je me donne à vous. »

Un des côtés les plus intéressants de cette composition est son caractère populaire. La fin seule suffirait à le montrer. Ce caractère apparaît dans les détails, comme dans les réponses de la jeune fille. Le quatrième couplet surtout, avec son tableau champêtre, si complet dans son raccourci, nous éloigne de la poésie conventionnelle : le réalisme et la vie y remplacent l'artifice; et c'est chose rare chez les troubadours.

Une question se pose à propos de cette pastourelle : est-elle d'un troubadour toulousain? Ne connaîtrons-nous jamais le nom du poète à qui nous devons ce joyau? Cette pièce se trouve dans un seul manuscrit de Paris, du XIV^e^ siècle, au milieu de poésies anonymes, mais dont la plupart appartiennent à Guiraut d'Espagne. Ce n'est pas le lieu d'instituer ici une discussion serrée sur cette question d'attribution. H. Suchier, qui s'en est occupé, déclare que cette pastourelle n'est sûrement pas de Guiraut[1]. C'est surtout en se fondant sur des raisons métriques que Suchier paraît être arrivé à cette conclusion. Acceptons provisoi-

1. Cf. Ludwig Rœmer, *Die volkstümlichen Dichtungsarten der altprovenzalischen Lyrik*, p. 66. L'éditeur de Guiraut d'Espanha, M. Hoby, serait assez disposé à attribuer la pièce à ce troubadour. Cf. Hoby, p. 118, n. 1.

Digitized by Google

rement ce jugement, car nous n'avons rien à lui opposer, et passons à Guiraut d'Espagne[1], pour étudier ses poésies authentiques.

Nous ne connaissons rien de la vie de ce troubadour. Chabaneau suppose avec vraisemblance qu'il appartenait à une famille de ce nom qui a fourni au XIII^e siècle plusieurs capitouls. Il serait né au début du XIII^e siècle, et son activité poétique se serait exercée entre 1245 et 1265[2].

Il nous reste de lui une quinzaine de poésies lyriques, dont la plupart se trouvent dans un seul manuscrit. Cela ne doit pas nous surprendre, car c'est le cas pour la plupart des troubadours de la décadence[3].

Guiraut d'Espagne fut un ami du comte d'Anjou, environ à la même époque où son compatriote Aimeric de Pégulhan était l'ennemi du même per-

1. Ses poésies ont été éditées par M. Hoby, sous le titre suivant : *Die Lieder des Trobadors Guiraut d'Espanha*, Fribourg (Suisse), 1915. (Thèse de Fribourg.) — Cf. aussi P. Savj-Lopez, *Le rime di Guiraut d'Espanha*, in *Studj Medievali*, I, 394-409.

2. Dates hypothétiques proposées par Hoby, *op. laud.*, 120-121.

3. Nous savons, par l'envoi d'une de ses poésies (XI), qu'il était en relations avec le comte de Rodez, Hugues IV (1227-1274), et cela ne manque pas d'intérêt, étant donné le rôle de la cour de Rodez dans la deuxième moitié du treizième siècle. — Cf. J. Anglade, *Le troubadour Guiraut Riquier*, Paris, 1905, p. 169 sq.

Digitized by Google

sonnage, en qui il voyait, comme d'autres troubadours provençaux, un ennemi des comtes de Toulouse et un oppresseur de la Provence. Guiraut d'Espagne. ne paraît pas avoir eu vis-à-vis des hommes du Nord les mêmes sentiments que beaucoup de ses contemporains. Charles d'Anjou était poète lui-même et cherchait à se faire une cour de troubadours et de trouvères. Mais il lui manquait un des moyens les plus sûrs de les attirer, c'était l'argent. Nul doute que s'il avait été plus riche ou peut-être moins avare, il n'eût attaché à sa fortune plusieurs des troubadours qui écrivirent contre lui. Il faut se reporter aux habitudes du temps pour mieux juger nos poètes et ne pas les accuser de manque de caractère et de versatilité; les accusations de ce genre ne sont pas de mise à propos du Moyen âge.

Parmi les quinze poésies lyriques attribuées à Guiraut d'Espagne, deux ou trois sont des chansons. Voici le début de l'une d'elles :

Qui en Pascor non canta no·m par gais,
Pus l'auzelet comenson lur dous chan
Per la frescor del temps e pel verjan
D'amor que bat; mas ieu suy batutz mays;
Est'ochaizons joi e chantar m'adutz,
Tan suy tostems ben-volens non-volgutz
De la bella de cuy mi fai atendre
Amors selh joy que d'autra no denh pendre.

Digitized by Google

« Qui au temps de Pâques ne chante pas ne me paraît pas gai, puisque les oiselets commencent leurs chansons par suite de la fraîcheur du temps et des verges d'amour qui les battent ; mais moi je suis battu davantage ; c'est le motif qui m'amène la joie et le chant, tellement je suis toujours de bonne humeur, quoique je n'obtienne rien de la belle de qui Amour me fait attendre la joie que je ne veux pas avoir d'une autre[1]. »

Les chansons de Guiraut sont peu intéressantes et ne s'éloignent ni par le fond ni par le style des chansons les plus banales des troubadours médiocres.

Guiraut d'Espagne est surtout connu comme auteur de *danses* et de *ballades*. La *danse* est un genre qui est peu représenté dans l'ancienne poésie méridionale ; plusieurs de ces compositions sont remarquables par leur caractère populaire. En voici un exemple, qui nous changera un peu de la poésie trop artificielle des troubadours :

A l'entrada del tens clar — *eya*
Per joya recommençar — *eya*
E per jelos irritar — *eya*
Vol la Regina mostrar
Qu'el' es si amoroza.

1. Appel, *Prov. Inedita*, p. 165.

Digitized by Google

(Refrain) A la vi', a la via, jelos !
Laissaz nos, laissaz nos
Ballar entre nos, entre nos !

El'a fait per tot mandar — *eya*
Non sia jusqu'a la mar — *eya*
Piucela ni bachalar — *eya*
Que tuit non vengan dançar
En la dansa joyosa.

Lo Reis i ven d'autra part — *eya*
Per la dansa destorbar — *eya*
Que el es en cremetar — *eya*
Que hom no li voill' emblar
La Regina avrillosa.

Mais per nient lo vol far — *eya*
Qu'ela n'a sonh de vielhart — *eya*
Mais d'un leugier bachalar — *eya*
Qui ben sapcha solaçar
La domna savoroza.

Qui donc la vezes dançar — *eya*
E son gent cors deportar — *eya*
Ben pogra dir de vertat — *eya*
Qu'el mont non aia sa part
La Regina joioza.

A la vi', a la via, jelos,
Laissaz nos, laissaz nos
Ballar entre nos, entre nos[1].

1. Texte de Crescini, *Manualetto*, 2e édition, p. 243. J. Anglade, *Anthologie des Troubadours*, p. 11. La pièce ne se trouve que dans un manuscrit et sous une forme francisée.

Digitized by Google

« A l'entrée du temps clair — *eya,* pour recommencer la joie — *eya,* et pour irriter le jaloux — *eya,* la reine veut montrer qu'elle est si amoureuse.

« En arrière, en arrière, jaloux; laissez-nous, laissez-nous danser entre nous, entre nous.

« Elle a fait partout mander — *eya,* qu'il n'y ait jusqu'à la mer — *eya,* jeune fille ni bachelier — *eya,* qui ne viennent tous danser en la danse joyeuse.

« Le roi y vient d'autre part — *eya,* pour troubler la danse — *eya,* car il est pris de frayeur — *eya,* qu'on ne lui veuille enlever la reine du printemps.

« Mais pour néant elle ne le veut — *eya,* car elle n'a pas besoin d'un vieillard — *eya,* mais d'un léger jeune homme — *eya,* qui sache bien faire amuser la dame aimable.

« Si vous l'aviez vue danser — *eya,* et agiter son beau corps — *eya,* vous pourriez dire en vérité — *eya,* que dans le monde elle n'eut pas sa pareille, la reine joyeuse. »

Voilà une des perles de la poésie méridionale au Moyen âge. Elle remonte au XII^e^ siècle. Pour en apprécier toute la saveur, il faut la lire dans le texte et ne pas oublier que cette danse était chantée : un heureux hasard nous en a même conservé la musique[1].

On voit tout ce qu'il y a de populaire soit dans

1. A. Restori, *Revista musicale italiana,* II (1895), p. 21.

Digitized by Google

le thème, soit dans le refrain. C'est une jeune reine qui veut s'amuser, comme toute femme jeune ou qui croit l'être. Elle veut s'amuser avec des jeunes gens, jeunes filles ou « bacheliers »[1]. Et que le jaloux — c'est ordinairement le mari que l'ancienne langue d'Oc désigne ainsi — ne vienne pas troubler la danse : « Arrière, arrière, le jaloux, laissez-nous danser entre nous. » Si l'on songe qu'il y a plus de sept siècles que cette pièce a été écrite, on voit quelles sources abondantes de poésie jaillissaient, un peu partout, à cette époque, dans notre sol languedocien[2].

Les *danses* de Guiraut d'Espagne sont loin d'avoir le même charme. Le genre devenu artistique, de populaire qu'il était, paraît faux. Ces poésies sont courtes, les sujets n'ont rien d'original. Ce sont tantôt les thèmes de la poésie courtoise, qui se retrouvent étriqués dans ces petites compositions, tantôt des plaintes personnelles du poète sur la rigueur de sa dame; au fond, rien de bien vivant[3].

1. Le « bachelier » au Moyen âge est le jeune homme de noble famille aspirant à être nommé chevalier. Le mot a aussi le sens de « jeune homme » en général.

2. Il y a encore quelques danses populaires du genre de celle-ci ; mais elles sont peu nombreuses : six en tout, en y comprenant celle que nous venons de citer.

3. Cf. cependant une assez jolie *baladela : Lo fins cor qu'ieu·s ai* (Éd. Hoby, XV).

Digitized by Google

Ce qui en formait sans doute l'intérêt pour la société du temps, c'était la forme métrique et la musique. Pour la musique, nous ne pouvons guère en juger : car il ne nous reste pas de mélodies des danses de Guiraut d'Espagne, sauf pour les quatorze premiers vers de l'une d'entr'elles[1].

Quant à la forme, nous pouvons en juger plus facilement. Ce que Guiraut d'Espagne recherche surtout, c'est l'allitération et les rimes dérivées[2]. Ce sont déjà des signes de décadence. Non qu'ils n'aient pas existé de très bonne heure dans la littérature méridionale, mais ils y étaient pour ainsi dire épars. Aussi ce genre si faux, rendu plus faux encore par une recherche exagérée d'ornements purement externes fut-il cultivé avec hon-

1. H. Suchier, *Denkmäler der provenzalischen Literatur*, p. 551.

2. Il y eut aussi des danses religieuses : rien de commun avec le *Jongleur de Notre-Dame*.

Voici deux exemples de rimes dérivées et d'allitérations :

« Dona, sitot no·us es *preza*
De l'amor don ieu soi *pres*,
Autra no·m pot far *conqueza*
Tal per qu·eu sia *conques*. »

« Si la bella que·m *plai* no·m *plai*,
Mos *plazers* jois *plazers* no·m *plaia*. »

Les *Leys d'Amors* donnent des détails nombreux sur la *dansa* et on trouve, dans une des rédactions, le schéma métrique de ce genre. Cf. *Leys d'Amors*, éd. J. Anglade, I, 121.

Digitized by Google

neur par les littératures qui imitèrent de très près la littérature de l'école toulousaine, en particulier par la littérature catalane.

*
* *

Le troubadour Peire Guilhem est contemporain de Guiraut d'Espagne.

Une très courte biographie en quelques lignes nous dit : « Peire Guillems si fo de Tolosa, cortes hom e ben avinens d'estar entre las bonas gens. E fez ben coblas, mas trop en fazia ; e fez sirventes joglaresc e de blasmar los baros. »

« Peire Guilhem était originaire de Toulouse. Ce fut un homme courtois et de bonne compagnie. Il faisait bien les strophes, mais il en faisait trop. Il fit un sirventés à la manière des jongleurs et d'autres où il blâmait les grands ».

Remarquons deux points dans cette biographie : la facilité du poète, qui faisait trop de vers, et la mention du *sirventes joglaresc*. C'est un genre assez étrange que celui-là : il a fleuri surtout pendant la période de la décadence. On n'en trouve que trois mentions dans les biographies[1].

Il y a eu de longues discussions au sujet de ce

1. Cf. Fr. Witthoeft, *Sirventes joglaresc*. Marbourg, 1891.

Digitized by Google

genre. Il semble d'après l'ensemble de la discussion qu'il faille entendre par *sirventes joglaresc* non pas un sirventés fait pour un jongleur, mais « à la manière des jongleurs », c'est-à-dire une poésie où l'on faisait l'éloge de la générosité et de la libéralité et la critique de l'avarice. Et ceci nous ramène à cette vérité déjà exprimée : jongleurs et troubadours ne vivaient, en général, que de la faveur des grands. De là les éloges excessifs de défauts qui ne nous paraissent pas désirables dans la vie, comme la prodigalité, et la critique de qualités qui nous paraissent préférables, comme l'ordre, l'économie et la discrétion dans les dépenses purement somptuaires.

Des deux seules poésies lyriques qni nous restent de Peire Guilhem, l'une peut passer pour un sirventés *joglaresc*. Il s'y montre dur envers ceux qu'il appelle les « mauvais », qui sont sans doute ceux qui ne donnent pas assez, et au contraire aimable pour les « preux », pour les « vaillants », pour tous ceux qui sont peut-être ornés de hautes qualités morales, mais qui surtout savent donner et dépenser sans compter. Voici une strophe qui nous montrera quelle est sa conception de la vie :

« Un grand seigneur ne me plaît pas, s'il n'est pas amoureux; je n'aime pas une dame qui n'accueille pas gentiment, ni un jeune homme qui ne sert pas la joie, ni une jeune fille qui n'a pas de

Digitized by Google

jolies réponses; je n'aime pas un riche avare ni un jongleur ennuyeux... »

Une autre poésie intéressante de Peire Guilhem est sa tenson avec Sordel[1]. On se souvient de la vie peu édifiante de ce personnage (cf. *supra*, chap. III) et de la transformation que Dante lui a fait subir en l'admettant dans la *Divine Comédie*. On se souvient aussi qu'il tensonna avec Aimeric de Pégulhan; il fut aussi en relations avec Montanhagol. Peire Guilhem et Sordel traitent dans leur tenson le sujet suivant : l'amour platonique... et l'autre.

Détail piquant : c'est le troubadour italien, dont nous connaissons la vie peu morale, qui défend l'amour platonique. « Sordel, lui dit Peire Guilhem, je n'ai jamais vu un amant de votre nature; car les autres amants aiment l'amour charnel, et vous, vous méprisez ce qui est l'objet des désirs des autres. »

« Je veux de ma dame, dit Sordel, joie et honneur, Peire Guilhem, et si elle y mêlait un peu de saveur d'amour, par pitié et non par devoir, je laisserais aux autres tous les plaisirs qu'ils désirent et je me contenterais de celui-là. »

1. C. DE LOLLIS, *Vita e Poesie di Sordello di Goito*. Halle, 1896, n° XVIII.

Digitized by Google

Ce n'est pas la seule fois que Sordel a exprimé ces idées : elles apparaissent dans d'autres tensons, et sous une forme encore plus expressive.

Ne nous y trompons pas cependant. Il ne faut pas voir dans ces déclarations l'écho des sentiments sincères de notre poète. Moins que tout autre, le ravisseur de Cunizza était qualifié pour exalter l'amour platonique. Mais, en parlant ainsi, il subissait l'influence de son époque, c'est-à-dire de la deuxième moitié du XIII^e^ siècle. La conception de l'amour devient de plus en plus mystique. Elle l'était déjà dans la période classique de la poésie méridionale et elle n'eut pas de peine à s'élever de plus en plus au-dessus de la terre, où est en somme son vrai domaine, pour remonter vers le ciel et s'y transfigurer.

Nous allons voir un exemple frappant de cette transformation chez un autre troubadour de la même époque, Guilhem Montanhagol. Mais auparavant disons quelques mots d'une jolie poésie narrative de Peire Guilhem.

C'est un poème allégorique[1] : le troubadour nous raconte qu'il rencontra un jour, sur une route voisine de Toulouse, un chevalier d'une beauté écla-

1. Quatre cent cinquante vers environ. RAYNOUARD, *Lexique Roman*, I, 405-417.

Digitized by Google

PEIRE GUILHEM

UNIV. OF CALIFORNIA

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

tante. Sa chevelure était blonde; il avait les yeux « vairs et amoureux »; les dents étaient blanches, la bouche fraîche et rieuse; le cou était large, « la gorge était plus blanche — Que neige, ou fleur sur la branche ». Il avait de belles épaules et la taille mince. Son manteau et son olifant étaient couleur de violette, de rose et de fleurs vermeilles. Il montait un palefroi splendide, admirablement harnaché et caparaçonné. « On n'avait jamais vu cavalier si beau, ni si hardi! »

A côté de lui marchait une femme plus blanche que la neige. Blonde, elle aussi, ses cheveux ressemblaient à de l'or. Elle montait, comme le chevalier, un magnifique cheval à la robe blonde. Derrière ce couple venaient un écuyer et une « damoiselle » (*donzella*), dont les cheveux étaient si longs qu'ils recouvraient, en retombant, toute la selle. Elle chantait une jolie chanson.

Les voyageurs mystérieux invitent le troubadour à prendre part à une collation, un vrai pique-nique. La damoiselle avait étendu sur le gazon un tapis magnifique, où étaient brodés « oiseaux, bêtes et fleurs ». Après le repas, le beau chevalier se fait connaître : « Peire Guilhem, lui dit-il, sachez que je suis le Dieu d'Amour. La Dame vêtue de fleurs est Pitié (*Merces*). La Damoiselle est Pudeur (*Vergonha*) et l'Écuyer Loyauté (*Leutatz*). » « Je voudrais en savoir davantage, dit le poète;

Digitized by Google

je voudrais surtout connaître la naissance et l'essence de l'Amour. » « La flamme d'amour, lui répond le Dieu, son feu et sa chaleur naissent dans le cœur. La volonté l'élève et l'imagination, qui court plus vite que le vent, l'engendre. Cette flamme vit de joie et d'allégresse, son feu s'embrase avec les gais plaisirs, et les mensonges des hommes grossiers l'éteignent... Quant à mon archer, Loyauté, il frappe de sa flèche l'homme faux et triste. Et nul ne veut guérir, car la flèche entre, en même temps que les soupirs, par les yeux et par les oreilles. Et voyez la grande merveille! D'un seul coup elle fait un corps de deux corps... »

La pièce est d'abord intéressante par les descriptions des personnages, de leurs costumes et de leurs montures. Il y a là une grande recherche de l'éclat et du brillant dans le style. La scène se passe par un beau matin d'été, par un « temps doux, clair et serein, à la saison où l'alouette chante ».

Le cadre est magnifique et il faudrait citer toute une partie de la pièce pour l'admirer. « Les oiseaux cessaient de chanter » en entendant le chant d'amour de la « damoiselle ». Toute cette première partie déborde de joie; on y sent une poésie fraîche et jeune, déjà romantique par l'éclat des descriptions et par l'émotion de la pensée. La deuxième partie est plutôt didactique; mais les confidences du Dieu

Digitized by Google

d'Amour y revêtent encore cette couleur que le Dieu donne à tout ce qu'il touche. La pièce est d'un poète bien doué; il semble même plus à son aise dans la poésie narrative, où il avait peu de modèles, que dans la poésie lyrique, où des traditions et des règles l'ont peut-être contraint et gêné.

M INITIALE DES *Leys d'Amors*.

Guilhem Montanhagol était, d'après la biographie anonyme, un chevalier de Provence[1]. Il composait surtout des chansons en l'honneur de dame Jausserande de Lunel. Il y a, parmi ses

1. C'est probablement une erreur, comme l'a démontré M. J. COULET, *Le troubadour Guilhem Montanhagol*. Toulouse, 1898 (*Bibl. Mérid.*, 1re série, t. IV). Cf. Introd., p. 30. Prononcer *Montagnagol*, *nh* étant équivalent de *gn*.

Digitized by Google

poésies, une chanson pleine d'allitérations et qui commence ainsi :

A Lunel lutz una luna luzens,
Que dona lum sobre totas lugors[1].

(Éd. Coulet, I.)

Il avait voyagé en Espagne et avait peut-être pris part au siège de Valence et à la conquête de Majorque par Jacme Ier le Conquérant.

A la nouvelle que Charles d'Anjou allait épouser la fille et héritière du comte de Provence, il compose un sirventés énergique. « La Provence s'appellera désormais la terre de la trahison; car elle a changé un noble et vaillant seigneur pour un mauvais, et à cela elle perd son honneur[1]. »

Montanhagol avait une grande sympathie pour le comte de Toulouse, Raimon VII. Au moment où le soulèvement de 1242 échoua, Montanhagol écrivit une vive satire contre ceux qui avaient fait défection, comme le comte de la Marche et le comte de Foix, et ceux qui n'avaient pas tenu parole, comme le roi d'Aragon[2].

1. « A Lunel luit une lune luisante, qui donne une lumière supérieure aux autres lueurs. »
2. Ed. Coulet, V.
3. Ed. Coulet, III.

Digitized by Google

Il était le beau-frère d'un troubadour toulousain, Pons Santolh, de qui il ne nous reste qu'une composition, qui est précisément un *planh* ou plainte funèbre sur la mort de son beau-frère. On y sent quelque sincérité, chose rare dans les compositions de ce genre.

Amezurats com nobla creatura
Endreg de Dieu fos say e de la gen;
E sembla be que Dieus y mes sa cura
Quan vos formet, qu'elh e·l mons engalmen
Son d'un voler, quecx ab se vos aven...

Dregz drechuriers, Dieus dignes, Merces pura,
Non drechuran, mas humils humilmen
Vos clam....
Qu'en Paradis Sant aparellamen
De corona de vida dignamen
L'aparelletz e·lh detz revestimen
Si·us platz de celestial vestidura.

Maire de Dieu, Regina resplanden,
Per vos resplan lo mons de salvamen,
Qu'ans que Dieus fes de vos avenimen
Era·l segle salvatios escura;
Per merce·us prec qu'est vostre ben-dizen
Regardetz si com vostra creatura.

(Ed. Coulet, p. 198.)

« Vous fûtes, dans votre vie, comme une noble créature, droit envers Dieu et envers le monde;

Digitized by Google

il semble que Dieu mit son soin à vous créer, car lui et le monde sont unanimes à vous louer et chacun vous garde avec lui...

« Dieu juste, Dieu digne, pure Pitié, je vous supplie humblement de l'orner dans le Saint Paradis de la couronne de vie et de le revêtir, s'il vous plaît, de vêtements célestes.

« Mère de Dieu, Reine resplendissante, par vous le monde resplendit de salut; car avant que Dieu prît en vous naissance, la rédemption était obscure pour le monde; je vous prie, par pitié, de regarder comme votre créature le fidèle qui vous adresse ces vers. »

C'est ainsi que, vers l'an 1260, un poète toulousain recommandait à Dieu et à la Vierge l'âme de son beau-frère défunt. Cette poésie a un caractère familial et religieux qui lui donne une certaine originalité; et si elle ne révèle pas un grand poète, elle prouve, comme le montre le texte languedocien, que Pons Santolh était un bon versificateur.

Nous soulignerons, en terminant, deux points importants de l'œuvre de Montanhagol. Le premier est sa haine de l'Inquisition : nous reviendrons sur ce point dans le chapitre suivant. Mais c'est surtout sa conception de l'amour qui nous intéresse. Montanhagol est un des troubadours

Digitized by Google

chez qui on observe le mieux la transformation de l'amour profane en amour mystique. « Amour n'est pas un péché, mais une vertu, qui fait les méchants bons et rend les bons meilleurs. »

« Car l'amour réclame un cœur pur, dit son éditeur résumant sa doctrine; on n'est digne d'amour que si on sait se garder des fautes, si l'on n'est pas également indifférent au bien et au mal, et l'amour va à la vertu[1]. »

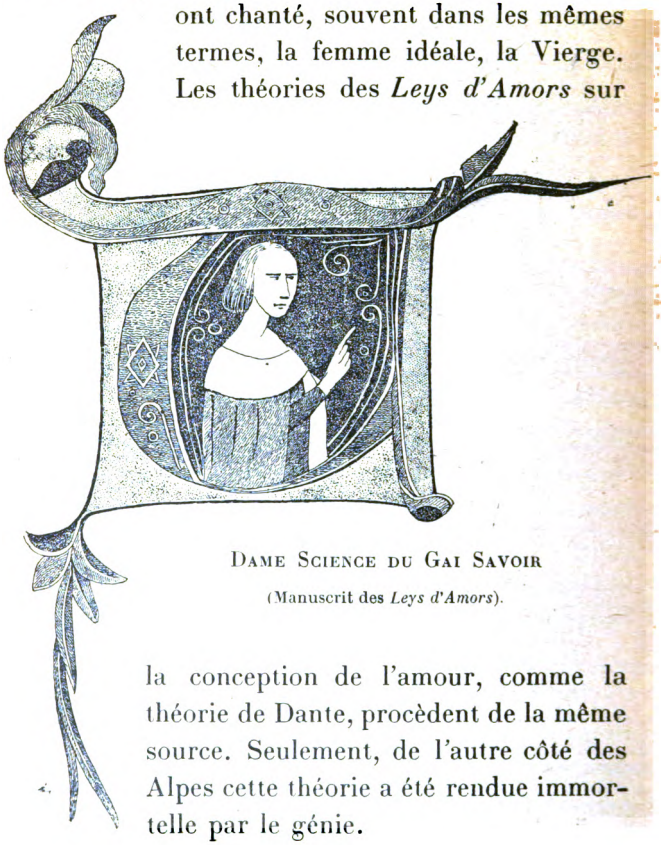
Et voici un passage plus caractéristique que tous les autres : « Les amants doivent bien servir de bon cœur Amour, car l'amour n'est pas un péché, mais une vertu, qui rend les mauvais bons et les bons meilleurs et met l'homme en voie de bien faire tous les jours; *et d'amour vient la chasteté* (*D'amor môu castitatz*), car qui s'entend bien en amour ne peut par la suite mal se conduire[2]. »

Or cette théorie, Montanhagol n'est pas seul à l'exprimer : elle est commune à la plupart des poètes de son temps, dans le Midi de la France comme en Italie. Elle gagne peu à peu et aboutit dans ce dernier pays à la conception de l'amour mystique des auteurs du *dolce stil nuovo* et de Dante. Le vers de Montanhagol sur l'amour et la chasteté

1. Coulet, *op. laud.*, p. 49 sq.
2. Ed. Coulet, n° II.

Digitized by Google

peut servir d'épigraphe à la *Vita Nuova*. En France aussi, cette conception aboutit à l'amour mystique; les mêmes poètes qui ont chanté la femme terrestre ont chanté, souvent dans les mêmes termes, la femme idéale, la Vierge. Les théories des *Leys d'Amors* sur



Dame Science du Gai Savoir

(Manuscrit des *Leys d'Amors*).

la conception de l'amour, comme la théorie de Dante, procèdent de la même source. Seulement, de l'autre côté des Alpes cette théorie a été rendue immortelle par le génie.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

Les Troubadours et la Croisade contre les Albigeois. — Bernart de Rouvenac et Sicart de Marvejols. — L'Inquisition et les Troubadours de Toulouse. — Guilhem Montanhagol, Guilhem Anelier. — Guilhem Figueira et la Papauté.

La première moitié du XIII^e^ siècle est pour le Languedoc, et surtout pour Toulouse, une époque tragique. On sait de quels deuils et de quelles ruines la Croisade contre les Albigeois a couvert le Midi. Les dates qui marquent les différentes étapes de cette marche vers la décadence sont les suivantes : 1213 (bataille de Muret), 1218 (Concile de Latran), 1229 (traité de Meaux, Concile de Toulouse et établissement de l'Inquisition), 1242 (soulèvement du Comte de Toulouse), 1249 (mort de Raimon VII).

La Croisade amena la disparition de la plupart des cours méridionales, qui étaient depuis les origines de la chevalerie des foyers de poésie. La plupart des grands seigneurs languedociens avaient en effet lutté aux côtés du Comte de Toulouse ; ce sont eux qui eurent à supporter, de la vallée du Rhône jusqu'à celle de la Garonne, et jusqu'aux

Digitized by Google

Pyrénées, les conséquences de la défaite : diminution de domaines, par suite de revenus, confiscations, exil, exactions de tout ordre. Or on sait que les conditions de la vie des troubadours étaient telles que la poésie était frappée, durement quoique indirectement, par le même coup qui frappait ses protecteurs.

Aussi est-ce le moment où les troubadours, surtout languedociens, émigrent vers les pays voisins : la Catalogne, l'Aragon, la Castille ou l'Italie. Il y eut encore, en Castille et en Aragon, presque jusqu'à la fin du XIII^e^ siècle, des protecteurs éclairés des troubadours. At de Mons, de Toulouse, fut le poète favori de Pierre III, roi d'Aragon, et Alfonse X, le roi savant, protégea jusqu'à la fin de son règne (1284) d'éminents troubadours, comme Guiraut Riquier[1].

Quant à l'Italie, elle resta presque aussi longtemps une terre très hospitalière à nos poètes ; ils continuèrent à trouver, soit à la cour de Frédéric II, soit dans les petites cours du Nord, un sympathique accueil.

C'est vers le roi d'Aragon que se tournaient le chevalier-poète Bernart de Rouvenac[2], et surtout

1. Cf. J. ANGLADE, *Le troubadour Guiraut Riquier*, p. 105-168.

2. Rouvenac, dép. de l'Aude, arr. de Limoux. Ses poésies, au nombre de quatre, ont été publiées par G. BOSDORFF,

Digitized by Google

ce troubadour peu connu, Bernart Sicart de Marvejols, dont il ne nous reste qu'une pièce, mais une pièce d'une grande vigueur et par moments d'une belle éloquence.

Bernart de Rouvenac reproche au roi d'Aragon de ne pas intervenir plus activement dans les affaires du Midi. Il blâme Jacme le Conquérant et le roi d'Angleterre, Henri III, de ne pas faire alliance entre eux. Le Comte de Toulouse n'est pas épargné pour sa faiblesse. Mais le roi d'Aragon avait dirigé son activité politique vers d'autres buts : la conquête du royaume de Valence et de Majorque. Quant au roi d'Angleterre, il lui était difficile, surtout après l'échec du soulèvement de 1242, d'intervenir pour le Comte de Toulouse.

De Sicart de Marvejols nous ne connaissons qu'un énergique sirventés. En voici quelques passages :

« Avec un grand chagrin, je fais un sirventés cuisant. Dieu! qui peut dire ni savoir mon tourment! car, quand je réfléchis, je suis dans une grande tristesse. Je ne puis écrire ma tristesse ni ma colère... Tous les jours je m'irrite et je vis dans la colère; la nuit je soupire en veillant ou en

Bernard von Rouvenac... Erlangen, 1907. (Extr. des *Roman. Forschungen*, XXII, fasc. 3 (thèse de Rostock).

Digitized by Google

dormant; de quelque côté que je me tourne, j'entends la gent courtoise qui crie humblement aux Français : « Sire ! » Les Français accordent la pitié, pourvu qu'ils voient le butin. Ah ! Toulouse et Provence, terre d'Argence, Béziers et Carcassés, comme je vous ai vues et comme je vous vois !

Ai Toloza e Proenza,
E la terra d'Argensa,
Bezers e Carcassey
Quo vos vi e quo·us vey[1] !

Ce cri de regret, d'autres troubadours le poussèrent, et parmi eux plusieurs sont originaires de Toulouse. Nous allons donc voir comment Montanhagol, Guillem Anelier et Guilhem Figueira jugèrent le nouvel état de choses.

La guerre avait ruiné la plupart des grands seigneurs du Midi, et nous avons indiqué quel contrecoup cette ruine avait produit sur la poésie elle-même.

Mais il y eut un autre événement dont le contrecoup fut peut-être encore plus grave et plus profond : ce fut l'établissement de l'Inquisition. Le traité de Meaux (1229) reconnut ce tribunal extra-

1. Milá, *Trovadores en España*, 2e éd., p. 181.

Digitized by Google

ordinaire, s'il ne le créa pas; il fonctionna régulièrement à partir de 1233.

Nous ne voulons pas étudier ici son rôle historique et politique, ni la juger au point de vue social et moral. Il ne serait pas d'ailleurs difficile,

UN HÉRÉTIQUE DANS LES FLAMMES.

tout en gardant la mesure, de trouver chez les meilleurs historiens du catholicisme la condamnation de ce tribunal, redoutable toujours, mais souvent inutilement cruel et injuste, comme la plupart des tribunaux d'exception[1].

Demandons-nous plus simplement quelle fut son attitude vis-à-vis de la poésie méridionale. Il ne semble pas, au premier abord, que l'Inquisition ait

1. Voir sur l'Inquisition : LEA, *Histoire de l'Inquisition*, trad. fr., Paris, 3 vol.

Digitized by Google

persécuté les poètes ou qu'elle ait proscrit leurs œuvres. Du moins nous n'avons pas de témoignages à ce sujet, sauf un seul, mais qui est assez important[1]. Dans l'interrogatoire d'un hérétique, les juges lui demandent s'il n'a pas lu les poésies de Guilhem Figueira, qui était, nous le verrons tout à l'heure, un grand ennemi de la papauté.

Nous ne connaissons pas d'autre fait de ce genre dans les interrogatoires de l'Inquisition. Nous ne savons pas non plus qu'elle ait poursuivi les recueils de poésie, les anthologies du temps. Elle se préoccupait davantage des traductions des livres saints en langue vulgaire, car il y avait là vraiment un danger pour l'orthodoxie.

Et cependant les troubadours de la décadence font entendre de graves paroles. Guiraut Riquier et Folquet de Lunel disent, en parlant de la poésie, que les chefs religieux du temps la considèrent comme un péché[2].

C'est qu'en effet, en se plaçant au point de vue

1. A. Jeanroy, *Revue des Deux-Mondes*, janv. 1889, p. 383.

2. E neis nostre rector
Dizon que peccatz es.
(Riquier, *Ep.*, xvi, 60.)

« Et même nos chefs religieux disent que c'est un péché. »
Cf. notre étude sur le troubadour Guiraut Riquier, p. 336.

Digitized by Google

théologique, cette poésie portait dès les origines la marque du paganisme. On sait comment les sociétés païennes ont été indulgentes à l'amour; mais il n'en a jamais été de même du christianisme qui, en dehors du mariage, l'a traité comme un péché. Et ce qu'il y avait de plus grave dans la théorie de l'amour provençal, c'est qu'il s'adressait presque exclusivement à la femme mariée : la théorie fondamentale de la poésie des troubadours était doublement immorale. Il aurait fallu pour l'admettre, et même pour l'absoudre, quelques-unes de ces âmes indulgentes, comme il y en a eu tant à la cour romaine. Mais, pendant cette période d'exaltation que fut la première moitié du XIII^e^ siècle en Languedoc, le rigorisme et l'ascétisme s'étaient emparés du monde religieux. Aussi cette poésie à demi-païenne, si elle ne fut pas formellement persécutée, ne trouva auprès du clergé que blâme et désapprobation.

De plus, l'Inquisition exerça une influence indirecte sur la poésie méridionale. Par ses jugements et par ses condamnations, grâce à l'appui des nombreux ordres religieux qui s'étaient établis dans le Midi, elle transforma l'âme de notre pays. C'est là un fait capital de notre histoire méridionale. Les inquisiteurs expulsèrent avec rudesse les mauvaises herbes et les volontés rebelles. Les Frères-Prêcheurs, les Frères-Mineurs, les Jacobins

Digitized by Google

convertirent les hérétiques moins endurcis. Par ces efforts réunis l'orthodoxie fut rétablie sur notre sol à demi-païen. Il en résulta un esprit nouveau qui n'était pas le même qu'avant la Croisade. Les derniers troubadours eurent bien l'impression du changement profond qui s'était produit autour d'eux.

Mais si le nouveau pouvoir religieux qui s'implantait dans le Midi était loin d'avoir les sympathies des troubadours, il en était de même du nouveau pouvoir politique, représenté par les Français.

On sait ce qu'était au commencement du XIIIe siècle la France, réduite à un petit royaume entouré de provinces puissantes et en général hostiles.

On sait également que ce que nous appelons le « patriotisme » n'y existait pas encore et qu'il fallut attendre la venue de la bergère lorraine pour que la chose et le mot prissent naissance.

Et il ne faut pas oublier enfin, pour juger avec justice les sentiments des hommes de ces temps lointains, que le Midi, s'il n'avait pas lui non plus d'unité « patriotique », avait une haute culture et une haute civilisation, qu'il était d'une autre langue et qu'il se sentait parfaitement étranger et hostile aux hommes du Nord qui l'avaient envahi et ruiné. Aussi il semble que l'âme des poètes du

Digitized by Google

MONTANHAGOL

UNIV. OF CALIFORNIA

Digitized by Google

UNIV. OF
CALIFORNIA

Digitized by Google

temps ait été remplie par la haine plus ou moins vigoureuse de l'Inquisition et de ses auxiliaires de tout ordre, clercs ou laïques, moines ou soldats envahisseurs.

Montanhagol, dont nous avons exposé la curieuse doctrine de l'amour, est un des premiers troubadours toulousains qui aient exprimé leur sentiment sur l'Inquisition. Il lui a consacré un sirventés, où la douceur de l'expression n'enlève rien à la force de la satire. Il se plaint au début des clercs et des Frères-Prêcheurs, qui défendent « ce qui ne leur plaît pas, à savoir que par souci de l'honneur on donne ou on fasse des libéralités[1] ». C'est là une plainte bien naturelle chez un troubadour. Le changement de mœurs qui se produit dans le Midi atteint les conditions mêmes de leur existence. Plus de dons, plus de libéralités, sauf pour les fondations pieuses dans les églises et les couvents. Les Frères-Prêcheurs, dont le zèle est infatigable, les Frères-Mineurs, leurs rivaux, plus doux et plus humains, mais aussi actifs, tous prêchent à outrance la nouvelle morale.

Mais voici plus spécialement pour l'Inquisition. « Maintenant les clercs se sont faits inquisiteurs et jugent selon leur caprice. Ce n'est pas que l'Inquisition me déplaise; j'aime au contraire qu'on pour-

1. Éd. Coulet, IV.

Digitized by Google

suive l'erreur, et qu'avec des discours persuasifs, sans haine, on ramène à la foi les hérétiques égarés; je veux aussi que, si on se repent, on trouve son pardon et que les inquisiteurs travaillent de telle sorte que le tort et le droit soient traités comme ils le méritent[1]. »

Ce n'était donc pas un mécréant ce bon poète de Toulouse, qui, au milieu de la persécution, trouvait ces accents charitables et humains. C'était certainement lui qui était dans la vraie tradition d'une religion qui se fonda d'abord par la douceur et par la justice.

Mais l'Inquisition ne se contentait pas de scruter les cœurs et les consciences; elle s'en prit même aux choses extérieures, aux parures et aux ornements du costume, surtout du costume féminin[2]. Et voici comment Montanhagol défend très judicieusement les droits des femmes à porter de belles étoffes, si tel est leur bon plaisir.

« Ils disent une folie bien plus grande, en prétendant que les étoffes d'or ne conviennent pas aux femmes. Pourtant, si une dame ne fait rien de pis, et si elle n'en conçoit ni orgueil ni hauteur, ce n'est pas pour une belle mise qu'elle perd Dieu

1. Éd. Coulet, IV, 19 sq.

2. A Toulouse et à Narbonne il y eut des règlements précis sur ce point.

Digitized by Google

et son amour. Personne en effet, si par ailleurs sa conduite est pure, ne s'aliène Dieu parce qu'il se met bien, et ce n'est pas parce qu'ils ont, eux, des vêtements noirs ou un froc blanc qu'ils conquerront le ciel, s'ils ne font pas autre chose...

« Sirventés, va vite vers le vaillant comte de Toulouse : qu'il lui souvienne de ce que lui ont fait les clercs et que désormais il se garde d'eux[1]. »

Une autre poésie de Montanhagol se rapporte à un événement qui eût pu avoir des conséquences considérables pour le Midi, s'il y avait eu plus d'unité dans l'exécution : c'est le soulèvement de 1242, concerté entre le comte de la Marche, le roi d'Angleterre, le comte de Toulouse et le comte de Foix, et auquel les rois d'Aragon et de Castille avaient aussi promis de prendre part. Le soulèvement échoua; le roi d'Angleterre fut battu à Taillebourg et à Saintes, le comte de la Marche, les comtes de Foix et de Rodez firent défection et Raimon VII fut obligé de se soumettre.

Le sirventés de Montanhagol est contemporain des événements. « Comte du Toulousain, plus j'examine les puissants, plus je vous vois au faîte de l'honneur... Nous avons vu la Marche, Foix et Rodez faire défection au premier danger. Si le roi

1. Éd. Coulet, IV.

Digitized by Google

Jacme (d'Aragon), à qui nous n'avons pas manqué de parole, eût tenu ce qui, dit-on, avait été convenu entre lui et nous, les Français, à coup sûr, auraient grande douleur et seraient dans les pleurs...

Sceau de Roger, comte de Foix (1241).

Anglais, couronnez-vous de fleurs ou de feuillages. Ne vous donnez aucune peine, même si on vous attaque, jusqu'à ce que l'on vous prenne tout ce que vous avez. »

Coms de Tolza, on plus esprim
Los ricx, vos vey de pretz al cim...
La Marcha, Fois e Rodes vim
Falhir ades als ops de prim....

Digitized by Google

Si·l reys Jacmes, cuy no mentim,
Complis so qu'el e nos plevim,
Segon qu'auzim, en gran dolor
Foran ab plor
Frances...

Engles, de flor
Faitz capel o de fuelha.
No·us detz trebalh,
Neis qui·us assalh
Tro qu'on tot vos o tuelha.

(Éd. Coulet, III.)

Nous allons retrouver les mêmes sentiments exprimés dans ce sirventés chez un des contemporains et des compatriotes de Montanhagol, le troubadour Guilhem Anelier. Il est l'auteur d'un long poème narratif sur la guerre de Navarre (1276-1277)[1]. C'est le récit en vers de douze syllabes des troubles intérieurs de la Navarre, au moment de l'arrivée des Français. Le poème, curieux au point de vue historique, n'a pas la belle allure épique de la *Chanson de la Croisade*[2].

1. *Histoire de la guerre de Navarre en 1276-1277* par Guilhem Anelier, de Toulouse..., publiée par Fr. Michel. Paris, 1856 (*Collection de Documents inédits de l'histoire de France*). Une première édition avait été publiée en 1849, à Pampelune, par D. Pablo Ilarregui.

2. Il nous reste encore de Guilhem Anelier quatre poésies

Digitized by Google

En dehors de ce long poème, les manuscrits ne nous ont conservé de Guilhem Anelier que quatre poésies lyriques, qui sont des satires politiques ou sociales.

Il s'y plaint de la décadence des traditions de libéralité et de générosité qui étaient si chères aux troubadours. Ces plaintes, on les avait entendues de bonne heure dans la littérature méridionale; mais elles empruntaient alors aux événements une force singulière. Et quant aux plaintes sur les rigueurs de l'Inquisition, sur les clercs et sur les Français, voici comment Guilhem Anelier les exprime :

« Maintenant je ferai, quoiqu'il ne me plaise pas de chanter vers ni chansons, un sirventés sur une mélodie joyeuse. Je sais que j'en serai blâmé; mais je suis serviteur du Maître qui pour nous souffrit le martyre et qui voulut mourir en croix; c'est pourquoi je ne crains pas de dire la vérité.

« Car je vois que les temps sont changés... La noblesse méridionale est déchue et les vilains grossiers, clercs et Français, que je déteste, sont honorés; je vois en vérité détruire le droit et Pitié et Honneur s'avilir : que Dieu m'en donne ce que j'en désire !

lyriques, éditées par Gisi : *Der Troubadour Guilhem Anelier von Toulouse : vier provenzalische Gedichte.* Soleure, 1877.

Digitized by Google

« Tant est grande leur convoitise que la droiture en est renversée et que tromperie et trahison sont appelées droit par eux ; aussi l'honneur, la libéralité, la joie et les rires disparaissent et nous voyons honorer les méchants qui ne peuvent honorer Dieu ni dire la vérité.

« Jongleurs, elle n'est plus aimée la fleur des vaillants barons, à qui jadis plaisaient réunions, courtoisie, générosité, joie et plaisir ; maintenant, si vous voulez dire autre chose, ils penseront à vous bafouer, car ceci ne leur plaît plus et l'avarice leur enlève le rire. »

Ar faray, sitot no·m platz
Chantar verses ni chansos,
Sirventes en son joyos,
E say qu'en seray blasmatz ;
Mas del Senhor sui servire
Que per nos suferc martir
Et en crotz denhet morir,
Per qu'ieu no·m tem de ver dire.

Quar vey que·l temps s'es camjatz...
E Paratges que chay jos
E vilas coutz son prezatz,
Clercx e Frances cuy azire,
Qu'ieu per ver vey dregz delir
E Merces e Pretz veuzir ;
Dieus m'en do so qu'ieu·n dezire.

Tant es grans lur cobeytatz
Que dreitura n'es al jos,

Digitized by Google

Et enjans e tracios
Es dreitz per elhs apellatz,
Don pretz, dos, solatz e rire
Franh, e vezem car tenir
Los malvatz que ges servir
Non podon Dieu ni ver dire.

Joglars, ben son desamatz
La flor dels valens baros
Cuy cortz, domneyars e dos
Plazion, joys e solatz;
Qu'er, si re als voletz dire,
Vos pessaran d'escarnir,
Quar ja no·ls pot abellir,
Qu'aver aver lur tolh rire.

(Mahn, *Werke,* III, 281.)

Voici une autre satire non moins curieuse et non moins hardie, qui paraît être composée pendant la jeunesse de Raimon VII, comte de Toulouse. Après plusieurs plaintes sur la décadence générale des mœurs, Anelier continue : « Mais voici qu'un enfant arrive au pouvoir; il est pour la Noblesse une lumière éclatante, car sans lui elle n'aurait aucune puissance, elle tomberait toujours plus bas; mais il lui est venu un si grand honneur de ceux qu'il a vaincus, et il a donné un tel exemple que les Français, qui sont ses voisins, en sont saisis de crainte.

« Aussi je prie Jésus-Christ de lui donner le

Digitized by Google

pouvoir et de vouloir bien le protéger de telle sorte que les clercs ne puissent lui causer du dommage, avec leurs trompeuses prédications; si grande est leur tromperie qu'ils brûleront au plus profond du feu d'enfer, car ils veulent tant d'argent que d'un pécheur ils font un homme chaste et pur.

« L'Église manque de son sens ordinaire, car elle veut mettre les Français là où ils n'ont légalement aucun droit; quant à ceux-ci, ils font peur aux chrétiens par un langage sans mesure et veulent que le monde leur soit soumis. »

Mas us efans cobra poder
Qu'es a Paratge lums e ray,
Que ses elh no pogra valer,
Ans er al bas per tostems may;
Mas tant a prés gran onramen
De selhs de cuy fetz planca e pont
Eychanple tal qu'ab cor temen
Son Frances, quar tan prop li son.

Don prec Jhesu Crist, que poder
Li don e que·l garde, si·l play,
Que clercx no·l puescon dan tener
Ab fals prezicx totz ples d'esglay,
Quar tan es gran lur trichamen
Qu'el fuec enfernal plus preon
Ardran, quar volon tant argen
Qu'om peccaire fan cast e mon.

A la Gleiza falh son saber,
Quar vol los Frances metre lay

Digitized by Google

On non an dreg per nulh dever,
E gieton Christias a glay
Per lengatge sens cauzimen,
Quar volon lo segle redon [1]...

Voici le début d'un autre sirventés :

El nom de Dieu, qu'es Paire omnipotens...
Fas sirventes e prec lui qu'el m'ampar...
Que no·m noguon clercx ab fals motz forbitz
Don mains homes an pel segle trazitz,
Qu'en van faiditz queren d'autruy lur vida,
Quar dreytz no·ls val ni·ls es razos auzida.

Tan son lassatz ab Franses fermamens
Qu'om no·ls auza lur fals ditz contrastar [2].

« Au nom de Dieu, qui est le Père tout puissant, qui voulut, pour nous sauver, se livrer à la mort, je fais un sirventés et je le prie de me protéger contre les clercs, de manière qu'ils ne puissent pas me nuire avec des mots trompeurs et doucereux (?), comme ils l'ont fait pour maints hommes, *qui s'en vont en exil mendiant leur vie près d'autrui;* car le droit ne les protège pas et on n'écoute pas leur raison.

Les clercs sont si fermement unis aux Français

1. Raynouard, *Choix*, IV, 272. Le sens du dernier vers est douteux.

2. Raynouard, *Choix*, V, 179.

Digitized by Google

qu'on n'ose pas contredire leurs paroles trompeuses... »

On remarquera encore ici que ces « anticléricaux » ne sont pas des impies; ils invoquent Dieu contre ses mauvais disciples et lui demandent de les protéger. Sur ce point Guilhem Anelier ressemble à Montanhagol et à Guilhem Figueira, comme on le verra tout à l'heure.

*
* *

« Guilhems Figueira[1] si fo de Tolosa, filhs d'un sartor, et el fo sartres. E quan li Frances agron Tolosa, el s'en venc en Lombardia. E saup ben trobar e cantar e fetz se joglars entre·ls ciutadins. Non fo hom queis saubes cabir entre·ls barons ni entre la bona gen, mas mout se fetz grazir als arlotz et a las putans et als ostes et als taverniers. E s'el vezia venir bon home de cort lai on el estava, el en era tristz e dolens, et ades se percassava de lui abaissar et de levar los arlotz[2]. »

« Guilhem Figueira était originaire de Toulouse; son père était tailleur et il fut lui aussi tailleur. Quand les Français occupèrent Toulouse, il s'en alla en Lombardie. C'était un bon poète et un bon

1. Cf. Emil Levy, *Guilhem Figueira, ein provenzalischer Troubadour*, Berlin, 1880. (Thèse de l'Université de Berlin.)
2. E. Levy, p. 30.

Digitized by Google

chanteur; il se fit jongleur dans les villes. Il n'était pas homme à se plaire dans la compagnie des grands et des gens bien élevés; mais il avait la sympathie des truands et des p..., des hôteliers et des taverniers. S'il voyait venir près de lui un homme de cour, il en était triste et dolent. Il s'efforçait alors de le rabaisser et d'exalter les truands. »

C'était évidemment un homme de mauvaise compagnie. Il semble d'ailleurs que les renseignements défavorables donnés sur son compte par le biographe provençal soient confirmés par le couplet d'Aimeric de Pégulhan signalé plus haut[1].

D'après son éditeur, Emil Levy, Guilhem Figueira serait né à la fin du XII[e] siècle, vers 1195. Il nous reste de lui une douzaine de pièces authentiques. Il fut en relations avec Blacatz, grand seigneur provençal, qui protégea la poésie, qui fut poète lui-même et qui échangea des couplets avec la plupart des troubadours du temps. Il est possible qu'en partant pour l'Italie Guilhem Figueira ait séjourné à la cour de Blacatz.

Guilhem Figueira fut en Italie un protégé de Frédéric II. Emil Levy se demande si un homme

1. Il se peut d'ailleurs aussi que le biographe n'ait eu d'autre source que ce couplet. Cf. *supra*, p. 103.

Digitized by Google

aussi mal élevé que lui séjourna vraiment à la cour de ce prince élégant et distingué, et il répond par la négative. Je crois au contraire que les mauvaises habitudes de Guilhem Figueira ne furent pas une cause suffisante pour lui faire refuser l'accès de cette cour. Il y avait plusieurs catégories dans ce monde de jongleurs et de troubadours, qui vivaient des faveurs des grands; et nul doute que notre homme n'ait fini par trouver la compagnie qui lui convenait.

D'autre part, il me paraît improbable que le troubadour qui a chanté si souvent Frédéric II ait vécu loin de sa cour. Car Guilhem Figueira fut un des partisans les plus dévoués de l'empereur. Comme d'autres troubadours de son temps, il voyait en lui un défenseur de la Cause méridionale et surtout un ennemi de la Papauté.

Voici quelques passages assez caractéristiques à ce sujet : « J'ai le désir d'envoyer un nouveau sirventés à l'Empereur à la gentille personne; j'ai besoin de me mettre à son service, car nul homme ne récompense mieux que lui; il met le pauvre hors de pauvreté, et quant au vaillant il le rend encore meilleur. » Faisant allusion, dans la même pièce, à un char portant mille onces d'or donné par Frédéric, Guilhem Figueira s'écrie : « *Ben aja, qu'aissi dona !* » — « Bonheur à celui qui donne ainsi ! »

Digitized by Google

Dans un autre de ses sirventés, il appelle son protecteur « fruit de jeunesse », « fruit d'honneur », « fruit de connaissance ». Dans un autre[1] il l'excite à prendre vengeance des Lombards révoltés contre

Sceau de Raimon VII comte de Toulouse.

son autorité (Levy, III). Lorsque Frédéric triomphe à Cortenuova (1237), Guilhem Figueira entonne un chant de triomphe, dans lequel il trouve moyen de faire entrer le nom du jeune comte de Toulouse, Raimon VII.

Les noms du comte de Toulouse et de Frédéric II se trouvent de nouveau unis dans un chant de

1. Composé entre 1226-1237.

Digitized by Google

croisade. Ce chant a un caractère personnel intéressant : le poète s'y accuse de ses folies et il voudrait en faire pénitence en suivant les croisés outre mer. « J'ai trop desservi Dieu, à mon escient. Aussi voudrais-je passer la mer, si je pouvais le faire honorablement... Mais comme je n'ai pas de richesse suffisante, je reste ici avec tristesse, en pensant à ce que j'ai mérité et à la récompense que recevront, plus que tous autres, ceux qui iront servir Dieu là-bas où il vécut humblement. » (Levy, I). « Je me rends à ce Dieu qui vint vraiment en la Vierge et voulut souffrir pour notre salut honte, douleur, mort, pitié, tourments et peine. »

Si Guilhem Figueira est un partisan fidèle de Frédéric II, il est, encore davantage, un ennemi des clercs, ce qui s'explique en partie par son origine toulousaine et par le milieu où il vivait. Voici quelques passages d'un sirventés écrit contre eux :

« Ces faux prêcheurs ont mis le monde en erreur, car ce sont eux qui font les péchés mortels. Il est vrai que nos pasteurs sont devenus loups ravisseurs; ils volent de tous côtés, tout en montrant un visage pacifique; ils réconfortent avec douceur leurs ouailles nuit et jour; puis, quand ils les ont en leur pouvoir, ces faux pasteurs les font mourir; et cela me désespère. »

« Et si vous blâmez ces faits, ils seront vos accu-

Digitized by Google

sateurs et vous serez excommuniés. Si vous ne leur donnez pas de richesses, vous n'aurez d'eux ni amour ni amitié. O Vierge, Sainte Marie, s'il vous plaît, dame, laissez-moi voir le jour où je pourrai ni les craindre peu ni les redouter moins.

« Va-t-en, sirventés, tiens ta route, et dis-moi aux clercs trompeurs, que celui-là est mort qui se met en leur pouvoir; à Toulouse on en sait bien la vérité. »

Aquist fals prezicador
An mes lo segle en error,
Qu'il fan los mortals peccatz...
Vers es que nostre pastor
Son tornat lop raubador,
Qu'il raubon deves totz latz,
E mostron semblan de patz,
E confortan ab doussor
Lor ovelhas nuoich e dia;
Pois, quan las an en baillia,
Et ilh las fan morir e dechazer
Ist fals pastor, don ieu me desesper...

E si vos en faitz clamor,
Seran vos encuzador,
E seretz n'escumenjatz;
Ni, s'aver no lor donatz,
Ab els non auretz amor
Ni amistat, ni paria.
Vergena, Santa Maria,
Si·us platz, Dona, laissatz me·l jorn vezer,
Qu'ieu·ls puesca pauc doptar e mens temer.

Digitized by Google

FRÉDÉRIC II, ROI DE SICILE

(Cliché J. DE FLANDREYSY.)

UNIV. OF CALIFORNIA

Digitized by Google

Digitized by Google

Vai, sirventes, ten ta via
E di·m a falsa clercia,
Qu'aicel es mortz que·s met en son poder,
Qu'a Tolosa en sap hom ben lo ver.

(Éd. Levy, IV.)

Mais la poésie la plus connue de Guilhem Figueira est son célèbre sirventés contre Rome. C'est la satire la plus hardie que le Moyen âge méridional ait connue contre la Papauté. Elle se compose de vingt-trois strophes comprenant cent soixante et un vers. Sous une forme tantôt naïvement emphatique, tantôt singulièrement éloquente, G. Figueira y développe la plupart des reproches que les ennemis de la papauté lui ont de tout temps adressés : le désir de dominer sur les esprits et sur les cœurs, l'amour des richesses, en opposition si complète avec la simplicité et la pauvreté de l'Église primitive, la simonie.

En même temps Guilhem Figueira attaque la politique temporelle du Pape, sa lutte contre Frédéric II et surtout contre le comte de Toulouse. Il lui rappelle les massacres de Béziers. « En quel lieu avez-vous vu, Rome, qu'on doive tuer des chrétiens? »

Voici quelques-unes des strophes les plus hardies de cette satire :

« Je ne veux plus tarder à faire un sirventés

Digitized by Google

dans cette mélodie qui me plaît; je sais sans aucun doute que je m'attirerai des inimitiés, car je fais un sirventés contre les disciples trompeurs et grossiers de Rome, où la décadence a son chef et où tout bien déchoit...

« Rome, tant est grande votre forfaiture que vous méprisez Dieu et ses saints. Vous vivez bien mal, Rome trompeuse et criminelle. C'est pourquoi en vous se cache, s'amincit et disparaît la joie de ce monde. Et vous montrez un orgueil excessif vis-à-vis du comte Raimon.

« Rome, que Dieu le comble et lui donne force et pouvoir, au Comte qui tond les Français et qui les écorche...

« Rome, ce qui me réconforte, c'est qu'avant peu de temps vous ferez naufrage, si l'habile empereur (Frédéric II) mène bien sa destinée et fait ce qu'il doit faire. Rome, je vous dis en vérité que votre pouvoir nous le verrons tomber. Que le vrai Sauveur me le laisse voir bientôt...

« Rome, que Celui qui est la lumière du monde, la vraie vie et le vrai salut, vous donne une mauvaise destinée. Car vous causez tant de maux et ils sont si connus que le monde crie. Rome déloyale, racine de tous maux, si vous ne changez pas vos pensées, vous brûlerez sans faute dans le feu infernal! Vous cachez sous le regard simple d'un agneau un loup enragé. Vous êtes un serpent

Digitized by Google

couronné, enfanté par une vipère et le diable vous appelle son ami. »

D'un sirventes far
En est son que m'agensa
Non vuolh plus tarzar
Ni far longa bistensa,
E sai ses doptar
Qu'ieu n'aurai malvolensa,
Car fauc sirventes
Dels fals, mal apres,
De Roma, que es
Caps de la dechasensa,
On dechai totz bes...

Roma, tant es grans
La vostra forfaitura
Que Dieu e sos Sans
En gitatz a non cura,
Tant etz mal renhans,
Roma falsa e tafura,
Per qu'en vos s'escon
E·s magr' e·s cofon
Lo jois d'aquest mon.
E faitz gran desmezura
Del comte Raimon.

Roma, Dieus l'aon
E·lh don poder e forsa
Al Comte que ton
Los Frances e·ls escorsa...

Roma, be·m conort
Quez en abans de gaire

Digitized by Google

Venrez a mal port
Si l'adreitz Emperaire
Mena adreich sa sort
Ni fai so que deu faire.
Roma, eu dic ver,
Que·l vostre poder
Veirem dechazer.
Roma, lo vers Salvaire
M'o lais tost vezer!

Roma, Cel qu'es lutz
Del mon e vera vida
E vera salutz
Vos don mal' escarida,
Car tans mals saubutz
Faitz que lo mons crida.
Roma desleials
Razitz de totz mals,
Els focs enfernals
Ardretz senes falhida,
Si non pensatz d'als...

Car avetz d'anhel
Ab simpla gardadura
Dedins lops rabatz.
Serpens coronatz
De vibr' engenratz,
Per que·l diable·us appella
Coma als sieus privatz[1].

(Éd. Levy, II.)

1. Voir des extraits plus abondants dans notre *Anthologie des Troubadours*, p. 149.

Digitized by Google

La Papauté trouva un défenseur en la personne d'une femme : dame Gormonde de Montpellier. La défense est loin d'avoir l'allure éloquente et hardie de l'attaque. Cette dévote poétesse ne trouve pas le mot qui venge, le vers qui frappe et repousse, la strophe qui réfute.

« De la religion suspecte et des paroles folles et grossières du poète perfide il apparaît bien qu'il est de Toulouse... Rome, que le Roi souverain, qui est plein de droiture, donne un mauvais sort aux Toulousains mécréants, qui sont si orgueilleux contre ses commandements. »

Et voici la fin de cette pieuse invective : « Rome, que le Seigneur glorieux qui pardonna à Marie-Madeleine fasse mourir comme meurent les hérétiques le fou enragé qui sème de telles paroles[1]. »

Le souvenir de la jolie pécheresse à laquelle le Christ pardonna n'a pas rendu notre poétesse indulgente et charitable; ce n'est pas de sa faute si Toulouse, Guilhem Figueira et le comte Raimon VII n'ont pas été engloutis par le feu d'enfer.

On aura remarqué que la plupart de ces poètes que nous pouvons appeler « anticléricaux », au sens ancien du mot, ne sont pas des athées. Ils ne s'attaquent ni à Dieu, ni à ses saints, ni à la religion,

1. E. Levy, p. 78.

Digitized by Google

ni à ses dogmes. Au milieu de leurs invectives les plus hardies, ils s'interrompent pour affirmer la pureté de leur foi ou pour appeler, dans la sincérité de leur âme, la colère de Dieu sur ses mauvais serviteurs. Le « libertinage », tel qu'on l'entendait au XVII^e siècle, n'existait pas encore et Montanhagol, Anelier et Figueira avaient des âmes de croyants, comme Dante.

Ce fut aussi le cas d'un des troubadours de ce temps qui s'est montré le plus hardi contre les ordres religieux, Peire Cardenal. Quoiqu'il soit originaire du Velay, il est un peu des nôtres, car il a peut-être habité Toulouse, comme secrétaire du comte Raimon VI[1]. Il l'est en tout cas par la communauté de sentiments qui le rapprochent des Anelier et des Figueira, auxquels d'ailleurs il est bien supérieur par l'élévation de la pensée et l'énergie du style.

Voici, entre autres, un passage où il attaque les ordres religieux :

Tartarassa ni voutor
No sent pus leu carn pudent
Com clerc e prezicador
Senton ont es lo manent.

1. Chabaneau signale un *Petrus Cardinalis*, qui, en 1204, était secrétaire (*scriba*) du comte de Toulouse (*H. G. L.*, X, 370). Si c'est le troubadour, qui vécut, paraît-il, jusqu'à l'âge de cent ans, il était alors tout jeune.

Digitized by Google

Mantenen son siei privat;
E quan malautia·l bat,
Fan li far donatio
Tal que·l parent no·i an pro...

Sabs qu'endeven la ricor
De cels que l'an malamen?
Venra un fort raubador
Que non lor laissara ren :
So es la Mortz, que·ls abat,
Qu'ab quatr' aunas de filat
Los tramet en tal maiso
Ont atrobon de mal pro.

« Les vautours ne sentent pas plus vite la chair puante que les clercs et les Frères-Prêcheurs ne sentent où est la richesse. Aussitôt ils deviennent l'ami du riche et si la maladie l'accable, ils se font faire des donations, si bien que les parents sont déshérités... Mais savez-vous que devient la richesse mal acquise? Il viendra un fort voleur qui ne leur laissera rien; c'est la Mort, qui les abat et, avec quatre aunes de drap, les envoie dans une demeure où les maux ne manqueront pas[1]. »

Il resterait maintenant à répondre à une question. Jusqu'à quel point les satires de Cardenal,

1. J. Anglade, *Les Troubadours*, p. 191. *Parnasse Occitanien*, p. 320.

Digitized by Google

de Montanhagol, d'Anelier, de Figueira correspondent-elles à la réalité? La satire politique ou sociale est un genre qui s'accommode facilement de l'exagération et on peut supposer que nos poètes méridionaux sont facilement tombés dans ce défaut. Admettons donc, cela est vraisemblable, une part d'exagération.

Admettons aussi que ces ordres religieux que la Croisade fit éclore dans notre pays ou qu'elle y amena à sa suite n'étaient pas tous composés de malhonnêtes gens. Il dut y avoir parmi ce clergé régulier des âmes généreuses et désintéressées, des âmes humbles et simples, qui crurent accomplir œuvre sainte et juste. On peut supposer que tel fut l'état d'âme de beaucoup de Dominicains et surtout des Frères-Mineurs, dont l'action fut plus douce et la prédication plus clémente.

Mais il dut y avoir aussi des âmes moins nobles, qui exploitèrent notre pays comme un pays conquis. L'exemple venait de haut. On sait comment cette croisade contre les Albigeois, qui, dans son principe, était exclusivement religieuse, se transforma bientôt et perdit son caractère. Simon de Montfort donna le premier l'exemple : ses lieutenants prirent part à la curée finale et le clergé, au moins le clergé régulier, ne resta pas insensible aux avantages temporels. Les témoignages des troubadours sont trop nombreux et trop formels à

Digitized by Google

cet égard pour qu'il puisse y avoir le moindre doute. D'autres documents historiques confirmeraient leur jugement.

Tout cela est conforme et à la nature humaine et aux mœurs du Moyen âge. Nous ne jugerons pas les hommes de ce temps avec nos idées modernes. Mais si on se met dans leur état d'âme, on comprend bien la colère ou la tristesse de ces derniers troubadours, qui ont assisté à la décadence et à la mort d'une civilisation très raffinée, et qui ont vu à l'œuvre les éléments disparates qui s'étaient abattus sur le Languedoc. Le contraste était trop frappant. De là ces cris de haine et d'indignation, que le temps a affaiblis, mais qui furent, à leur époque, des protestations nécessaires, très sincères, très justes et très hardies.

Digitized by Google

JEANNE, COMTESSE DE TOULOUSE (1270).

Digitized by Google

CHAPITRE VII

Décadence de la poésie. — Le troubadour At de Mons et le roi Alfonse X de Castille. — Transformation de la poésie profane en poésie religieuse. -- Poésies à la Vierge. École de Rodez. — Maintien des traditions littéraires dans le Rouergue et l'Albigeois. — L'École de Toulouse. — Le Gai Savoir. — Caractère moral et religieux de la nouvelle poésie. — Les préceptes grammaticaux. Les *Leys d'Amors*, — Conclusion.

Dans son poème intitulé *L'Allemagne* (*Songe d'hiver*), Henri Heine raconte que, passant par Cologne, il entend parler le Rhin, *der Vater Rhein*. Le vieux fleuve, personnifié, lui demande des nouvelles des « chers petits Français », qui, à cette époque (1844), avaient quitté ses bords depuis peu de temps. Et Heine, contemporain de Victor Cousin et de Guizot, répond à son interlocuteur : « Ce ne sont plus les mêmes Français que ceux de la Révolution ! Ils ne chantent et ne dansent plus; ils penchent tristement la tête. Ils fument et ils font de la philosophie ! »

Involontairement ce souvenir revient à l'esprit, quand on aborde l'étude des troubadours de la décadence. Eux aussi font de la philosophie et non plus de la poésie. On le verra par une étude som-

Digitized by Google

maire de l'œuvre du dernier troubadour toulousain, At de Mons.

Nous savons peu de choses sur la vie de ce troubadour[1]. Dans un sirventés adressé au roi de Castille, Alfonse X, il s'appelle « N'Atz de Mons de Tholoza ». Un *Ato de Montibus* est cité dans une charte toulousaine de 1182[2]; un autre personnage du même nom était consul de Toulouse en 1201. C'étaient des personnages de la famille du troubadour; ce n'était pas probablement le troubadour lui-même, qui était plus jeune.

Il semble qu'At de Mons ait passé la plus grande partie de sa vie en Espagne. La plupart de ses œuvres sont adressées à un roi de Castille et à un roi d'Aragon. On est à peu près d'accord pour voir dans le premier le célèbre Alfonse X, le « Sage », ou plutôt le « Savant », qui fut un des plus « magnifiques » protecteurs des troubadours qu'il y ait eus dans la péninsule. C'est à sa cour que vécurent les troubadours Montanhagol, de Toulouse, Bonifaci Calvo de Gênes et surtout le dernier troubadour, Guiraut Riquier de Narbonne.

1. Ses œuvres ont été éditées par W. Bernhardt, dans l'*Altfranzœsische Bibliothek*, t. XI, Heilbronn, 1887.

2. *Romania*, XLIX, 105, et, pour le consul de 1201, *Hist. Gén. Lang.*, éd. Privat, X, 333, n. 4. *At* est la véritable forme; *N*, dans *N'At*, est ce que les *Leys* appellent l'article « honorifique », dont le féminin est *Na* : ex. *Na Lombarda*.

Digitized by Google

Quant au roi d'Aragon, auquel At de Mons adresse quelques-unes de ses poésies, on s'est demandé s'il s'agissait de Jacme Ier le Conquérant, contemporain et parent d'Alfonse X, et comme lui grand protecteur de la poésie. Il semble qu'il s'agisse plutôt de son fils Pierre III d'Aragon, qui hérita en partie des traditions et des goûts de son père.

Les œuvres d'At de Mons qui nous restent sont surtout didactiques.

Une des plus longues est adressée au roi de Castille, et elle traite de l'influence des astres. On sait quelle importance eut l'astrologie au Moyen âge et même au début des temps modernes. Alfonse X avait fait traduire des traités arabes d'astronomie. On peut croire que lui et son entourage attachaient quelque importance à cette science, telle du moins qu'on l'entendait au Moyen âge.

At de Mons essaya donc d'exposer didactiquement à son royal protecteur quelques principes d'astrologie. Que la poésie fasse défaut dans ce fatras de plus de deux mille vers de six syllabes, on peut le présumer. On sait que cette plante délicate ne fleurit pas dans l'atmosphère des traités philosophiques, didactiques ou moraux.

Mais At de Mons n'a même pas su donner de

Digitized by Google

l'unité à son sujet. Il se livre à des digressions nombreuses sur la nature de l'âme, sur son immortalité, sur Dieu. Chemin faisant, il rencontre un problème assez angoissant pour un catholique qui croit quelque peu à l'astrologie : le problème de la prédestination.

Le jugement du problème est soumis au roi, qui, en un millier de vers, étudie à son tour les arguments donnés par les partisans et les adversaires de l'influence des étoiles. Alfonse X conclut sagement que nous sommes en partie soumis à l'influence des astres (*astrat*) et en partie à la prédestination (*destinat*), mais qu'un troisième élément, le hasard (*aventura*), joue un grand rôle dans notre vie.

Don nos dizem aisi,
Jutjan a la perfi,
C'omz es en part astratz,
Et en part destinatz,
E totz en aventura :
E dizem, per drechura
Jutjan, que bes e pros
Ve de l'un o dels dos
E de tots tres als mals...

(V, 2037-45.)

Dans une autre poésie didactique, qu'on appelle en ancien provençal *ensenhamen*, At de Mons

Digitized by Google

donne des conseils de maintien et de bonne tenue à un jeune jongleur qui était venu les lui demander.

Us joglars cabalos
De bona joglaria
E de gran maestria,
Sabens et entendutz,
S'en es a mi vengutz,
Que·l cosselh e l'essenh...

(II, v. 24-29.)

Les conseils donnés par At de Mons sont assez généraux pour servir à l'honnête homme qui veut se faire valoir dans les cours. C'est déjà le thème du « Courtisan », que l'Italie du XVI^e siècle traitera longuement.

Cet *ensenhamen* n'a pas d'ailleurs, en ce qui concerne la vie pittoresque et si variée des jongleurs, le même intérêt qu'ont, dans l'ancienne littérature méridionale, d'autres poèmes didactiques traitant le même sujet[2].

Il n'est pas sans intérêt de noter que le souvenir d'At de Mons devait être resté assez vivant dans les milieux poétiques de sa ville natale. En effet les auteurs des *Leys d'Amors* se réfèrent souvent à ses doctrines, littéraires, morales ou

2. Cf. sur ce point : J. ANGLADE, *Le troubadour Guiraut Riquier*, 1re partie, ch. VI.

Digitized by Google

simplement grammaticales. C'est le troubadour que les *Leys* citent le plus souvent. Retenons pour le moment ce détail, dont on verra tout à l'heure l'importance.

At de Mons paraît être le dernier troubadour

Sceau d'Alfonse de Poitiers.

toulousain du XIII^e^ siècle. Il faut venir ensuite jusqu'aux sept troubadours qui fondèrent en 1323 le *Consistoire du Gai Savoir* pour retrouver la tradition interrompue.

Mais nous ne comprendrions pas la naissance de cette institution ni surtout son caractère, si nous ne quittions un instant Toulouse et ses troubadours pour aller explorer un peu la littérature

Digitized by Google

ALFONSE X, ROI DE CASTILLE,
entouré de troubadours.

(Cliché Menendez Pidal.)

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

Digitized by Google

méridionale de la fin du XIIIe siècle et visiter ses derniers foyers.

Toulouse était, à cette époque. une capitale intellectuelle, dont l'influence rayonnait au loin. Et quand il s'y fonda une des premières associations littéraires qu'ait connues le monde moderne, on y retrouva comme un écho vivant de toute la littérature du Midi. Or cette littérature, qui était devenue surtout satirique, didactique ou morale, avait subi une autre évolution. Le sirventés s'était transformé, la chanson aussi, et pour ainsi dire parallèlement. Pendant que Montanhagol, Guilhem Anelier et Guilhem Figueira ou Peire Cardenal s'attaquaient aux mauvais prêtres et aux moines ambitieux et cupides, d'autres troubadours, comme Folquet de Lunel ou Guiraut Riquier, chantaient une femme idéale, dont le culte naissait et se développait, celle qui est « bĕnie entre toutes les femmes », la Vierge, la « Vierge de Miséricorde ».

Le nom de la Vierge apparaît rarement, au XIIe siècle, dans les poésies religieuses des troubadours. Peire Cardenal, le violent satirique qui compare les Frères-Prêcheurs aux vautours avides de « chair puante », est un des premiers à écrire en l'honneur de la Mère du Christ[1]. Après lui le nombre

1. Voir la belle poésie : *Vera vergena... Anthologie des Troubadours*, p. 166.

Digitized by Google

de ces compositions va en augmentant jusqu'à la fin du XIII^e siècle.

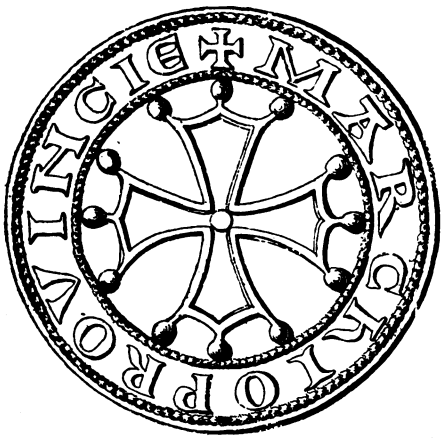
Ce fait est une preuve de l'influence exercée par les disciples de saint Dominique. La confrérie du Rosaire, ou une confrérie semblable, avait été fondée en même temps que l'Inquisition, et le culte particulier de la Vierge s'était rapidement développé. On connaît les causes de ce développement. Ce culte se présentait avec un charme et une grâce que celui de la Trinité ou même celui du Christ n'offraient pas au même degré.

La Vierge était l'intermédiaire entre les hommes et son fils, le Christ. « Dieu était trop redoutable pour qu'on pût arriver jusqu'à lui; le Saint-Esprit était une abstraction inaccessible à l'esprit de la foule. Jésus, en dépit de son amour sans bornes et de son sacrifice volontaire, était trop souvent invoqué comme juge. » « La Vierge, dit Pierre de Blois, est la seule médiatrice entre l'homme et le Christ. Nous étions des pécheurs et nous redoutions de faire appel au Père, car il est terrible; mais nous avons la Vierge, en qui il n'y a rien de terrible, car elle est la plénitude de la grâce et de la pureté[1]. » C'est ainsi que les poésies à la Vierge se multiplièrent sous l'œil bienveillant de l'Eglise,

1. LEA, *Hist. de l'Inquisition*, trad. Reinach, III, p. 597; cf. J. ANGLADE, *Le troubadour Guiraut Riquier*, p. 285.

Digitized by Google

jusqu'au jour où elles devinrent la seule poésie permise ou du moins la seule qui eût des chances de plaire.



Contre-sceau d'Alfonse de Poitiers
(Croix de Toulouse).

Seulement la littérature méridionale n'avait plus la vie nécessaire pour créer les formes nouvelles qui convenaient à ce genre nouveau ; la lyrique religieuse prit la forme de la lyrique profane. La transformation ne fut pas difficile. Ce ne fut qu'un jeu pour les troubadours de chanter la Vierge, la Dame, *Dona*, par excellence. La lyrique courtoise, si raffinée, n'eut pas de peine à s'habituer à cette direction nouvelle.

Elle en eut d'autant moins que les troubadours

Digitized by Google

de la décadence avaient exagéré la théorie de l'amour courtois, au point qu'il n'avait plus rien de terrestre; il devenait de plus en plus spirituel et même mystique avec Montanhagol et ses contemporains. Ces chansons à la Vierge furent un produit normal de cette époque; elles marquent le terme de l'évolution à laquelle aboutit la théorie amoureuse des troubadours[1].

Demandons-nous maintenant dans quels centres a fleuri cette poésie ainsi transformée. La poésie religieuse brillait à Narbonne, avec Guiraut Riquier; elle était représentée à Lunel par le troubadour Folquet; elle florissait surtout à Béziers, où vivaient Bernart d'Auriac et Matfre Ermengaut.

Mais un des centres littéraires les plus importants du Midi languedocien était alors Rodez. Rodez avait été, déjà pendant le XIII^e^ siècle, un centre poétique. Les comtes ne dédaignaient pas de « tensonner » avec les troubadours, et ils leur offrirent asile jusqu'au commencement du XIV^e^ siècle. C'est autour du comte Hugues IV et surtout de Henri II que se rencontrèrent la plupart des troubadours de la décadence; et c'est là qu'eut lieu un des premiers concours académiques du Moyen âge.

1. Voir les poésies à la Vierge de Peire Cardenal et autres dans J. ANGLADE, *Les Troubadours*, pp. 210, 218, etc.

Digitized by Google

Quatre troubadours y prirent part. Il s'agissait d'expliquer une poésie allégorique sur l'amour due à un troubadour de l'époque classique, Guiraut de Calanson[1]. Guiraut Riquier y obtint le prix. Sa composition nous a été conservée. Elle est intéressante surtout parce qu'elle nous montre les préoccupations morales et religieuses de la dernière société méridionale où l'on se soit intéressé, à la fin du XIIIe siècle, à la poésie. Riquier distingue trois sortes d'amour : l'*amour naturel* (amour des parents), l'*amour des amants*, et l'*amour divin*. C'est ce dernier qui a ses préférences ; il souhaite de voir le palais élevé, où il jouira « de la paix sans fin, de l'amour sans restriction, des biens parfaits sans dommage, du plaisir sans tristesse et de la joie sans désirs ».

Or n'oublions pas que cette interprétation d'une poésie profane obtint le prix sur toutes les autres compositions : l'amour divin l'emportait définitivement sur l'amour péché. C'est un fait sur lequel il importe d'insister, si on veut juger la société méridionale de la fin du XIIIe siècle et du début du XIVe et si l'on veut comprendre l'esprit qui animait les fondateurs du Consistoire du Gai Savoir[2].

C'est l'esprit qui animait ce que nous avons cru

1. *Anthologie des Troubadours*, p. 115.

2. Comment s'était produite cette transformation des esprits et des mœurs? C'est ce que nous avons tâché d'expliquer dans un chapitre précédent.

Digitized by Google

pouvoir appeler l'École de Rodez. Le comte Henri II, auprès duquel se rassemblèrent la plupart des troubadours de la décadence, vit jusqu'au début du XIVe siècle. Les traditions littéraires se main-

Sceau de l'Université de Toulouse (1303).

tiennent dans le Rouergue et dans la contrée voisine, l'Albigeois; quelques troubadours de l'école toulousaine du XIVe siècle sont originaires de cette région. Il est tout à fait vraisemblable que le père du plus grand troubadour de cette école, Raimon Cornet, a connu le milieu qu'avaient fréquenté Folquet de Lunel, Guiraut Riquier, le catalan Ser-

Digitized by Google

veri de Girone et beaucoup d'autres troubadours.

Que l'on se rappelle enfin que ce même Raimon Cornet est né dans le Rouergue aux environs de 1300, et l'on ne sera pas étonné qu'il ait pu hériter de son père et sans doute aussi de quelques autres troubadours survivants du XIII^e^ siècle, les goûts et les traditions de l'École de Rodez que l'École de Toulouse allait faire revivre. C'est donc lui qui formerait avec son père « comme un trait d'union entre ce dernier foyer de la poésie provençale et celui que les sept bourgeois de Toulouse tentèrent de rallumer dans la patrie de Peire Vidal et d'Aimeric de Pégulhan[1]. »

C'est, on le sait, en 1323 que sept lettrés toulousains tentèrent cet essai. Nous connaissons tous les détails des origines de cette institution. Ils sont consignés dans un des deux beaux manuscrits conservés à l'Académie des Jeux-Floraux[2], et un érudit de grande valeur, M. François de Gélis[3], les a récemment mis de nouveau en lumière avec autant de science que d'esprit.

1. Chabaneau, *Deux manuscrits provençaux du XIV^e^ siècle*, XXVIII, n. 1.

2. Cf. J. Anglade, *Las Leys d'Amors*, t. I et t. IV. Toulouse, 1919-1920. (Bibl. Mérid., 1^re^ série, t. XVII-XX.)

3. F. de Gélis, *Histoire critique des Jeux Floraux*. Toulouse, 1912. (Bibl. Mérid., 2^e^ série, t. XV.)

Digitized by Google

Ces sept personnages étaient : Bernart de Panassac, écuyer; Guilhem de Lobra, bourgeois; Berenguier de Sant-Plancat, changeur; Peire de Mejanassera, changeur; Guilhem de Gontaut, marchand; Peire Camo, marchand; maître Bernat Oth, notaire de la cour du viguier de Toulouse.

On remarquera que ces nouveaux troubadours appartiennent à ce que nous appellerions la bourgeoisie. Cette classe de la société est une de celles qui, dans le Midi, ont fait, du XII^e^ siècle au début du XIV^e^, le plus de progrès. Nous constatons ces progrès dans la plupart des grandes villes méridionales : Nimes, Montpellier, Béziers, Narbonne, Toulouse, etc. La noblesse s'est appauvrie par ses excès ou a été ruinée par la guerre des Albigeois; la bourgeoisie, au contraire, s'est enrichie par le négoce; son niveau intellectuel s'est élevé; pendant le XIII^e^ siècle, dans des villes comme Narbonne ou Béziers, elle protège à son tour les poètes, suivant en cela l'exemple donné par la noblesse à la période classique des troubadours. Le fait que sept bourgeois toulousains fondent une institution littéraire prouve que la bourgeoisie a pris la première place dans la société du temps[1].

1. Nous entendons bourgeoisie et bourgeois au sens

Digitized by Google

La nouvelle Compagnie avait choisi un titre heureux et qui était comme un hommage à toute l'ancienne poésie méridionale. L'art de la poésie était appelé une « science gaie », *Gaya Sciensa, Gay Saber;* elle était destinée à donner joie et allégresse aux hommes, suivant la doctrine païenne confirmée par le psalmiste : « *Cantatz e alegratz vos en Dieu* ». Aussi, dans la lettre d'envoi, les Sept Troubadours s'expriment-ils ainsi :

> La sobregaya Companhia
> Dels .VII. Trobadors de Tolosa
> Salut e mays vida joyosa.

Si toute cette littérature du XIVe et du XVe siècle ne fut pas gaie — bien au contraire ! —, ce ne fut pas la faute de ses fondateurs : leurs intentions furent méconnues !

Quant à l'esprit qui règne dans ce milieu, on pourrait en juger, à défaut de documents, par ce que nous savons de la poésie de la décadence. On se souvient que les genres qui ont fleuri pendant cette dernière période sont : la poésie didac-

moderne. Au Moyen âge les bourgeois formaient une vraie caste; il n'y en avait qu'un seul de cette catégorie parmi les sept fondateurs du Consistoire du Gai Savoir. Les deux « changeurs » étaient ce que nous appellerions des « banquiers ».

Digitized by Google

tique, morale et surtout religieuse; nous allons retrouver ces genres dans la nouvelle école; et ils y seront seuls représentés.

Car nous ne sommes pas réduits aux conjectures ni aux hypothèses pour cette période de notre histoire littéraire. A côté des traités didactiques, il nous reste des poésies où les préceptes sont appliqués. Nous pouvons juger en parfaite connaissance de cause l'œuvre et les ouvriers.

Les ouvriers eurent, à défaut de génie et même de talent, beaucoup de bonne volonté. Seulement ils réduisirent la poésie à des principes étroits, et, comme dira plus tard Boileau, la ramenèrent « aux règles du devoir ». Ils crurent que la grammaire, la rhétorique et la métrique étaient la poésie. Jamais, dans les temps modernes, traité de métrique ou de prosodie n'a donné, comme les *Leys d'Amors,* tant de recettes pour faire de beaux vers, de belles strophes et de beaux poèmes. Et il faut vraiment que le talent ait manqué à la plupart de ceux qui ont suivi ces préceptes pour qu'ils n'aient pas laissé plus de chefs-d'œuvre. Ils sont sans excuse, au point de vue de la technique.

Ils furent mieux inspirés en essayant de fixer la langue. La langue d'Oc, du moins la langue littéraire, avait eu pendant près de deux siècles

Digitized by Google

une grande unité linguistique. Par la force de la poésie la langue des premiers troubadours, très rapprochée du dialecte limousin, s'était imposée aux poètes d'un bout à l'autre du territoire méridional, et jusqu'en Catalogne et en Italie, avant que ces pays aient commencé à écrire dans leur langue nationale. C'était là un vrai miracle de la poésie ; mais il ne pouvait se maintenir que si la poésie elle-même continuait à vivre.

Or, au début du XIVe siècle, la poésie méridionale était morte et bien morte. De plus, les dialectes commençaient à se différencier très nettement les uns des autres; chacun commençait à évoluer de son côté pour arriver à cette floraison moderne, magnifique pour les linguistes, comme une forêt du Nouveau-Monde, mais sensiblement embarrassante pour ceux qui voudraient créer, à travers cette immensité et cette diversité, une nouvelle langue littéraire.

Les théories poétiques et grammaticales, les préceptes moraux, didactiques ou religieux des néo-troubadours furent exposés dans une œuvre considérable qui s'appela *Lois d'Amour* (*Leys d'Amors*). Ce mot d'*Amour* ne doit pas nous faire croire qu'il s'agit d'un traité comme ceux de Stendhal ou de Bourget. Le mot *Amor* a pris, à la fin de l'ancienne poésie méridionale, un sens très éloigné du

Digitized by Google

sens primitif et quand le moine Matfre Ermengaut, de Béziers, écrivait le *Breviari d'Amor*, en trente-deux mille vers, il ne s'exposait pas aux répriman-

Statue de Clémence Isaure (xiv^e siècle?).

des de ses supérieurs, car l'amour est bien le sujet qui tient le moins de place dans cet immense traité.

Ce mot d'*Amor* ne désigne plus guère dans ces deux titres : *Breviari d'Amor*, *Leys d'Amors*, que la poésie et les arts ou préceptes qui s'y rattachent ou qu'on essaie d'y rattacher. Et il y a dans l'em-

Digitized by Google

ploi si détourné de ce mot un hommage rendu à la poésie des troubadours. Comme elle avait vécu pendant les deux siècles de son existence du thème de l'amour et qu'elle devait au développement de ce thème l'influence la plus grande qu'une poésie lyrique ait exercée au Moyen âge, le mot d'*Amour* était devenu synonyme de *Poésie*, ce qu'il est bien souvent en somme dans la réalité.

Ce n'est pas le lieu d'examiner ici tout ce qui se trouve dans ce volumineux traité des *Leys d'Amors*. Il y aurait là la matière d'un livre, et d'un gros livre[1]. Nous nous bornerons à insister encore sur l'inspiration morale et religieuse de l'œuvre. L'auteur ou plutôt le rédacteur (qui paraît n'avoir été que le mandataire de ses confrères), Guilhem Molinier, connaissait les anciens troubadours et ne se méprenait pas sur le caractère de leur poésie. Il veut que la poésie nouvelle traite le thème de l'amour, comme l'ancienne, mais cet amour sera l'amour de Dieu et de sa mère la Vierge. Toute la différence entre les deux poésies est là, mais elle est capitale.

Or ces préceptes et ces obligations ont eu la vie dure. Ils n'étaient au début qu'un reflet des préoccupations morales et religieuses de l'opinion publique, qui s'était si profondément transformée

1. Voir le tome IV de notre édition.

Digitized by Google

sous l'influence des événements. Mais ils s'implantèrent si bien qu'aujourd'hui encore leur influence est vivante. Car il n'est pas de concours des Jeux Floraux, où les sonnets et les hymnes à la Vierge ne soient largement représentés. Dans toute la longue histoire de la Compagnie du *Gai Savoir*, les pièces de ce genre tiennent une grande, hélas! une trop grande place.

La poésie religieuse est une plante délicate qui ne pousse pas à toutes les époques, et que tous les poètes ne peuvent pas cultiver à volonté. La monotonie, la platitude, le manque d'inspiration sincère en sont les défauts les plus communs. La poésie occitane avait donné au XIII^e^ siècle, avec ses chansons à la Vierge, la mesure du charme qu'on pouvait atteindre dans ce genre de poésie. On ne le dépassa pas depuis.

En revanche, la poésie de la nouvelle École se priva, dès les débuts, de tout ce qui aurait pu renouveler son esprit et lui donner de la vie. On emprunta aux troubadours leurs formes les plus vieilles et leurs formules les plus désuètes. On fit revivre des genres qui n'avaient jamais eu de succès, on renchérit sur les difficultés de la forme, domaine où la poésie méridionale avait excellé; et de tout cela sortit une poésie froide et monotone, qui ne sut parler ni au cœur ni à l'imagination, et qui ne satisfit pas toujours l'esprit.

Digitized by Google

Quant à la poésie d'essence ou d'inspiration populaire, qui avait été, en partie, à l'origine de l'ancienne poésie méridionale, la nouvelle École ne la connut pas davantage. Comme au temps des troubadours, la poésie de l'école toulousaine resta une poésie trop aristocratique, trop académique et trop raffinée. Il n'y eut aucune sève ni aucune vie.

Elle exerça cependant une grande influence pendant les XIVe et XVe siècles sur un pays auquel nous lient depuis le Moyen âge tant de traditions poétiques et politiques : la Catalogne. Nous n'avons pas à faire ici l'histoire de cette influence. On la trouvera écrite en partie dans un bon livre dû à un catalaniste français des plus distingués [1]. On la connaîtra mieux encore quand nos amis de Barcelone auront publié le beau manuscrit qui contient les dernières poésies inédites des troubadours et en particulier celles du troubadour catalan Cerveri de Girone. Il y a là plusieurs pièces dues à des poètes de l'école toulousaine du XIVe siècle qui nous aideront à mieux connaître la poésie de cette époque [2].

1. A. Pagès, *Auzias March*. Paris, 1912 (Thèse de doctorat). Cf. aussi J. Anglade, *Las Leys d'Amors*, t. IV.

2. La publication de la plus grande partie des poésies « toulousaines » du manuscrit de Barcelone a été faite par M. Massò Torrents dans les *Annales du Midi*, 1914-1915.

Digitized by Google

Nous voici arrivés au terme de cette étude ; donnons un coup d'œil rétrospectif sur le sujet. Il semble bien que nous n'ayons eu, sur les bords de la Garonne, aucune part importante à la naissance de la poésie occitane. Mais de très bonne heure cette poésie avait trouvé à Toulouse une somptueuse hospitalité. Puis les poètes étaient nés, nombreux, hardis et originaux. Parmi eux il y en a au moins deux qui ont été classés depuis longtemps — depuis Dante et Pétrarque ! — parmi les meilleurs troubadours : ce sont Peire Vidal et Aimeric de Pégulhan. Peire Raimon les suit de près, et Guilhem Figueira se détache d'eux par la vigueur de sa verve satirique.

La Croisade contre les Albigeois et ses conséquences amenèrent un changement profond dans l'esprit public. La poésie des derniers troubadours, avec ses tendances religieuses et morales, est une image de la société du temps. Mais, dans cette décadence même, les troubadours de Toulouse témoignèrent de quelque hardiesse contre leurs oppresseurs, politiques ou religieux. L'un d'eux, Guilhem Figueira, a écrit une des satires les plus énergiques que la poésie des troubadours ait connues. Ce fut là une grande audace et une grande originalité.

Quand la décadence fut irrémédiable, les fondateurs du Consistoire du Gai Savoir essayèrent de

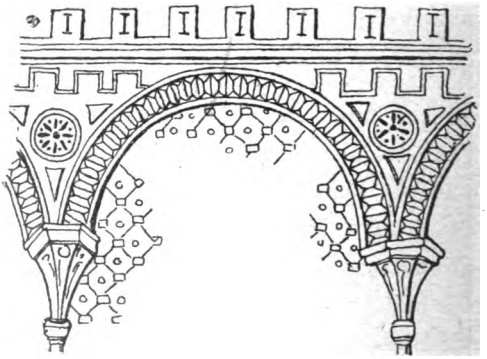
Digitized by Google

donner un nouvel essor à la poésie. Comme l'écrivait Sainte-Beuve en parlant de Ronsard :

Qu'on dise : il osa trop ! mais l'audace était belle !

Et cependant, par cette institution, comme par le nombre et le mérite de ses troubadours, Toulouse s'est créé des droits à la reconnaissance des amis des lettres occitanes. Car il n'y a pas, dans notre Moyen âge, de ville où la poésie ait été aussi honorée, ni qui ait vu naître tant de poètes. Il semble que Pallas Athéné, sa protectrice avant Clémence Isaure, l'ait destinée à garder jusqu'aux temps modernes le flambeau mourant de la poésie méridionale et à veiller sur son foyer. L'histoire du Moyen âge, comme l'histoire des temps modernes, montre que la « Cité palladienne » a justifié cette confiance et mérité cet honneur.

Digitized by Google



ANNALES DE TOULOUSE (1393).

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	V
CHAPITRE I	1-28
CHAPITRE II	29-56
CHAPITRE III	57-86
CHAPITRE IV	87-119
CHAPITRE V	121-152
CHAPITRE VI	153-186
CHAPITRE VII	187-210

TOULOUSE. — Impr. et Libr. ÉDOUARD PRIVAT. — 7850 — 10-1927

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

RETURN TO ➡ **CIRCULATION DEPARTMENT**
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 **HOME USE**	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
1-month loans may be renewed by calling 642-3405
1-year loans may be recharged by bringing the books to the Circulation Desk
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

RECEIVED BY		
AUG 5 1985		
CIRCULATION DEPT.		

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
FORM NO. DD6, 60m, 1/83 BERKELEY, CA 94720

LD 21-100m-12,'43 (8796s)

Digitized by Google

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY

B000780775

M180553 800
A58
t.1

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google